Bought from E. & J. Stevens, list 58, item 99.
Edition originale de la traduction

4/5/-

O'D Nick = C. Forbes

JANE EYRE

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9.

(Brontë)

JANE EYRE

OU

MÉMOIRES D'UNE GOUVERNANTE

DE

CURRER-BELL

IMITÉS PAR OLD-NICK

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1855

JANE EYRE.

CHAPITRE PREMIER.

A Mistress T......y.

Vous voulez savoir, dites-vous, par quels chemins ardus la Providence m'a conduite où je suis ; vous serez satisfaite, ma digne et sévère amie. Les longues heures de loisir que me laisse la vie solitaire où se sont usées les aspérités de mon caractère, l'énergie parfois excessive de ma volonté, seront employées, sans que j'y aie regret, à tracer pour vous (et pour vous seule) un récit où vous me trouverez peut-être moins *parfaite* que vous ne voulez bien me croire. Ce sera là ma punition pour les mouvements d'amour-propre que votre approbation, si rarement accordée, a pu faire naître en moi.

Mon enfance a été malheureuse. Orpheline de bonne heure, j'expiai, dès ce moment, la mésalliance à laquelle je devais le jour. Mon oncle, M. Reed, me recueillit après la mort de ma pauvre mère, parce qu'un orgueil héréditaire ne lui permettait pas de laisser sa nièce à la merci de la charité publique. Le même orgueil, tant qu'il vécut, lui fit exiger qu'on m'accordât chez lui, sinon la même affection, du moins les mêmes égards qu'à ses trois enfants. Mais sa mort, arrivée peu de temps après mon installation à Gates-head-Hall, me livra, sans protection, aux caprices presque haineux de celle qu'aujourd'hui même, par un reste de ressentiment, j'hésite encore à nommer « ma tante. »

Mistress Reed avait deux filles et un fils. Celles-là, jolies comme des anges, blanches et roses, figures de *keepsake*, cœurs de poupée, toutes grâce, fraîcheur, coquetterie, insignifiance. Celui-ci (mon abhorré cousin, John Reed. dont sans doute je vous ai parlé quelquefois), vrai type du dandy en herbe, paresseux, taquin, railleur, tyrannique. J'étais pour lui un souffre-douleurs d'autant plus commode qu'il avait contre moi le double avantage des préférences maternelles et

d'une force très-supérieure à la mienne. Il en abusait étrangement, excité, je crois, par une sorte de révolte cachée qu'il devinait au fond de mon cœur humilié. Avertie par mille expériences que toute plainte serait inutile, et vain tout appel à l'équité de mistress Reed, je subissais les insultantes plaisanteries de master John avec une résignation frémissante, une colère concentrée que j'ai plus tard retrouvée en moi, par moments, par éclairs (et qui m'ont bien servie, vous le verrez), mais qui m'auraient certainement tuée à la longue, si elles n'eussent, par un heureux concours de circonstances, détourné le cours de mon éducation.

L'incident auquel je fais ici allusion est le seul échantillon que je veuille vous donner de mes malheurs d'enfant. Encore osé-je à peine revenir sur des détails aussi insignifiants pour tout autre que moi.

Je me vois encore, par une après-midi pluvieuse, cachée dans une profonde embrasure de croisée, assise sur mes jambes en croix et feuilletant un gros volume emprunté à la bibliothèque du salon. C'étaient les *Oiseaux anglais* de Bewick. J'étudiais ces belles gravures peintes avec un soin merveilleux, et quand mes yeux quittaient le livre, ils allaient chercher, derrière les vitres, soit les nuages lourds et blêmes que le vent chassait sur la face du ciel, soit l'aspect désolé d'un jardin encore sans feuilles et ruisselant d'eau.

Tout à coup la porte de la salle à manger s'ouvre avec fracas. Une voix bien connue me fait tressaillir.

« Ici, l'endormie ! » criait mon aimable cousin....

Il s'arrêta court, n'apercevant personne dans le salon, vide en apparence.

« Où diable s'est-elle fourrée ? continua-t-il. Lizzy ! Georgy (c'étaient ses sœurs) ! Jane n'est donc pas ici ?... Maman croit qu'elle est sortie à la pluie, la méchante petite gale. »

Ce début ne m'encourageait pas à me montrer, et je restai coite, pensant que master John, dont la perspicacité physique et morale se valaient bien, ne me découvrirait pas dans ma cachette. Mais Elisa vint à ses cris et le mit aisément sur ma piste. Il n'y avait plus à reculer. Je tirai le rideau qui m'abritait, et, cachant sous une apparence de calme impassible une espèce de trépidation nerveuse qui m'agitait déjà, je comparus devant mon jeune despote.

« Que me voulez-vous ? lui demandai-je sur un ton où la méfiance perçait déjà.

— Que me voulez-vous, *monsieur Reed ?* répéta-t-il en appuyant sur ces deux derniers mots. Voilà comment vous devez parler. Eh bien, ce que je veux, c'est que vous veniez ici. »

Se jetant au fond d'un grand fauteuil, il me fit signe d'avancer et de me tenir debout devant lui.

John Reed était alors un épais garçon de quatorze ans environ, d'apparence à la fois robuste et malsaine: la peau livide, le teint brouillé, bref les dehors ordinaires de la gourmandise irréfrénée. Il mangeait, en effet, énormément, et sa mère, toujours préoccupée de la délicatesse annoncée, disait-elle, par cet enfant gâté, ne savait pourtant pas lui interdire les excès quotidiens qui délabraient une organisation effectivement fort peu délicate.

Habituée à subir les volontés de cet être dont l'aspect seul était pour moi une véritable souffrance, je m'approchai de lui sans rien dire. Il fixa ses yeux sur les miens, et voyant que ceux-ci ne se baissaient pas, il me fit une horrible grimace, prélude ordinaire de ses mauvais traitements.

Je pressentais qu'il allait me frapper; mais je ne sais quelle force secrète me fit rester immobile, contemplant avec un froid dédain cette hideuse figure. Très-probablement il comprit ce langage muet, car il ne tarda pas à me lancer une gourmade, et si rudement que j'eus peine à garder mon équilibre, en reculant d'un ou deux pas.

« Voilà, me dit-il, pour votre impertinente manière de ne pas répondre quand on vous appelle.... Voilà pour vos allures de serpent derrière nos rideaux.... Et voilà pour la colère cachée dans vos yeux depuis deux grandes minutes, méchante araignée. »

Jamais je ne répliquais aux insultes de John Reed, occupée que j'étais à prévoir le coup dont elles pouvaient être suivies.

« Que faisiez-vous là? continua-t-il en montrant l'embrasure où je venais de passer une heure si triste et si douce.

— Je lisais.

— Voyons votre livre. »

J'allai le chercher.

« On vous apprendra, reprit-il, à fouiller dans *mes* bibliothèques, à gâcher *mes* beaux livres, petite mendiante.... Allez-vous-en là bas près de la porte, et restez debout.... Pas si près de la glace.... Pas si près de la croisée. »

Je n'avais d'abord pas compris la portée de cet ordre. Mais quand je fus à l'endroit qu'il m'indiquait, je devinai tout, en le voyant lever et brandir l'épais volume que je venais de lui remetre. Je m'élançai de côté, poussant un cri d'effroi. Il était trop tard: John avait visé juste. Le livre m'atteignit au front et je tombai contre la porte, dont le tranchant m'ouvrit la peau. Je sentis une douleur aiguë, et je retirai couvertes de sang les mains que j'avais machinalement portées sur ma blessure.

Un mouvement d'indignation irrésistible succéda chez moi au sentiment de terreur qui m'avait d'abord dominée. Et comme je lisais alors l'histoire romaine, comme j'avais souvent, *in petto*, comparé John Reed à Néron, Caligula et autres tyrans presque aussi détestables :

« Mauvais et cruel que vous êtes, m'écriai-je.... vous ressemblez à un assassin.... à un marchand d'esclaves.... aux empereurs de Rome ! »

Cette dernière insulte devait étonner John Reed. Elle l'exaspéra tout à fait, et il s'élança vers moi dans un transport de rage. Je sentis mon épaule et mes cheveux saisis à la fois dans une double étreinte. Deux ou trois gouttes de sang glissèrent, tièdes, sur mon cou ; ma tête en feu, mes souffrances plus vives en ce moment, mais surtout l'idée que j'avais affaire à un véritable monstre, pareil aux empereurs de Goldsmith, ne me laissèrent plus maîtresse de moi. Je fis une résistance désespérée et victorieuse, sans pouvoir me rendre compte du rôle qu'y jouaient mes ongles et peut-être mes dents. Bientôt master John, à son tour, fut obligé de demander assistance. On accourut, dès que sa voix eut frappé les échos de la chambre voisine, et quand, à grand'peine, les deux suivantes favorites de mistress Reed nous eurent séparés, j'entendis la sèche et rude voix de ma tante qui dominait le tumulte.

« A la chambre rouge ! disait-elle ; qu'on l'enferme et qu'on l'y laisse ! »

Jamais je n'aurais supposé que cette voix redoutée m'eût trouvée rebelle. Mais, en ce moment, il n'y avait pas pour moi sur la terre un maître quelconque, et l'on ne m'enleva que par la force du salon où s'était passée la scène que je viens de vous raconter.

Même dans la chambre rouge, quand on m'eut déposée sur un tabouret, je voulais m'élancer encore et courir sus à mon cousin.... Les deux soubrettes ne savaient plus à quel saint se vouer, ni comment venir à bout d'enfermer *la chatte enragée* qui leur avait déjà donné tant de tablature. A la fin, l'une d'elles se ravisa, Bessie, la seule créature qui m'eût jamais, dans cette maison maudite, donné quelques marques d'une sorte d'amitié :

« Allons, miss, me dit-elle, si vous bougez encore, il faudra bien vous lier. Miss Abbott, ajouta Bessie, prêtez-moi vos jarretières. Elle aurait bientôt fait de briser les miennes. »

Miss Abbott se détourna, pour détacher des robustes piliers qui soutenaient sa massive personne les liens solides dont on allait me charger. J'entrevis une dernière ignominie dont l'idée me révolta et me rendit une sorte de calme forcé.

« Laissez, miss Abbott! m'écriai-je. Je promets de ne plus bouger. »

Et, comme garantie de ma promesse, je me cramponnai des deux mains au siége sur lequel on m'avait placée malgré moi.

Bessie vit bien que je parlais sérieusement, et il ne fut plus question de m'attacher. Les deux filles crurent alors pouvôir me raisonner longuement sur ma folie, sur la nécessité de me soumettre, pauvre et sans protecteurs, aux volontés de ceux qui me donnaient du pain. J'écoutai tout dans un silence farouche, et sans quitter mon attitude presque héroïque. Elles s'en allèrent enfin, fermant la porte derrière elles.

Je n'ai pas oublié les instants qui suivirent leur départ. La chambre rouge était une vaste pièce rarement habitée, car les visiteurs affluaient peu à Gateshead-Hall. Au centre de cette chambre isolée et silencieuse, majestueux comme le tabernacle secret d'un temple juif, s'élevait, sur de massifs piliers d'acajou foncé, un grand lit tendu de damas rouge. Une draperie festonnée de même étoffe et de même couleur masquait les deux grandes fenêtres dont jamais on ne poussait les volets. Le tapis était rouge. La table placée au pied du lit était recouverte de drap cramoisi; sur les murailles posait une tenture d'une couleur fauve, entremêlée çà et là de quelques chamarrures d'un rose vif. La garde-robe, la table de toilette, les chaises, en vieil acajou sombre, luisaient parmi l'obscurité. Puis enfin, dans ce milieu de vagues ténèbres, deux choses se détachaient en blanc : l'entassement des matelas et des coussins du lit enveloppés dans une courte-pointe de toile éblouissante, puis un fauteuil de malade, avec une housse pareille, fauteuil imposant, précédé d'un marchepied, et que, dans la solennité du moment, je m'avisai d'appeler un trône pâle.

Il faisait froid dans cette chambre où jamais le feu ne s'allumait. Éloignée de la *nursery* et des cuisines, un profond silence y régnait sans cesse. Et enfin c'était là, dans ce lit spectral, que, quelques années auparavant, mon oncle Reed avait rendu l'âme : souvenir funèbre qui ajoutait au prestige de cet ensemble mystérieux.

Bientôt, mal à l'aise dans un lieu qui m'apparaissait comme l'intérieur d'une tombe, je me levai du siége où l'on m'avait laissée, et j'osai me glisser vers la porte qui, je l'imaginais, pouvait être restée ouverte. Une sorte de froid me saisit quand j'eus constaté que les verrous étaient poussés. Pour revenir à ma place, il fallut passer devant une énorme glace, où j'avais déjà vu se réfléchir la sinistre blancheur du lit mortuaire. Mon regard plongea malgré moi dans les profondeurs mensongères qu'elle m'offrait, et j'y vis alors une

singulière petite créature qui me remit en mémoire toutes les fées écossaises dont Bessie me racontait les méchants tours, quand on nous laissait seules dans la lingerie et que je surveillais ses fers à repasser. Dans ce petit être, maigre et pâle, dont les regards effarés étincelaient, dont les petits bras blancs se détachaient nettement sur l'ombre, et qui murmurait, en me contemplant, une espèce d'invocation muette, je fus quelque temps à reconnaître.... la nièce infortunée de mistress Reed. Et c'est à peine si je me sentis moins effrayée quand je me vis seule avec cette transfiguration singulière de ma propre personne.

Je ne vous dirai pas comment se succédèrent dans mon imagination surexcitée mille tableaux étranges, que me fournissaient l'agitation tumultueuse de ma tête et la révolte de mon cœur, si longtemps opprimé. Je sais seulement qu'une idée très-nette de ma position, de l'injustice qui me frappait, des antipathies dont j'étais l'innocente victime, de ma laideur chétive qui humiliait mes parents, de ma sauvagerie naturelle, qu'ils augmentaient en ne m'accordant aucune affection, aucun encouragement, se grava pour la première fois dans mon esprit. Je sais aussi que les ténèbres du dehors vinrent éteindre le peu de lumière qui se glissait dans la chambre rouge; que la pluie tombait toujours, larmes d'un ciel désolé; que le vent soupirait tristement au fond des bosquets du parc; qu'une terreur intense, un découragement absolu me glacèrent peu à peu, et qu'une de mes dernières pensées, avant de perdre tout à fait connaissance, fût le ferme projet de me laisser mourir de faim, sur ce même lit où M. Reed était mort. Et alors il me sembla qu'une forme humaine s'agitait sous la blanche courte-pointe du lit fantôme.... Ce fut pour moi le coup de grâce. . . . .

. . . .

Il paraît qu'on me retrouva totalement privée de sentiment, et que je fus longtemps à revenir de cette torpeur cataleptique où la frayeur m'avait jetée. Il fallut faire venir le médecin, raconter les scènes qui avaient précédé mon évanouissement, se justifier des rigueurs qu'on avait exercées contre moi. Tout cela ne servit guère à me gagner le cœur de ma tante Reed. Il y eut encore plusieurs démêlés entre nous, et à chaque lutte elle sentait s'accroître, avec ma résistance à ses volontés, l'espèce d'aversion que je lui inspirais.

Deux ou trois mois après, un visiteur inconnu parut au château. Il était vêtu de noir des pieds à la tête, laid de figure, patelin de manières. On m'appela tout exprès pour me présenter à lui, ce qui me frappa d'étonnement, car cela ne m'était jamais arrivé. Il me trouva très-petite pour mon âge, me demanda mon nom, et si je

savais où les méchants enfants allaient après leur mort. Il voulut aussi savoir si j'avais lu la Bible, et parut fort scandalisé quand je lui dis, entre autres choses, que les Psaumes ne m'intéressaient point.

« Ceci prouve, observa-t-il, que vous avez un mauvais cœur. Nous tâcherons d'obtenir que Dieu vous l'ôte et vous en donne un autre, un cœur de chair au lieu d'un cœur de pierre. »

Ce grand personnage, dont je vois encore les yeux gris surmontés de sourcils touffus, le nez prodigieux, les dents en avant, s'appelait M. Brocklehurst. C'était le directeur d'une école de charité.

Mistress Reed l'avait mandé pour obtenir de lui que j'y fusse reçue. L'affaire se conclut sans trop de difficulté, et le 19 janvier suivant, une des journées mémorables de ma pauvre vie, je quittai Gateshead-Hall avec une sorte de cruelle satisfaction, sans avoir voulu embrasser mistress Reed, sans même consentir à fausser le serment que je m'étais fait, dans la chambre rouge, de ne jamais plus lui accorder ce titre de tante, qui attestait entre nous un lien à jamais rompu par sa cruauté.

Bessie m'accompagna seule jusqu'à la route. La voiture publique ne tarda pas à passer. Le conducteur, engourdi par le froid piquant du matin, me poussa dans l'intérieur, comme il avait poussé ma petite malle sous le siége du cocher. Plus de politesse de sa part m'eût étonnée. J'avais déjà savouré l'amère indifférence des subalternes, et j'y avais accoutumé cette intrépide fierté qui seule peut-être m'a préservée de toute déchéance avilissante.

CHAPITRE II.

J'ai passé huit ans à Lowood, ma chère Élisabeth, et de ces huit ans c'est à peine si je garde quelque vague souvenir. Les journées, en se succédant, ramenaient si exactement la même rigoureuse ordonnance de travaux méthodiques, de récréations insignifiantes ; les mêmes figures, presque toutes ennuyées et souffrantes, repassaient si régulièrement devant mes yeux ; nous revenions avec une patience si exemplaire sur les mêmes études et les mêmes pratiques étroites, que ces huit années de ma jeunesse y ont à peine laissé la trace d'un seul jour, laborieux, plein d'une langueur impatiente, de petites anxiétés, de privations, de tracasseries, et perdu, presque absolument perdu pour l'esprit ou le cœur.

L'école de charité, c'est le cloître moins l'enthousiasme, le pen-

sionnat moins le bien-être, la vie commune moins l'épanouissement et la sympathie. Nous avions, des nonnes, le régime plus que frugal, le court sommeil, les longues prières. Des écolières nous avions les gronderies fréquentes, l'application forcée à des travaux mal dirigés ; mais une sordide économie dominait tous ces détails et nous imposait de véritables souffrances. Je ne parle pas, bien entendu, de cette simplicité puritaine qui nous imposait à toutes le même attirail, la même coiffure sans boucles, les mêmes robes de laine brune montant jusqu'au menton, la même petite poche de toile pendue à la ceinture et faisant office de sac à ouvrage, les mêmes bas de laine grise, les mêmes souliers de village à grandes boucles de cuivre. Il était parfaitement simple que, dépourvues de toute fortune, nous eussions les dehors de la pauvreté. Mais pourquoi nous refuser une nourriture suffisante? Pourquoi cette absence de soins qui nous réduisait à ne pas pouvoir avaler les aliments qui nous étaient mesurés d'une main parcimonieuse? Pourquoi nous laisser geler, l'hiver, dans de vastes salles où le feu ne brillait qu'à l'approche de la nuit, quand son économique clarté retardait l'arrivée des lampes? Pourquoi surtout ce mépris de la vie qui se montrait dans l'absence des plus simples précautions contre l'humidité du climat, qui décimait chaque année nos rangs pressés?

Lowood, en effet, placé dans un site charmant à l'œil, au centre d'une forêt superbe, recevait de tous côtés les émanations marécageuses qui s'exhalent des grands bois jetés sur un sol inégal. L'hiver, les gelées rendaient moins malsain notre asile d'orphelines; mais, dès les premiers beaux jours, les fièvres et le typhus pénétraient derrière ses hautes murailles, et convertissaient en un vaste hôpital cette maison peuplée de jeunes et robustes enfants. Ces maladies nous trouvaient épuisées par une demi-diète continue, par des rhumes auxquels on n'essayait d'apporter aucun remède, et la saison des fleurs était pour nous celle des cyprès.

Ces mois de mai, délicieux et sinistres, me sont présents à la mémoire. Sur quatre-vingts élèves que nous étions, j'en ai vu jusqu'à cinquante alitées à la fois. Alors, tous les liens de la discipline se relâchaient naturellement ; les maîtresses, converties en sœurs hospitalières, n'avaient plus le temps de nous donner les leçons de chaque jour : et d'ailleurs les médecins ordonnaient l'exercice presque continuel comme le meilleur préservatif contre la contagion. On livrait donc le jardin aux élèves que le fléau avait épargnées, et j'y ai passé plus d'une fois ma journée entière, au milieu des fleurs, lisant et relisant le seul roman qui eût accès dans

cette pieuse maison : *Rasselas*, ma chère, *Rasselas, prince d'Abyssinie !*

Tout ceci me conduit à vous parler d'Helen Burns, la plus douce et la plus attrayante créature qu'il m'ait été donné de voir et d'aimer. Ce fut elle qui me prêta *Rasselas*, bien peu de jours après mon arrivée à Lowood. Ce fut elle aussi qui m'expliqua, ce que j'ignorais, que dans cette école, dite *de charité*, on payait pourtant quinze livres sterling pour chaque élève, le surplus seulement étant couvert par des souscriptions privées. En tout, je lui dus mes idées les plus saines sur l'établissement lui-même et sur la manière dont je devais y comprendre ma position.

Helen avait treize ans au plus ; mais une longue habitude du malheur avait mûri son jugement et formé sa raison. Il y avait encore en elle un certain excès de sagesse précoce qui indisposait tout naturellement quelques-unes des personnes chargées de nous diriger. De là des injustices, des humiliations fréquentes qu'Helen supportait toujours sans mot dire, alors même que d'un seul mot elle pouvait mettre à néant le blâme aveugle, acharné, dont on la poursuivait sans raison. J'avais peine à comprendre ce silence, que j'aurais peut-être gardé par dédain, mais qui avait chez ma pieuse compagne une tout autre signification.

Un jour que je l'avais vue, impassible comme à son ordinaire, apporter à celle de nos sous-maîtresses qui la tourmentait le plus la baguette de pénitence, et recevoir sur la nuque dix ou douze coups vertement appliqués, je voulus avoir le mot de cette résignation qui m'étonnait. J'allai m'asseoir auprès d'Helen, qui lisait paisiblement son *Rasselas*, près de la cheminée, dans la classe déserte. Elle ferma le livre aussitôt.

« Je suis sûre, lui dis-je sans préambule, que vous songez à quitter Lowood.

— Moi ? reprit la petite Écossaise en me regardant avec une surprise très-sincère ; et pourquoi donc, je vous prie ? On m'a mise ici pour que j'y fusse élevée : à quoi me servirait-il d'en sortir avant que mon éducation soit finie ?

— Mais miss Scatcherd (la sous-maîtresse en question) est si cruelle pour vous !

— Cruelle ? pas le moins du monde. Elle est sévère. Mes défauts lui déplaisent.

— À votre place, moi, c'est elle qui me déplairait. Je lui résisterais, voyez-vous. Si elle me frappait comme elle vous a frappée, je lui arracherais sa baguette des mains et je la lui casserais sur le visage.

— Vous ne feriez probablement rien de tout cela. Et si vous le faisiez, vous seriez chassée de l'école, ce qui affligerait beaucoup vos parents. Il vaut bien mieux endurer une peine dont on est seule atteinte que de nuire, par un mouvement de colère, à tous ceux qui nous portent intérêt. La Bible, d'ailleurs, prescrit de rendre le bien pour le mal. »

J'écoutais cette morale sans la trop goûter. Ce qui m'étonnait surtout, c'était l'absence de toute rancune contre la personne même dont Helen avait, selon moi, le droit de se plaindre. Je sentais pourtant, au fond du cœur, qu'Helen possédait, pour juger les choses de ce monde, une lumière intérieure dont j'étais privée.

« Vous dites, Helen, continuai-je, que vous avez des défauts. Quels sont-ils donc? Vous me semblez tout à fait bonne.

— Laissez-moi donc vous détromper et vous apprendre à ne point juger sur l'apparence. Je suis, comme l'a dit miss Scatcherd, négligente et peu soignée. Mes affaires sont rarement en ordre; je ne me refuse pas à la règle, mais il m'arrive fréquemment de l'oublier. Quand il faudrait étudier, je lis; je n'ai pas de méthode, pas d'application régulière, et il me semble parfois que je ne puis m'astreindre à aucun arrangement systématique. Tout cela est très-contrariant pour miss Scatcherd, qui est, au contraire, d'une propreté exquise, très-ponctuelle, très-minutieuse....

— Et très-méchante, et très-cruelle, » ajoutai-je.

Mais Helen Burns ne voulut point admettre ceci. Elle garda le silence.

« Après tout, repris-je étourdiment, pourquoi n'être pas soigneuse? C'est si facile.

— Pour vous, je le crois sans peine, ma chère amie. Je vous observais ce matin, pendant la classe, et j'ai vu combien vous y prêtiez d'attention. Tandis que miss Miller vous expliquait les leçons et vous questionnait, pas une de vos pensées qui ne fût là présente et disponible. Moi, tout au contraire, il m'arrive souvent, lorsque miss Scatcherd me parle et que je devrais l'écouter religieusement, de perdre peu à peu jusqu'au son de sa voix. Je tombe dans une espèce de rêve; il me semble quelquefois être transportée dans le Northumberland, et que le bruit dont mes oreilles sont effleurées est celui du petit ruisseau qui coule à travers Deepden, près de notre maison.... Mon tour venu de répondre, il faut m'éveiller brusquement, et, comme j'ai perdu tout mon temps à écouter le murmure chimérique de l'eau natale, je suis à court de toute bonne réplique.

— Vous avez cependant répondu sans faute, ce matin même.

— Pur hasard, ma chère, et parce que le sujet de la leçon m'avait intéressée. Il était question de Charles Ier, et, au lieu de rêver à notre joli ruisseau, je m'étonnais qu'un roi si intègre, si consciencieux, eût pu agir quelquefois avec tant d'injustice, si peu de vraie sagesse et de vraie droiture. Les prérogatives de sa couronne limitaient apparemment sa vue. S'il eût pu dominer cette question toute personnelle et juger les tendances générales de son époque.... Eh bien! malgré tout, j'aime ce Charles.... J'ai grand respect, j'ai grand'pitié de ce pauvre roi mis à mort. Oui, ses ennemis outrepassèrent leur mission; ils versèrent un sang qu'ils n'avaient pas le droit de verser.... Comment osèrent-ils tuer Charles Stuart? »

Bien évidemment, Helen se parlait à elle-même, oubliant que je ne pouvais ni la suivre dans ses réflexions, ni répondre aux questions qu'elle m'adressait sans s'en douter.

Nous en revînmes pourtant au sujet de notre conversation. J'essayai de démontrer à Helen que la vengeance était non-seulement un droit, mais un devoir, puisqu'elle sert de leçon à quiconque l'a méritée.

« Il est aussi naturel de résister à l'injustice que de haïr qui nous hait, que d'aimer qui nous aime, que d'accepter le châtiment quand le châtiment est équitable.

— Ainsi pensent les sauvages, et les païens pensaient de même, répondit tranquillement Helen. Mais les chrétiens et les peuples civilisés repoussent et désavouent cette morale.

— Pourquoi donc? je ne comprends pas.

— C'est que la violence n'est pas ce qui désarme le mieux la haine; c'est que la vengeance n'est pas ce qui répare le mieux l'injustice.

— Qu'y a-t-il donc de plus certain?

— Lisez, reprit Helen, le Nouveau Testament. Écoutez ce que dit le Christ. Voyez comment il agit, prenez sa parole pour règle; proposez-vous sa conduite pour exemple.

— Et que dit-il, enfin?

— Il dit: « Aimez vos ennemis. Bénissez qui vous a maudit. Faites « du bien à qui vous a fait du mal. »

— A ce compte, m'écriai-je, il me faudrait aimer mistress Reed, et je ne le saurais. Il me faudrait bénir son fils John, et c'est impossible. »

Helen, à son tour, ne comprit pas; car elle ne savait point alors mon histoire. Ce fut une occasion naturelle de la lui raconter, et notre intimité fut tout autre à partir de ce moment.

Je pourrais à peine dire combien de semaines, de mois, d'années elle dura, tant m'échappe la mesure de ce temps qui coulait pour nous lentement, mais à notre insu. Je sais seulement que, par un de ces beaux printemps meurtriers dont je vous parlais naguère, je me trouvai seule dans le jardin tout émaillé de fleurs, et sans cette préférée qui m'avait rendu si douces, si salutaires, nos journées de liberté.

Helen était malade. Plusieurs semaines s'écoulèrent sans qu'on me permît de la voir, et j'ignorais dans quelle partie de la maison elle était reléguée; car on ne l'avait pas mise à l'infirmerie avec les fiévreuses. Elle n'avait pas le typhus. A toutes mes questions on avait répondu qu'elle était atteinte de *consomption*, et ce mot si vague n'offrait à ma pensée qu'une idée de douce langueur, à peine ressentie, facile à guérir, que le temps et les soins devaient dissiper à coup sûr. Une ou deux fois, d'ailleurs, et ceci m'avait encore mieux rassurée, j'avais aperçu, des fenêtres de la classe, par quelque après-midi bien chaude, miss Temple, celle de nos sous-maîtresses qu'Helen et moi goûtions le mieux, conduisant mon amie dans le jardin. Ces jours-là on ne me permettait pas d'y courir et de lui parler, et c'est tout au plus si je pouvais la reconnaître, enveloppée qu'elle était, avec un voile vert sur la tête.

Un soir de juin, en revenant des bois, où on nous avait menées promener, je vis au clair de lune, devant la porte du jardin, le poney de M. Bates. M. Bates était le médecin de notre institution. Une de nous remarqua que, sans doute, il y avait une malade bien avancée, puisqu'on avait si tard envoyé querir le docteur. Je fis peu d'attention à ce propos, et m'arrêtai devant mon petit parterre pour y planter une poignée de racines que j'avais rapportées de la forêt, pensant qu'elles seraient flétries si j'attendais jusqu'au lendemain. Puis, comme il s'exhalait un doux parfum des fleurs, tout fraîchement arrosées des larmes du soir; comme le couchant, splendide encore, promettait un lendemain pareil au beau jour qui s'achevait; comme la lune montait magnifique dans l'azur foncé de l'orient, je me pris à penser qu'il était triste d'être dans un lit, malade, et de ne pas jouir d'un si beau spectacle. Une autre idée me vint : c'est qu'il serait plus triste encore de quitter ce monde radieux, parfumé, doux à tous les sens, et d'aller, en le quittant.... qui sait où?

Ici mon esprit fit un violent effort pour dégager quelque lumière des notions acquises sur le ciel et l'enfer. Ce fut en vain; il recula pour la première fois devant les ténèbres qui l'enveloppaient de toutes parts, devant le gouffre sans fond qui semblait ouvert pour

l'engloutir, s'il abandonnait le seul point d'appui solide qui lui fût offert : la réalité du moment présent.

A ce moment même la grande porte de la maison s'ouvrit, et M. Bates parut accompagné d'une infirmière. Elle le vit monter à cheval, et elle allait pousser la grille de la cour, quand je courus vers elle.

« Comment va Helen Burns ?

— Bien *doucement*, fut la seule réponse que j'obtins d'abord ; mais je ne m'en contentai pas.

— Serait-ce pour elle que M. Bates est venu ?

— C'est pour elle.

— Et qu'en dit-il ?

— Qu'elle ne restera pas longtemps ici. »

A tout autre moment, la veille surtout, ces mots n'auraient eu pour moi que leur sens littéral, et j'aurais pensé qu'Helen était rappelée chez ses parents, dans son cher Northumberland. Mais ils se rattachaient à mes récentes préoccupations, et j'eus la perspective très-nette, très-positive, du péril qui menaçait ma compagne. Je la vis comptant ici-bas les heures suprêmes, et sur le point d'être emportée dans cette région mystérieuse à laquelle je venais de songer.

Ce fut un mouvement d'horreur.... un chagrin poignant.... puis un désir immense de voir encore cette aimable créature. L'infirmière m'apprit bien qu'Helen couchait dans la chambre de miss Temple ; mais ce fut tout ce que j'obtins d'elle, et, ne voulant pas m'exposer au serein, elle me fit rentrer au dortoir. Neuf heures venaient justement de sonner.

Deux heures après, lorsqu'un silence complet me fit penser que je veillais seule, je me glissai hors de mon lit, et, passant ma large blouse par-dessus mes vêtements de nuit, sans souliers, d'un pas furtif, je me mis en quête de la chambre qui m'avait été désignée. Je connaissais mon chemin, et la lune éclairait assez les longs corridors pour rendre mon expédition très-facile ; seulement, lorsque j'eus à passer devant l'infirmerie, d'où s'exhalait une forte odeur de camphre et de vinaigre brûlé, un affreux serrement de cœur me prit, en songeant qu'au moindre bruit la personne chargée de veiller nos fiévreuses pouvait sortir et me barrer le passage. Voir Helen était devenu pour moi une impérieuse nécessité.

Cet obstacle heureusement franchi, je me trouvai bientôt en face de la porte que je cherchais. Par le trou de la serrure sortait un vif rayon de lumière, et la porte même était entr'ouverte, sans

doute pour laisser pénétrer un peu d'air dans cette chambre hantée par le mal.

Je n'hésitai pas : le moment des craintes était passé. Maintenant j'étais sûre de voir Helen ; mais la verrais-je vivante ou morte ?

Tout contre le lit de miss Temple, et recouverte à moitié par un rideau de ce lit, mes yeux rencontrèrent une couche étroite sous les draps de laquelle se dessinait une forme humaine. La figure était voilée par le rideau en question. Tout à côté dormait l'infirmière à laquelle j'avais parlé. Une chandelle à mèche longue brûlait tristement sur la table.

Miss Temple n'était point là ; j'ai su depuis qu'on était venu la chercher pour veiller sur une jeune fille qui délirait.

J'avançai. Je posai la main sur le rideau. Mais avant de le tirer, je sentis qu'il fallait parler : « Si ce corps, pensais-je, est *son* cadavre !!... Helen ! êtes-vous éveillée ? » demandai-je à voix plus que basse.

Il y eut un mouvement. Le rideau s'écarta comme de lui-même, et je vis une figure pâle, amaigrie, mais parfaitement calme. Mes terreurs s'envolèrent aussitôt.

« Comment, Jane, vous êtes là ? me demanda Helen avec cette voix harmonieuse qui m'avait si souvent tenue sous le charme.

— On ne se meurt pas avec un si calme regard, une voix si égale, » m'écriai-je intérieurement, et je me penchai sur le lit pour embrasser mon amie. Son front était froid, sa joue était froide aussi, et comme effacée. Les mains, les bras étaient amoindris ; mais son sourire était le même qu'autrefois.

Je lui racontai en deux mots que, la sachant plus malade, je n'avais pu m'endormir sans l'avoir vue.

« Eh bien, me répondit-elle, vous êtes venue tout juste à temps pour me dire adieu.

— Vous partez donc, Hélène, vous retournez chez vous ?

— Oui, répondit-elle, *chez moi.... chez moi,* pour toujours. »

Les larmes me vinrent aux yeux, et ma gorge se serra quand je voulus contredire doucement ces funèbres pronostics. Une toux violente, mais qui ne réveilla pas l'infirmière, empêcha Helen de reprendre la parole avant quelques minutes. Elle me dit alors, mais beaucoup plus bas :

« Jane, vos petits pieds sont nus : couchez-vous sur le lit et cachez-les sous la courte-pointe. »

Je fis ce qu'elle voulait. Elle posa son bras sur moi, et je me serrai contre elle.

« Je suis heureuse, vraiment heureuse.... Jane, reprit-elle après un assez long silence, et ménageant la voix qui lui restait. Quand on vous dira que je suis morte, ne vous affligez pas. Cela n'en vaut pas la peine. Il faut bien toujours en venir là, et le mal qui m'emporte n'a rien de pénible. Il s'aggrave par degrés, presque sans souffrances, laissant mon âme en repos. Personne ne me regrettera beaucoup. Mon père est remarié depuis peu. Je ne lui manquerai point. En mourant jeune, j'échapperai à de grandes souffrances. Je n'avais pas ce qu'il faut pour faire son chemin dans le monde. Toujours et partout, on aurait eu à me reprendre, à se plaindre de moi.

— Mais, Helen, me hasardai-je à lui demander, voyez-vous, savez-vous où vous allez?

— Je vais à Dieu, car je crois en lui. Je compte les heures qui me restent à passer avant le moment qui me le révélera. Dieu est mon père et mon ami.

— Et moi, quand je mourrai, vous reverrai-je?

— Sans nul doute.... là-haut.... près de celui qui nous a toutes deux jetées en ce monde. »

Bien d'autres questions se pressaient sur mes lèvres; mais sa foi si sereine me faisait honte. Je les retins, et seulement, à l'idée qu'elle se trompait peut-être, je me pressai plus tendrement contre elle; je voulais la retenir près de moi.

« Que je me sens bien dans ce moment-ci! reprit-elle. Cette toux m'avait épuisée. A présent, le sommeil me gagne. Ne vous en allez pas, Jane. J'aime à vous avoir ainsi tout contre moi.... Mais, au moins, avez-vous chaud, ma mignonne?

— Oui, répondis-je, et personne ne me fera partir d'ici.

— Bonne nuit, Jane!

— Bonne nuit, Helen! »

Un baiser fut échangé, puis le sommeil vint.

Quand je m'éveillai, il était jour. Un mouvement inaccoutumé se faisait. En ouvrant les yeux, je me vis dans les bras de l'infirmière, qui m'emportait au dortoir. On ne me gronda pas d'avoir quitté mon lit. On ne répondit rien à toutes mes questions. Mais, deux ou trois jours après, je sus que miss Temple, en revenant chez elle à l'aurore, m'avait trouvée sur l'étroite couchette, ma figure contre l'épaule d Helen, mes bras autour de son cou. J'étais endormie; Helen était morte.

CHAPITRE III.

Vous ai-je suffisamment fait comprendre, à vous pour qui ces lignes sont écrites, que, sans l'amitié d'Helen et sans le désir que j'éprouvai bientôt de témoigner ma reconnaissance à celle de nos maîtresses qui m'accordait le plus d'intérêt, cette miss Temple que je vous ai déjà nommée, le côté viril, rebelle, indomptable de mon caractère m'aurait privée de tous les avantages que le séjour de Lowood pouvait avoir pour moi? Je ne sais; car j'ai dû laisser de côté mille incidents puérils qui vous eussent démontré, comme à moi, cette incontestable vérité. Mais qu'importe? il me suffira de vous dire que pendant six ans comme élève, et pendant deux autres années comme sous-maîtresse, je mis à profit les moyens d'éducation qui étaient à ma portée, sans parler de quelques autres études plus sérieuses. Devenue passable musicienne, je pus assez rapidement me servir du pinceau pour traduire les fantaisies de cette imagination qui vous a paru quelquefois s'élancer hors des chemins vulgaires.

Au bout de ces huit années, miss Temple se maria et quitta Lowood, qui devint pour moi de ce moment une insupportable solitude. Je m'aperçus alors que ce que j'avais pris pour de la raison, pour une résignation philosophique à jamais assise, pour une ferme volonté de continuer mon humble route dans la voie où la Providence semblait m'avoir jetée à jamais, que tout cela, dis-je, était tout simplement l'effet de la vive amitié, des salutaires conseils de miss Temple. Avec elle disparut mon repos d'esprit; avec elle s'envolèrent ces pieuses résolutions de vivre et de mourir où je pourrais être utile, rendant aux orphelines comme moi les leçons que je devais à la charité publique.

Après m'être trompée moi-même quelque temps, après avoir attribué la tristesse dont je me sentais saisie au regret de mon amie absente, j'en vins à découvrir un beau jour que, sans trop m'en rendre compte, je ne pouvais plus supporter l'horizon trop étroit de notre asile, que je rêvais un monde plus vaste au delà de cette espèce de prison monastique. Je songeais sans cesse à ce monde, à ses épreuves périlleuses, à ses agitations pleines de hasard, de craintes, d'espérances, d'imprévu tour à tour favorable ou contraire, et mon courage s'exaltait à la pensée de m'y jeter bravement, dussé-je y périr. Et des pensées me venaient, telles qu'on peut les supposer chez la jeune fille de Taïti qui, dépouillant

ses vêtements d'écorce, jette un regard de désir et de terreur sur la mer où ses compagnes l'appellent pour la première fois.

Une nuit, je m'éveillai tellement fatiguée de l'école, de sa règle, de ses devoirs insipides, tellement altérée de liberté, de changement, d'impressions nouvelles, que je ne pus songer à combattre cette invincible révolte de ma raison.

Le dortoir était silencieux. Une lourde Galloise qu'on m'avait donnée pour collègue, couchée dans le lit voisin, remplissait l'air de ses ronflements sonores. Elle personnifiait bien pour moi cette servitude prosaïque à laquelle, vainement condamnée, je voulais définitivement me soustraire. Toutes mes pensées se concentrèrent à ce moment sur cette seule question : par quel moyen sortirai-je de Lowood ?

Mille plans, plus désordonnés, plus chimériques les uns que les autres, passèrent tour à tour dans mon cerveau fatigué, qui les repoussait comme impraticables après les avoir caressés un moment. La fièvre brûlait mon front; une inquiétude nerveuse m'avait forcée à m'asseoir sur mon lit. Enfin, lasse, brisée, les épaules gelées par le froid de la nuit, je me décidai à me recoucher, et, comme si quelque ange fût venu furtivement poser une inspiration d'en haut sur mon oreiller, à peine mes cheveux l'avaient-ils touché que je me dis :

« Le journal du comté reçoit toutes les annonces des personnes qui demandent une position. Pourquoi ne lui confierais-je pas le soin de dire à tout venant que je suis disposée à en accepter une, moins dépendante, moins triste que celle où le sort m'a reléguée ? »

Mon projet fut à l'instant même arrêté. L'exécution était des plus simples. Il ne me fallait qu'un prétexte, et j'en avais mille, pour demander la permission d'aller au bureau de poste de Lowton. Là, j'affranchis ma lettre au journal, lettre où se trouvait rédigée avec un soin religieux la demande d'une jeune institutrice s'offrant à élever une ou plusieurs jeunes filles au-dessous de quatorze ans, et promettant de leur apprendre le français, le dessin et la musique. La réponse devait arriver à miss J. E., poste restante, à Lowton. Et je me promettais bien de venir tous les huit jours savoir si ma proposition était agréée.

Elle le fut presque immédiatement. A ma première sortie, je trouvai une lettre à l'adresse de mes initiales, et conçue en ces termes :

« Si J. E., qui s'est offerte comme institutrice dans le.... *shire Herald* de jeudi dernier, possède réellement les talents qu'elle annonce, et si elle peut fournir les renseignements les plus satisfaisants sur son caractère et ses antécédents, un emploi lui est proposé, consistant à élever une enfant seule, au-dessous de dix

ans. Les appointements sont fixés à trente livres sterling par an. J. E. peut envoyer les détails ci-dessus demandés, et le nom des personnes qu'elle offrirait comme répondants, à mistress Fairfax, Thornfield, près de Millcote, comté de.... »

L'écriture de ce billet était lourde, ancienne, tremblée, celle d'une femme, bien évidemment, et d'une femme avancée en âge. Je ne pouvais rien désirer de mieux, et me fis aussitôt le portrait d'une respectable douairière, toute habillée de soie noire, avec des façons dignes et froides. Thornfield devait être une vieille maison, peut-être un château à tourelles, et quant à Millcote, je m'assurai bien vite, en consultant un dictionnaire de géographie, que c'était un gros bourg manufacturier, situé sur la rivière A. Ceci connu, il m'était aisé d'imaginer une petite ville où fourmillait l'activité de ses nombreux habitants; une forêt de hautes cheminés empanachées d'une fumée noirâtre; le bruit des métiers, des roues battant l'eau, du marteau qui forge, des attelages qui passent, des bateliers qui se disputent sur le chemin de halage.

Le salaire était honorable; il doublait mes minces appointements de Lowood, et me fournissait un irrésistible argument auprès de la surintendante, s'il lui prenait fantaisie de s'opposer à mon départ. Mais elle n'y songea pas, et voulut seulement écrire à mistress Reed, comme à la personne vis-à-vis de laquelle l'établissement pouvait être responsable de mon avenir.

Ma bien digne tante répondit, en deux lignes, que je pouvais agir à ma guise, attendu qu'elle avait renoncé depuis longtemps à se mêler de mes affaires. J'eus donc, au bout de très-peu de jours, avec une attestation de mes bons et loyaux services, plein et régulier congé d'aller où m'appelait une mission nouvelle. Dans l'intervalle, en effet, j'avais écrit derechef à mistress Fairfax, qui, en me répondant, s'était montrée satisfaite des attestations jointes à ma lettre.

Ma malle ne fut guère plus longue à faire que huit ans auparavant, lorsque j'avais quitté Gateshead-Hall; car ma garde-robe, suffisante néanmoins, ne s'était pas beaucoup augmentée dans l'intervalle. Je montai de même, sur les quatre heures du matin (au mois d'octobre), dans une voiture publique qui traversait Lowton, et seize heures après, sur les huit heures du soir, je débarquais à Millcote, devant un excellent feu d'auberge, dont les clartés me laissèrent admirer sur les murs du salon un portrait de Georges III, un autre du prince de Galles et la fameuse gravure de la mort de Wolfe. Ceci soit dit pour vous montrer à quel point me sont présents les souvenirs de cette époque lointaine.

Lorsque j'eus contemplé pendant une demi-heure ces brillants chefs-d'œuvre, une sorte d'inquiétude me saisit, et avec elle le désir impérieux de continuer ma route. Je sonnai pour m'informer d'une résidence appelée Thornfield, et qui devait se trouver aux environs de Millcote.

« Thornfield? je ne sais pas, me répondit le garçon. Je vais demander. »

Puis il revint précipitamment,

« N'est-ce pas vous miss Eyre?

— C'est moi, répliquai-je.

— Il y a ici quelqu'un pour vous. »

Ce quelqu'un était tout simplement le cocher d'une voiture à un cheval que j'avais vue stationnant dans la cour, sans me douter qu'elle me fût destinée. Il s'empara sans trop de façons de ma pauvre malle, me fit grimper dans sa carriole, et me répondit à peine quand je lui demandai si Thornfield était bien loin :

« C'est une affaires de six milles. Une heure et demie, tout au plus. »

Cette entrée en matière fit un peu déchoir mistress Fairfax dans mon esprit. La riche veuve que j'avais rêvée devait avoir un cocher mieux appris, un carrosse plus élégant. Mais j'eus bientôt pris mon parti de vivre avec une bonne bourgeoise, retirée du monde, et une petite fille que je me mis à orner de toute la gentillesse, de toute la grâce imaginables.

Nous arrivâmes, à peu près dans le temps fixé d'avance, et par un épais brouillard, à l'entrée d'une avenue dont les portes furent ouvertes par le cocher et se refermèrent à grand bruit derrière nous. Puis la voiture s'arrêta au pied d'un perron placé devant un assez grand bâtiment entièrement noir, à l'exception d'une seule fenêtre en saillie, derrière laquelle brillait une lampe. Une servante vint m'ouvrir et me fit descendre. Puis elle me conduisit, à travers un péristyle sur lequel ouvraient quatre grandes portes, jusqu'à un petit salon vivement éclairé par la double lueur d'un excellent feu et de plusieurs bougies.

Là, près d'une table ronde et dans un grand fauteuil de forme antique, mistress Fairfax s'offrit à moi, presque pareille à l'image que je m'en étais faite : une petite vieille d'une extrême propreté, portant le bonnet de veuve, la robe de soie noire et le tablier de mousseline blanche. Un gros chat dormait à ses pieds. Elle tricotait avec une activité louable; en un mot, rien ne pouvait me rassurer plus vite et mieux que le tableau paisible et doux de cet intérieur essentiellement anglais.

Je me trouvai donc presque aussitôt à mon aise, et lorsque j'eus accepté le thé que ma nouvelle maîtresse m'offrait avec une politesse plus empressée que je ne l'espérais, je lui demandai tout uniment :

« Aurai-je le plaisir de voir ce soir même miss Fairfax ?

— Comment dites-vous, ma chère ?... Je suis un peu dure d'oreille, » répliqua la bonne petite dame.

Je répétai plus haut et plus nettement la même question.

« Miss Fairfax ?... Ah ! bien.... Vous voulez dire miss Varens. Votre future élève s'appelle ainsi.

— Elle n'est donc pas.... votre fille ? demandai-je un peu déconcertée.

— Ma fille ? Non..., Je n'ai pas d'enfants. »

Il y avait certes là de quoi piquer ma curiosité ; mais je songeai à temps que ce n'était pas le moment d'insister sur un point qui ne pouvait manquer d'être tôt ou tard éclairci, et la conversation, livrée à elle-même, prit un tour moins intéressant. Mistress Fairfax me laissa très-clairement entrevoir que mon arrivée la charmait, surtout à cause de l'ennui et des frayeurs que lui causait son séjour dans un château presque désert, en compagnie d'une seule suivante, celle qui m'avait ouvert la porte, bonne fille à tout prendre. mais n'offrant aucune ressource à une personne d'une certaine éducation.

Sans trop comprendre pourquoi mistress Fairfax se condamnait à une existence qui paraissait lui plaire si peu, je me sentis attirée par la franchise avec laquelle ma bienvenue m'était souhaitée, et notre familiarité fit un chemin très-rapide dès cette première soirée.

Le lendemain, éveillée de bonne heure, je mis à ma toilette toute la recherche compatible avec les ressources fort restreintes de mon ajustement ; car n'ayant aucune confiance, et pour cause, dans le charme de ma figure, je ne voulais cependant pas faire peur à mon élève.

Puis je sortis, par une belle matinée d'automne, sur le boulingrin encore vert qui s'étendait devant ma nouvelle habitation.

Thornfield n'était point une résidence seigneuriale, mais simplement un manoir de gentilhomme, une belle maison de campagne, bâtie quelque cent ans auparavant, et dont la façade grise se détachait bien sur le fond brun d'un bosquet où prenaient leurs ébats plusieurs centaines de grolles criardes. Quand ces oiseaux bruyants prenaient par essaims leur volée, ils allaient s'abattre sur une immense prairie que séparait de l'enclos une rangée de vieux

arbres épineux, aux troncs épais et rabougris, dont les rameaux entrelacés formaient un rempart impénétrable.

« *Thorn-field*, pensai-je, Champ-d'Épines. Ce sont ces arbres qui ont donné son nom à ce domaine. »

Et je me laissai aller à cette douce songerie du matin qu'une promenade au soleil, devant des sites nouveaux, encourage si bien, quand mistress Fairfax m'interrompit par un compliment amical sur la courte durée de mon sommeil.

« Thornfield vous plaît-il? me demanda-t-elle ensuite.

— Infiniment, répondis-je en toute sincérité.

— Ce n'est pas mal, en effet, reprit mistress Fairfax. Mais la maison sera bientôt dégradée, si M. Rochester ne se décide pas à y venir résider quelque temps, ou du moins s'il n'y fait pas de plus fréquentes visites. La présence du propriétaire est indispensable à ces grandes habitations et au domaine qui en dépend.

— M. Rochester! m'écriai-je; de qui parlez-vous?

— De la personne à qui Thornfield appartient, répondit-elle avec un grand calme. Ne saviez-vous pas qu'elle a nom Rochester?

— Pas le moins du monde; je croyais Thornfield à vous.

— A moi, chère enfant? La belle idée! à moi? J'y suis uniquement comme *intendant*, comme femme de charge, si vous l'aimez mieux. J'ai bien, c'est-à-dire mon mari avait bien quelques rapports éloignés de parenté avec les Rochester, car la mère de celui-ci était une Fairfax et sa cousine au second degré; mais je ne me prévaux nullement de cette alliance, qui ne signifie rien. Je vis ici en subalterne, et la personne qui m'emploie ayant pour moi tous les égards convenables, je n'ai rien de plus à lui demander.

— Et.... la petite fille.... mon élève?

— C'est la pupille de M. Rochester, qui m'a chargée de lui trouver une gouvernante. La voici, du reste, avec sa bonne, et vous allez faire connaissance. »

Adela Varens, qui sortait, en effet, du petit bois, était une enfant de sept à huit ans, de frêle structure, figurine pâle encadrée dans des cheveux remarquablement abondants. L'expression de sa physionomie était tout à fait spirituelle.

J'avais pour elle, et aussi pour Sophie, sa bonne française, un avantage immense sur mistress Fairfax; c'est que je parlais la langue de leur pays. Adela était née en France, d'une mère française à ce qu'il me parut, et avait reçu cette éducation étrangère qui hâte mal à propos le développement intellectuel de la jeunesse. Une heure après m'avoir été présentée par mistress Fairfax, elle m'avait déjà chanté une romance languissante, récité en la

déclamant à ravir la fable de La Fontaine intitulée *la Ligue des Rats*, et, nonobstant ma prière de ne pas se prodiguer ainsi, elle allait me danser je ne sais quel pas espagnol quand la cloche du déjeuner, sonnant fort à propos, vint arrêter cette exhibition de futiles talents.

Après le déjeuner, mistress Fairfax, en ménagère dont l'amour-propre a rarement une occasion de s'épanouir, entreprit de me montrer en détail la maison confiée à ses soins. Arrivée au salon d'apparat, je remarquai avec surprise que tout y était disposé comme si, le soir même, on eût dû y recevoir cinquante personnes. Pas un grain de poussière sur les meubles sans housse : le feu tout bâti; et dans un riche boudoir attenant au salon, boudoir tendu de blanc, avec des ornements en stuc moulé, une cheminée de marbre et des verreries de Bohême qu'on eût dit taillées dans le rubis, les tapis déjà posés n'attendaient plus que le pied du maître.

J'en fis la remarque à mistress Fairfax.

« A vous dire vrai, miss Eyre, me répondit-elle, je ne m'imposerais pas pour mon goût particulier les soins que nécessite un arrangement pareil; mais j'ai remarqué que, lorsque M. Rochester nous fait une de ses visites, toujours rares et toujours imprévues, il n'aime guère le dérangement et le bruit d'une installation ordinaire. J'ai donc cru devoir les lui épargner.

— M. Rochester est donc exigeant, minutieux, inquiet?

— Nullement; mais il a ses habitudes, et paraît tenir à ce qu'on les respecte. Ce sont, d'ailleurs, celles d'un parfait gentleman.

— L'aime-t-on généralement?

— Il est fort respecté dans ce pays. Le domaine est, de temps immémorial, dans la famille des Rochester.

— Pardon.... mais, ce n'est pas là ma question. Aimez-vous M. Rochester?

— Je n'ai aucune raison pour ne pas l'aimer. C'est un maître qui passe pour juste et généreux envers tout ce qui dépend de lui.

— Mais, son caractère....

— Son caractère ne prête à aucune imputation fâcheuse.... Quelque originalité, peut être.... mais nous n'avons rien à y voir. »

Puis, comme pour rompre un entretien qui l'embarrassait évidemment, mistress Fairfax, avec qui je traitais d'égale à égale, me proposa de monter sur les plombs du château, d'où l'on avait, me dit-elle, une vue superbe. Nous traversâmes, pour arriver au petit escalier par lequel on y montait, une longue série de chambres dont la solitude muette, les dimensions inusitées, l'atmosphère gla-

ciale, l'ameublement fané, les tentures anciennes, faisaient songer, quoi qu'on en eût, à des histoires de revenants.

Des toits, en effet, la vue était magnifique, et j'appréciai, mieux que je ne l'avais fait jusque-là l'étendue de ce beau domaine trop dédaigné, selon moi, par son ingrat possesseur.

Comme nous en descendions, mistress Fairfax s'attardant à fermer la trappe par laquelle on débouchait sur la terrasse, je m'aventurai seule dans un long couloir obscur qui courait entre deux rangées de greniers. Le silence y était complet, et j'y marchais d'un pas fort bruyant, lorsque tout à coup, à ma surprise extrême, un éclat de rire partit de l'une de ces hautes pièces que je croyais inhabitées.

C'était un rire à part, saccadé, régulier, n'exprimant aucune gaieté. Il ne s'élevait que par degrés, et, après quelques notes aiguës, se noyait dans un étrange murmure : en tout, un bruit sinistre....

« Mistress Fairfax ! m'écriai-je, dès que, revenue de mon premier étonnement, j'entendis ma compagne descendre l'étroit escalier des plombs, avez-vous entendu ce rire ?

— Quelque domestique, sans doute, repartit-elle négligemment.

— Mais l'avez-vous entendu ?....

— Sans doute.... Je l'entends souvent.... Ce doit être Grace Poole, qui travaille quelquefois par ici. »

Un nouvel éclat de rire ébranla mes nerfs.

« Grace!.... » appela mistress Fairfaix.

Ce nom ne me paraissait pas en rapport avec le rire dont je viens de parler. Cependant une porte s'ouvrit à l'instant même, et sur le seuil se montra une femme d'une trentaine d'années, taillée en force, laide à faire peur, joues rouges sous des cheveux roux, tout ce qu'on peut imaginer de moins fantastique et de plus réel.

J'eus honte de mon effroi.

« Grace, dit séchement mistress Fairfax à cette vulgaire apparition, il se fait ici trop de bruit. Vous savez ce qui vous est ordonné.... »

Grace Poole, sans dire un mot, fit la révérence et rentra dans son grenier.

CHAPITRE IV.

Si le repos était le bonheur, qui donc eût été plus heureux que je n'étais heureuse à Thornfield? Mon élève, caressante et gracieuse enfant, ne cherchait qu'à me complaire, et son intelligence, plutôt facile que forte, ne se refusait, dans une certaine mesure, à aucune espèce d'enseignement. Mistress Fairfax, toujours d'une humeur égale, toujours calme, toujours obligeante, m'avait prise en gré de plus en plus; les domestiques, maintenus sans effort sous une règle uniforme, ne me créaient jamais le moindre embarras.... Et pourtant, il y avait là des heures cruelles. L'action me manquait comme elle manque à tant de pauvres êtres, silencieusement révoltés contre leur destinée, complète en apparence et digne d'envie. Personne ne sait peut-être combien, chaque jour, le ciel enregistre d'insurrections individuelles, d'émeutes à huis clos, de rébellions intimes, et surtout parmi ces femmes si soumises en apparence, que l'on a jugées bonnes seulement à faire de la pâtisserie, à tricoter des bas, à jouer du piano et à broder des pantoufles, qui ont paru accepter cet arrêt humiliant, et qui pourtant, du sein de leurs futiles travaux, lancent vers le ciel mille et mille protestations désespérées.

Octobre, novembre, décembre passèrent ainsi; janvier s'écoulait à son tour. Un matin, Adela, fort enrhumée, me fit demander par mistress Fairfax un congé que je refusai d'abord, ne voulant pas m'avouer tout le plaisir que j'aurais à disposer enfin de quelques heures. On insista, et je finis par céder.

Vers deux heures, mistress Fairfax venait justement d'achever une lettre qu'il fallait envoyer à la poste. Je regardai la route gelée, le ciel pur, le paysage étincelant, et l'envie me prit, fatiguée d'une longue séance dans la bibliothèque, de faire moi-même la commission dont on allait charger le cocher. Ce n'était guère plus de deux lieues à franchir par le plus beau temps du monde, et, pour une pauvre recluse, la meilleure manière d'employer son après-midi.

Il faut avoir vécu longtemps enfermé pour trouver aux aspects de la nature cette saveur puissante que leur découvrent les grands peintres et qu'eux seuls ont le don de reproduire. Si j'étais de ces êtres à part, si j'avais le magique pinceau de Constable, j'enrichirais votre petit musée du paysage qui passa sous mes yeux au moment où l'horloge cachée dans le beffroi du village sonna trois heures. Le

ciel pâlissait déjà; le soleil, lentement, s'inclinait vers l'horizon. J'étais dans une lande connue en été pour ses rosiers sauvages, en automne pour ses noisettes et ses mûres. Les fruits de l'aubépine et de l'églantier lui faisaient çà et là, même au cœur de l'hiver, une parure de corail; mais son grand charme était son entière solitude, son immobililé complète. Le vent y passait sans éveiller aucun bruit, faute d'un houx ou d'un cyprès dont il pût agiter le feuillage. Le noisetier, le néflier, dépouillés, ne bougeaient sous son souffle non plus que les pierres blanches et glissantes qui durcissaient le milieu du chemin. Au loin, de chaque côté, des prairies dénudées où nul bétail ne cherchait pâture, et les petits oiselets, qui voletaient par éclairs sur les haies, semblaient autant de feuilles sèches que le vent jusqu'alors avait oublié d'emporter.

Que vous dirai-je? Devant ces choses si simples, si vulgaires peut-être, une sorte d'enthousiasme me saisit. J'oubliai le froid, le but de ma course, la nuit qui allait survenir, et serrant mon manteau contre moi, les mains enfoncées dans mon manchon, je m'assis sur une barrière en bois qui fermait l'entrée d'un champ. Je n'étais pourtant qu'à mi-chemin de la petite bourgade où j'allais et que je distinguais sur la hauteur, derrière un rideau d'arbres, à la fumée qui s'élevait de ses toits, aux légers bruits de vie qui m'arrivaient à travers le silence complet des champs déserts. Derrière moi, dans la vallée, je pouvais encore apercevoir Thornfield, ses créneaux gris, et le majestueux bosquet, asile des grolles bruyantes. Thornfield me fermait l'occident, et je ne me lassai de le contempler que lorsque le soleil couchant eut disparu derrière ses hautes murailles. Alors seulement je songeai à reprendre ma route, prêtant une dernière fois l'oreille à je ne sais quels murmures de courants lointains, perdus dans des profondeurs ignorées.... lorsque soudain, bien loin aussi, mais distinct, net, régulier, brisant de son retentissement métallique ces vagues et plaintives harmonies de l'onde murmurante, le trot d'un cheval se fit entendre. Il arrivait par le chemin même au bord duquel je m'étais assise, et dont les détours le cachaient encore à ma vue. Comme ce chemin était étroit, et comme le bruit se rapprochait de seconde en seconde, je restai assise pour laisser passer le voyageur.

J'étais jeune alors, et ma mémoire était peuplée de mille légendes. Aussi, tout en regardant du côté où le cheval allait paraître, me rappelai-je une série d'histoires merveilleuses où jouait le principal rôle un esprit fort connu dans le nord de l'Angleterre sous le nom de *Gytrash*, lequel, sous la forme d'un cheval, d'une mule ou d'un gros chien, hante de préférence les routes solitaires,

et met fort en peine les voyageurs attardés.... attardés comme je l'étais moi-même en cet instant.

Tandis que je préméditais cette apparition fantastique, j'entendis à côté de moi, dans la haie, un autre bruit qui me fit tressaillir, et presque au même moment je vis se glisser, à travers les branches qu'il écartait violemment, un énorme chien dont le pelage noir et blanc tranchait sur la masse brune des arbres. Pour le coup, c'était bien le Gytrash des contes de ma nourrice : une espèce de lion à longs poils, à grosse tête, et je m'étonnai de le voir passer devant moi fort tranquillement, ne m'accordant guère qu'un regard, — surnaturel il est vrai, et qu'on ne pouvait confondre avec celui des chiens ordinaires, pour peu qu'on eût l'imagination disposée au merveilleux.

Puis vint le cheval, un épais courtaud, et, qui pis est, surmonté de son cavalier. Or, jamais Gytrash ne s'est laissé enfourcher, non pas même par Belzébuth en personne. Voilà donc ma vision en déroute ; mais mon désappointement devait être bien plus complet. Le voyageur, en effet, m'avait dépassée, et, tout à fait rentrée dans le domaine de la réalité, j'avais déjà repris la route de Hay, lorsque le bruit d'une glissade, d'une chute, et cette exclamation toute simple : « Que diable faire, à présent? » me forcèrent à me retourner.

Homme et cheval étaient à terre, ce dernier ayant glissé sur une flaque d'eau que le froid avait entièrement gelée.

Le chien était déjà revenu sur ses pas, et, de son mieux, aboyant aux échos, courant autour de son maître, galopant de mon côté comme pour implorer mon assistance, il prenait son rôle dans l'événement.

Seule à portée de l'étranger, il me sembla impossible de ne pas lui témoigner quelque intérêt. Aussi m'approchai-je de lui tandis qu'il se dépêtrait, à grand'peine, de ses étriers et de son cheval. A voir ses vigoureux efforts, il était difficile de le croire dangereusement blessé. Je lui demandai pourtant s'il s'était fait mal.

Sa réponse ne m'arriva pas très-nette, et je crois, en vérité, qu'au lieu de me répondre il sacrait à demi-voix.

« Pourrais-je vous être utile? ajoutai-je.

— Vous pourriez vous écarter, » me répondit-il, se soulevant d'abord sur les genoux, puis se redressant tout à fait.

Je reculai sans mot dire, et alors commença un travail de pieds, de mains, de fers en l'air, de soubresauts mêlés d'aboiements et de jurons, qui tout naturellement m'éloigna quelque peu davantage. Cependant je voulus voir ce qui adviendrait de tout cela, et l'issue

de la lutte fut, en définitive, favorable au voyageur. Il remit le cheval sur pied et fit taire son chien par un : « A bas, Pilote! » très-énergiquement accentué. Se penchant alors, il se mit à tâter son pied et sa jambe, comme pour s'assurer que l'un et l'autre étaient intacts. Mais, apparemment, il constata quelque dommage plus ou moins essentiel, car, au lieu de remonter sur sa bête, il alla s'asseoir sur la barrière que je venais de quitter quelques instants auparavant.

J'étais sans doute en grande veine d'obligeance, car je m'avançai derechef vers lui.

« Si vous êtes blessé, monsieur, ou si vous avez besoin de quelques secours, je pourrais vous les envoyer, soit de Hay, soit de Thornfield-Hall.

— Merci, miss, je me tirerai d'affaire : je n'ai rien de cassé, rien qu'une entorse. »

Et il essaya de se relever, mais la douleur lui arracha une espèce de cri.

Le crépuscule durait encore, et la lune brillait à l'horizon. Cette double clarté me permettait de voir mon interlocuteur. Un manteau de voyage, garni de fourrures et rattaché par une agrafe d'acier, enveloppait et masquait sa taille. A peine pouvait-on distinguer qu'il était de stature moyenne et taillé en force. Son teint était basané, son front large, sa physionomie sévère. A ce moment surtout, ses sourcils froncés et ses yeux encore brillants de colère lui donnaient un aspect peu engageant. Ce n'était plus d'ailleurs un jeune homme, bien qu'il n'eût pas encore atteint ce qu'on est convenu d'appeler l'âge mûr. On pouvait lui donner environ trente-cinq ans.

Il ne m'inspirait aucune crainte, et c'est tout au plus si je me sentais embarrassée vis-à-vis de lui. Jamais il ne me fût venu à l'idée de m'arrêter, pour le questionner aussi librement, auprès d'un beau jeune homme à tournure plus ou moins romanesque, bien moins encore de lui offrir des services qu'il eût paru peu disposé à réclamer. Non. Sans avoir jamais vu un héros de roman, sans avoir jamais eu occasion de parler à un de ces êtres que l'on m'avait toujours représentés comme à craindre, j'avais, pour l'espèce en général, un sentiment de profonde antipathie, très-compatible avec une sorte d'admiration comme celle qu'on a pour le feu, pour l'éclair, pour tout ce qui brille et peut nuire.

Je dirai plus : si l'étranger eût été de bonne humeur, s'il eût accueilli en souriant mes bienveillantes propositions, s'il y eût répondu par des politesses banales, j'aurais très-probablement

passé mon chemin, fort mal à mon aise. Mais la rudesse, la mauvaise humeur de mon inconnu me rassuraient complétement. Et quand il me fit signe de m'éloigner :

« Je ne puis vraiment songer, m'écriai-je, à vous laisser ici à cette heure, dans une pareille solitude, avant de m'être assurée que vous êtes en état de remonter à cheval. »

Il tourna les yeux vers moi quand il m'entendit parler sur ce ton décidé. Jusque-là, je ne crois pas qu'il m'eût encore regardée.

« Mais c'est vous, ce me semble, répliqua-t-il presque aussitôt, c'est vous qui devriez être chez vous, si toutefois vous demeurez dans ces environs. D'où venez-vous donc, s'il vous plaît?

— Je viens de là-bas, et n'ai nullement peur, même à cette heure, quand il fait clair de lune. J'irai volontiers jusqu'à Hay pour vous être utile. J'y vais d'ailleurs pour mon propre compte.

— Là-bas? dites-vous. Voulez-vous dire que vous habitez cette maison à créneaux? me demanda l'étranger en me montrant Thornfield-Hall, que la lune éclairait d'aplomb.

— Oui, monsieur.

— Et cette maison appartient?

— A M. Rochester.

— Connaissez-vous M. Rochester?

— Non; je ne l'ai jamais vu.

— Habite-t-il sa maison?

— Non, monsieur.

— Pourriez-vous me dire où il est?

— Je ne le puis.

— Vous n'êtes certainement pas une domestique du château; vous êtes.... »

Et il s'arrêta, étudiant sans doute mon costume, qui était, comme d'habitude, le plus simple du monde : manteau de mérinos noir, chapeau de feutre noir, le tout moins élégant que ne l'aurait voulu plus d'une soubrette de grande maison. Je vis qu'il était embarrassé.

« Je suis la gouvernante, lui dis-je pour l'ôter de peine.

— Ah! la gouvernante, répliqua-t-il; je n'y pensais plus, sur mon honneur. »

Et il m'examina de nouveau. Deux minutes écoulées, il fit encore effort pour se lever; une vive souffrance se peignit sur ses traits.

« Je ne voudrais pas, me dit-il enfin, vous charger de m'aller chercher du secours; mais vous pourriez, si vous êtes assez bonne pour cela, m'aider un peu vous-même..... Auriez-vous une om-

brelle qui pût me servir de canne? Non... eh bien! alors, essayez de prendre mon cheval par la bride et de l'amener jusqu'à moi.... vous en sentez-vous le courage?... »

En d'autres circonstances, je n'aurais pas osé; mais, je ne sais pourquoi, cet ordre ainsi donné me semblait devoir être exécuté sans réplique. Je posai donc mon manchon sur la barrière, et j'entrepris la tâche assez difficile de maîtriser un cheval très-animé, qui paraissait tout disposé à se cabrer et dont les pieds pétrissaient le sol à côté des miens, non sans me faire grand'peur. Le voyageur attendit quelque temps le résultat de mes efforts en vain réitérés, puis il se mit franchement à rire.

« Je vois, s'écria-t-il, que la montagne ne viendra point à Mahomet; il faut donc que Mahomet essaye d'aller à la montagne. Je vous prierai de venir par ici. »

J'obéis sans réplique.

« Excusez mon sans-gêne, continua-t-il, mais la nécessité me réduit à faire de vous un vrai bâton de vieillesse. »

Alors, appuyant sur mon épaule, avec autant de ménagement que possible, une main qui me parut bien lourde, et marchant, comme on dit, à cloche-pied, il se rapprocha de son cheval, dont il saisit la bride. Ceci fait, mais non sans beaucoup de difficultés, il parvint à se remettre en selle. On voyait, à sa physionomie contractée, combien son entorse endolorie gênait tous ses mouvements.

« Maintenant, ma cravache, je vous prie; elle est là-bas, tout contre la haie. »

Je l'allai ramasser et la remis dans sa main.

« Merci!... Maintenant, portez votre lettre à Hay, et revenez le plus tôt possible. »

Un coup d'éperon fit tressaillir et se cabrer, puis partir au galop, l'impétueux animal que montait cet étrange voyageur. Son chien s'élança sur leurs traces, et tous trois disparurent dans les ténèbres naissantes,

> Comme la bruyère séchée
> Que le vent qui l'a détachée
> Livre aux tourbillons du désert.

Ce n'était pas là un incident bien remarquable; mais vous n'avez pas oublié sans doute que depuis plus de quatre mois je vivais en recluse parfaite, livrée à des soins routiniers, toujours entourée des mêmes visages. Ce soir-là, au contraire, quelque peu d'action s'était mêlé à ma vie toute passive. Mon secours avait été sollicité,

accordé, utile ; et, si vulgaire que fût l'occasion de cette part prise dans un événement quelconque, encore avait-elle pour moi l'importance inaccoutumée d'un service rendu. Ajoutez à ceci qu'une figure nouvelle avait pris place dans le musée de mes souvenirs : figure mâle, expressive, animée, sinon séduisante et belle. Je l'avais encore devant les yeux, quand j'entrai dans l'unique rue de Hay pour y glisser à la poste la lettre de mistress Fairfax. Cette figure, un moment oubliée, me réapparut lorsque je repassai près de la barrière où avait eu lieu la petite scène que je viens de vous raconter ; et je ne pus m'empêcher de m'arrêter là un moment avec l'idée folle que j'allais entendre de nouveau retentir le trot d'un cheval sur la chaussée, revoir le beau chien bondissant et le voyageur fantastique enveloppé dans son manteau garni de fourrures.

Ces images m'avaient à peine quittée, quand j'arrivai devant Thornfield-Hall.

Le vestibule avait un aspect inaccoutumé. La lourde lampe de bronze qui l'éclairait d'ordinaire n'était pas encore allumée ; mais la porte de la salle à manger, ouverte à deux battants, y jetait une vive et rouge clarté, provenant d'un grand feu de houille étalé dans l'âtre. On y voyait resplendir les meubles soigneusement polis, les hautes draperies écarlates. Près de la cheminée, j'entrevis deux ou trois personnes groupées ; un joyeux bruit de voix, parmi lesquelles il me sembla distinguer celle de mon élève, atteignit mon oreille étonnée.... Mais la porte se ferma sans que j'eusse pu me rendre compte de ce tableau, si soudainement jeté sur ma route.

Quelques pas m'amenèrent chez mistress Fairfax. Le feu y était allumé ; mais, contre toute attente, je n'y trouvai ni lumière ni la bonne dame. En revanche, gravement accroupi, et, d'un œil à moitié fermé, contemplant le brasier qui pétillait, un grand chien noir et blanc, à longue robe, tout pareil au Gytrash dont j'avais encore l'esprit préoccupé, tout pareil, dis-je, et tellement pareil que je me laissai aller à mon illusion.

« Pilote ! » appelai-je....

L'animal se leva et vint me flairer. Je le caressai ; il parut sensible à ce bon procédé d'une connaissance déjà faite. Tout cela me semblait un rêve. Je sonnai pour avoir de la lumière, mais surtout pour me faire expliquer la présence de ce visiteur inattendu. Leah, la femme de chambre, parut bientôt.

« A qui est ce chien ?

— Il est avec monsieur.

— Avec monsieur ?... De qui parlez-vous ?

— De monsieur... de M. Rochester. Monsieur ne fait que d'arriver.

— Vraiment ?... Et mistress Fairfax est avec lui ?

— Mistress Fairfax et miss Adela. Ils sont dans la salle à manger. John est allé chercher un chirurgien pour monsieur, qui s'est donné une entorse.

— En tombant de cheval, près de Hay ?

— Oui, mademoiselle, en descendant la côte, sur de la glace qu'il n'avait pas vue.

— C'est bien. Je voudrais une lumière. »

Puis je montai chez moi pour me déshabiller, sans autre enquête. Mais mistress Fairfax vint bientôt m'y rejoindre pour me conter la grande histoire qui occupait alors toute la maison. Nous redescendîmes ensuite pour prendre le thé, comme à notre ordinaire. M. Rochester, qui s'était déjà mis au lit, n'y parut point.

Adela, en revanche, qui se coucha ce soir-là beaucoup plus tard que d'habitude, ne tarissait pas sur le plaisir que lui faisait éprouver l'arrivée de son ami, M. Édouard Fairfax de Rochester, et c'était plaisir que d'entendre toutes ses conjectures sur les présents qu'il lui rapportait sans doute. En effet, il l'avait prévenue que, lorsque ses bagages arriveraient de Millcote, elle y trouverait une petite boîte dont le contenu devait l'intéresser.

« Et cela doit signifier, disait-elle, qu'il y aura là dedans un cadeau pour vous, mademoiselle. Monsieur a parlé de vous. Il m'a demandé le nom de ma gouvernante, et si ce n'était pas une petite personne assez mince et un peu pâle. J'ai répondu que oui ; car c'est bien vrai, n'est-ce pas, mademoiselle ? »

La journée du lendemain n'eut rien que de très-ordinaire. M. Rochester, retenu au lit fort tard par ordonnance du chirurgien, ne se leva que pour recevoir, dans l'après-midi, son homme d'affaires et quelques-uns de ses fermiers. Adela et moi passâmes la matinée à débarrasser la bibliothèque, qui ne pouvait plus nous servir de salle d'étude, et à transporter tout notre petit attirail d'éducation dans une pièce du premier étage qui nous était assignée en échange.

Au surplus, je m'aperçus, dès cette matinée, que Thornfield n'était plus le Thornfield de la veille. Au lieu de ce profond silence qui le faisait ressembler à un temple, il ne se passait plus un quart d'heure sans que le marteau de la grande porte ou quelque bruit de sonnette, des pas dans le vestibule, des dialogues bruyants dans les longs corridors, rappelassent la présence inaccoutumée du maître et l'issue qu'elle ouvrait à la vie du dehors.

Pour mon compte, je m'accommodais assez bien du nouvel état de choses.

Le soir, après le dîner, je crus pouvoir donner son vol à la pauvre Adela, dont j'avais jusque-là combattu de mon mieux les distractions et les instincts vagabonds. Et j'étais seule, occupée à retrouver dans le feu les principales masses d'une gravure que j'avais vue autrefois, gravure représentant le château de Heidelberg, sur le Rhin, quand mistress Fairfax vint m'annoncer que M. Rochester désirait m'offrir le thé dans le salon. Elle m'engagea, du reste, à changer de robe. « Car, ajouta-t-elle, je m'habille toujours le soir, quand M. Rochester est ici. »

Ceci me parut un peu cérémonieux ; mais, pour ne pas déroger à l'usage établi, je remplaçai ma robe de laine noire par une robe de soie de la même couleur, la plus belle que j'eusse apportée de Lowood, à l'exception, toutefois, d'une certaine robe gris clair, le *nec plus ultra* de ma pauvre élégance, réservée aux plus grands jours de fête. Je pense même que j'y ajoutai une petite broche ornée d'une seule perle, le présent d'adieu de miss Temple. Puis je suivis les pas de mistress Fairfax, un peu intimidée, et cherchant à me perdre dans son ombre.

CHAPITRE V.

M. Rochester était couché sur un sopha, son pied malade posant sur un tabouret. Le feu donnait en plein sur sa figure. Il regardait Adela, qui s'était agenouillée près de Pilote et passait ses petites mains dans l'épaisse toison du fidèle animal. Il n'est pas besoin de dire que je reconnus mon voyageur, sa taille athlétique, son front massif et carré, ses sourcils noirs, ses narines ouvertes, qui donnaient à toute sa physionomie je ne sais quelle expression d'irritabilité dédaigneuse.

Il ne leva point la tête à notre arrivée ; seulement, lorsque mistress Fairfax m'eut nommée à lui, sans quitter des yeux le petit groupe dont la contemplation l'absorbait :

« Que miss Eyre veuille bien s'asseoir, » dit-il le plus froidement du monde.

Plus de politesse m'eût peut-être embarrassée. Ce parfait sans-gêne était communicatif, et l'excentricité du procédé avait en soi-même quelque chose de piquant. Je m'assis, curieuse de voir ce qui suivrait.

Rien ne suivit. Mistress Fairfax, alors, se crut obligée d'être causante et gracieuse. Elle nous débita, du ton le plus tranquille, une quantité de phrases banales sur l'ennui d'être malade, la nécessité de la patience, etc.

« Madame, répliqua le maître de la maison quand elle lui parut avoir fini, je voudrais une tasse de thé. »

Mistress Fairfax, dans une pensée tout obligeante, me remit le plateau, pour que M. Rochester fût contraint de m'adresser quelques mots. Mais il n'y aurait certainement pas songé, si Adela n'avait aussi voulu intervenir en ma faveur.

« N'est-ce pas, monsieur, lui dit-elle, que dans votre petit coffre il y a un cadeau pour miss Eyre?

— Que parlez-vous de cadeaux? répondit à l'instant même et assez brusquement M. Rochester. Vous les aimez, les cadeaux? ajouta-t-il, me regardant en face avec des yeux où se lisaient des sentiments fort peu charitables.

— Je l'ignore, répliquai-je. Je n'ai guère l'expérience de ces sortes de choses. Mais on s'accorde généralement à les regarder comme agréables.

— C'est votre façon de penser que je vous demande.

— Il me faudrait quelque réflexion pour répondre à une question qui n'est pas simple. Il y a sans doute présents et présents.

— Vous êtes moins naturelle que votre élève. Elle ne m'a pas vu cinq minutes qu'elle me demande quelque chose. Il y a plus de façons dans votre manière d'agir.

— C'est sans doute que j'ai moins de droits acquis, et aussi moins de confiance dans l'accomplissement de mes vœux. A quel titre puis-je espérer....

— Allons donc, c'est de la fausse modestie, interrompit M. Rochester. J'ai examiné votre élève. Vous avez dû prendre beaucoup de peine avec elle. En peu de temps ses progrès ont été vite, et cependant il y a peu d'étoffe.

— Cet éloge, monsieur, est le cadeau qui pouvait me plaire le plus. Tout autre, maintenant, n'aurait que peu de prix à mes yeux.

— Bah! » s'écria M. Rochester, et il prit son thé sans rien ajouter de plus.

Seulement, lorsque le plateau fut enlevé, il nous fit signe de nous rapprocher, et me soumit à un interrogatoire complet sur Lowood, la vie qu'on y menait, le temps que j'y avais passé, mes parents, la manière dont je m'étais trouvée en rapport avee mistress Fairfax, la société que j'avais pu fréquenter, les livres que le hasard avait placés sous ma main. Tout cela de la façon du monde la plus caté-

gorique, la plus directe, et, seulement, de temps à autre, avec une espèce de paternelle ironie.

« Savez-vous jouer du piano? me demanda-t-il enfin.

— Un peu , répondis-je.

— Cela va sans le dire : *un peu*, c'est la réponse d'usage. Eh bien! passez dans la bibliothèque.... Passez-y, je vous prie, voulais-je dire. Excusez ce ton de commandement qui m'est habituel, et que je ne pourrais changer. Passez donc dans la bibliothèque. Prenez une lumière; laissez la porte ouverte, et jouez. »

Je suivis de point en point les instructions qui m'étaient données. Au bout de quelques minutes :

« Assez ! me cria-t-il. Vous jouez *un peu*, c'est vrai, à peu près comme toutes les écolières anglaises; peut-être un peu mieux; mais c'est loin d'être bien. »

Je fermai le piano et revins à ma place. M. Rochester continua :

« Ce matin, Adela m'a montré des dessins qu'elle dit être de vous. Sans doute on les a retouchés?

— Non, vraiment ! m'écriai-je.

— Ah ! bien !... de l'orgueil blessé. Portez-moi donc votre portefeuille, puisque vous dites que ces dessins sont bien de vous. Mais ne donnez pas votre parole en vain. Je me connais en *rapiéçages*. »

Sans rien répliquer, j'allai chercher dans la bibliothèque le portefeuille qu'il demandait.

« Une table ! »

J'en roulai une auprès du sopha. Mistress Fairfax et Adela s'approchèrent pour regarder.

« Pas de presse ! dit M. Rochester. Prenez les dessins à mesure que je les pose; je n'aime pas à sentir des têtes près de la mienne. »

Puis il se mit à examiner, avec une attention embarrassante, mes imparfaites ébauches. Trois d'entre elles furent mises de côté. Il livra le reste à la curiosité de sa pupille, qui les emporta sur une autre table. J'allais la suivre : il me rappela....

« Ces dessins, me dit-il, sont en effet d'une seule main. Est-ce la vôtre ?...

— Oui, monsieur.

— Et comment avez-vous trouvé le temps de les faire? Car il a fallu du temps.... et autre chose aussi, du reste. »

Je lui expliquai que j'y travaillais pendant mes vacances, alors que je n'avais pas d'autre besogne.

« Et les modèles, où les preniez-vous?

— Dans ma tête.

— Dans cette même petite tête que je vois sur vos épaules?

— Oui, monsieur.

— Y en trouveriez-vous encore de pareils?

— Probablement.... et, je l'espère du moins, de meilleurs. »

Il se remit à étudier ces compositions dont il faut bien que je vous parle quelque peu, pour vous faire apprécier son étonnement. A vrai dire, l'exécution était médiocre; mais il est également certain que, si ma main n'avait pas trahi ma pensée, il y aurait eu, dans ces inspirations de la solitude et d'une jeunesse rêveuse, de quoi frapper l'imagination.

Ces dessins étaient des aquarelles.

La première représentait, sur une mer soulevée, des nuages noirs et livides. Le fond et les premiers plans étaient noyés dans les ténèbres. Dans la région moyenne, un rayon de lumière éclairait un grand mât à demi submergé, sur lequel perchait un cormoran au plumage sombre, aux ailes tigrées d'écume. Dans son bec, un bracelet d'or et de pierreries, aussi brillant, aussi net et de couleurs aussi vives que la palette m'en avait pu fournir. Entre l'oiseau et le mât, sous une nappe d'eau verte et d'une transparence douteuse, on entrevoyait un cadavre noyé, dont un bras seulement, un beau bras de femme entièrement nu, celui dont le bracelet avait dû être arraché, se reconnaissait distinctement.

La seconde aquarelle avait pour premier plan la cime obscure d'une montagne revêtue d'herbe, et sous laquelle couraient quelques feuilles roulées par le vent. Par delà, et au-dessus, une vaste étendue de ciel, azur sombre indiquant le crépuscule. Au milieu de ce ciel, en teintes aussi douces et vagues que je les avais pu inventer, le buste d'une femme s'élevait. Une étoile surmontait son front pâle; on n'entrevoyait ses traits que comme à travers un voile de vapeurs traversé par l'éclair sauvage de ses yeux. Ses cheveux, épars au vent, rappelaient ces nuages que le vent déchire, ou dont un travail électrique dissémine les lambeaux ruisselants. Un froid reflet de lune marquait le contour extérieur de son cou, et la même bordure d'argent reparaissait autour de légers nuages d'où s'élevait, en s'inclinant, cette vision de l'Étoile du soir.

Le troisième dessin nous transportait sous le pôle, par un hiver rigoureux. Un pic glacé perçait le ciel, et sur toute la ligne de l'horizon étincelait, se multipliant comme les fers de lance au-dessus d'un combat du moyen âge, une armée de clartés septentrionales. Sur le devant, une énorme tête, qui les rejetait à distance, s'inclinait pesamment et reposait sur la montagne; deux mains

amaigries, soutenant le front, recouvraient d'un voile noir la partie inférieure du visage. On ne distinguait donc parfaitement qu'un front privé de vie, d'une blancheur osseuse, des yeux profonds et fixes, sans autre expression que celle d'un immuable désespoir; autour de cette tête, et parmi les plis d'une draperie noire roulée en turban, brillait comme un anneau de flamme blanche, semé çà et là de rayonnements plus colorés.

J'avais ainsi voulu donner la traduction de ce « semblant de couronne royale, » placé par Milton sur

La forme qui de forme est à jamais privée.

« Étiez-vous heureuse quand vous composiez ces dessins? me demanda M. Rochester.

— J'étais absorbée, monsieur, absorbée et vraiment heureuse. C'était un plaisir des plus vifs, je dirai presque des plus poignants, dont j'aie pu me faire l'idée.

— Et ce n'est pas beaucoup dire. Pour autant que je vous connais, vos plaisirs n'ont jamais été fort multipliés; mais vous avez dû vivre, pendant que vous mêliez ces étranges couleurs, dans une sorte de région fantastique, domaine des vrais artistes.... Après tout, ce résultat de vos ardents travaux a-t-il satisfait votre propre sentiment du beau?

— Bien loin de là, monsieur. J'étais tourmentée sans cesse de la différence qui existait entre mon idée et l'œuvre de mes mains. Et cette impuissance à réaliser ce que j'avais vu....

— Cette impuissance n'était pas complète. Vous avez là, si ce n'est mieux, au moins l'*ombre* de votre pensée. Le talent et la science de l'artiste consommé vous ont manqué, sans nul doute; cependant voilà, pour une écolière de dix-huit ans, des dessins fort extraordinaires! Et quant aux conceptions, elles sont vraiment d'un autre monde. Il faut que vous ayez vu, dans un rêve, ces yeux de votre Étoile du soir. Comment êtes-vous parvenue, sans les rendre brillants, à leur donner cette valeur singulière?... Comment supportent-ils, sans y trop perdre et sans invraisemblance, le voisinage de cette planète qui les domine?... Qu'il y a de pensée dans leur solennelle profondeur!... Et qui vous a donné le secret de peindre le vent? car c'est un véritable ouragan qui court sur ce ciel et sur cette montagne.... Enfin, où avez-vous vu Latmos? car ceci est bien Latmos!... A présent, miss, veuillez emporter vos dessins! »

J'avais à peine eu le temps de nouer les cordons du portefeuille, que, regardant à sa montre, M. Rochester s'écria brus-

quement : « Neuf heures sonnées!... A quoi pensez-vous donc, miss Eyre, de laisser Adela veiller si tard? Couchez-la bien vite.... Bonsoir, mesdames! »

Ainsi finit notre première soirée.

CHAPITRE VI.

Plusieurs jours s'écoulèrent sans que le maître nous fît demander de passer la soirée chez lui. Nous nous rencontrions de temps en temps dans quelque corridor, et alors un salut assez froid, bien que poli, m'apprenait qu'il m'avait reconnue.

Un soir, cependant, qu'il avait eu à dîner plusieurs propriétaires du voisinage, et que ses convives l'avaient quitté pour se rendre à je ne sais quelle réunion politique, M. Rochester, que le mauvais temps avait empêché de les y suivre, témoigna l'envie d'avoir sa pupille auprès de lui. J'arrangeai de mon mieux cette petite fille, déjà coquette, et pris soin que mon attirail tout uni de véritable quakeresse fût en tout point irréprochable. Puis nous descendîmes ensemble dans la salle à manger, encore éclairée, et dont M. Rochester avait fait, pour ce soir-là, son salon.

La boîte aux présents, dont Adela avait l'imagination si préoccupée, était enfin arrivée, après plusieurs jours de retard. Son tuteur la lui remit, non sans remarquer, avec une sorte de mépris, avec quel empressement elle se jetait sur toutes les futilités, ivoires, porcelaines, cires moulées, dont cette boîte était bourrée; en véritable enfant gâtée, Adela dévorait des yeux, admirait, palpait, essayait toute chose, et poussait, à chaque découverte nouvelle, de véritables cris d'admiration. Ces allures fatiguèrent bientôt son tuteur, qui fit appeler mistress Fairfax, et la pria de vouloir bien prêter une oreille complaisante aux épanchements bavards de la petite Parisienne.

« Quant à moi, me dit-il ensuite, mes devoirs d'hôte sont remplis; il me semble que j'ai bien le droit de songer à mon propre plaisir, maintenant que celui de mes invités est à peu près assuré. Miss Eyre, ajouta-t-il, avancez votre fauteuil : vous êtes un peu trop en arrière de moi, et je ne puis vous voir sans compromettre l'excellente position que je me suis faite sur ce siége tout à fait confortable. Vous ne m'imposerez pas cette gêne. »

A ne consulter que mon goût, je serais volontiers restée dans l'ombre et loin de ses regards perçants; mais, dans sa manière

impérieuse, il n'y avait guère de place laissée au libre arbitre. Je pris donc la place qui m'était assignée, et ne pus faire moins, une fois à cette place, que de regarder de temps en temps M. Rochester, tout comme, de temps en temps, il me regardait lui-même.

L'expression de ses traits me parut tout autre que je ne l'avais encore vue. Ils étaient beaucoup moins durs. Quelques sourires animaient sa physionomie et la rendaient moins austère; ses regards avaient aussi un certain éclat, auquel très-probablement les toasts du dîner n'étaient point étrangers. Bref, il se montrait à son avantage dans ce grand fauteuil de damas rougé, dont l'épais dossier cachait en partie sa tête massive, et les réverbérations du foyer mettaient en relief ses grands yeux noirs, qui avaient perdu leur habituelle rigidité.

Après deux minutes environ, pendant lesquelles il avait regardé le feu, ce qui m'avait permis de le regarder aussi à loisir, il tourna brusquement la tête et surprit la direction de mes yeux.

« Vous m'examinez fort, miss Eyre, me dit-il gaiement; est-ce que vous me trouvez joli garçon? »

J'aurais pu répondre à cela par quelque formule banale et polie; mais un : *Non, monsieur!* tout sec m'échappa comme à mon insu.

« Fort bien! s'écria-t-il sur le même ton. Vous avez certainement quelque chose de tout à fait particulier. A vous voir, on dirait une petite nonnette empesée, tranquille, grave et simple, toujours les mains à leur place, toujours, pas toujours, cependant, les yeux baissés vers le tapis. Et si l'on s'avise de vous questionner ou de hasarder une remarque à laquelle vous vous croyiez obligée de répondre, on est sûr de recevoir en échange un petit coup de boutoir, sinon brusque, au moins très-franc et très-sec. Que signifie ce contraste?

— Excusez mon excessive franchise. J'aurais dû ne pas répondre aussi catégoriquement, parler de la différence des goûts, du peu d'importance qu'il faut attacher à la beauté, puis....

— Merci de vos défaites. Ce sont autant de coups de canif sur votre premier coup d'épingle. J'aime mieux, de beaucoup, une franche critique. Seulement, il me la faut complète. Mon front n'aurait-il pas le bonheur de vous plaire? »

Il souleva, disant ceci, non sans quelque vanité secrète, les masses noires et lustrées de sa chevelure.

« Voyons, est-ce là un indice de stupidité?

— Tant s'en faut. Mais me serait-il permis, sans vous blesser, de vous demander si je dois y voir un indice de philanthropie?

— Bien. Encore un coup de canif. Et cela, sans doute, parce que j'ai laissé échapper tout à l'heure, — il l'avait dit, en effet, avant l'arrivée de mistress Fairfax, — que je n'aime.... parlons plus bas.... ni la société des enfants ni celle des vieilles femmes. Eh bien ! non, miss, je ne suis pas ce qu'on appelle généralement un *ami des hommes*. Mais j'ai une conscience tout comme un autre, ce dont un phrénologue ne saurait douter, et même jadis on a pu me reconnaître une certaine tendresse d'âme. A votre âge, j'étais ce qu'on appelle un être sensible, le défenseur très-partial des malheureux, des abandonnés, des incompris. La fortune, depuis lors, a pris soin de me repétrir, et très-rudement, et si bien que je suis maintenant aussi dur, aussi imperméable qu'une poche de caoutchouc. Je me connais pourtant encore quelques petites fentes çà et là ; de plus, tout au centre de cet endurcissement général, une sensibilité quelconque. Y a-t-il là, selon vous, quelque espérance à garder?

— Quelle espérance, monsieur?

— De voir, en fin de compte, le caoutchouc redevenir chair? »

Étonnée au dernier point de ce langage, je ne savais que répondre à une question qui me faisait douter du sang-froid de M. Rochester.

« Vous voilà pour le coup bien embarrassée, miss Eyre, continua-t-il, et, quoique vous ne soyez pas beaucoup mieux douée que je ne suis doué moi-même par dame Nature, je conviendrai que cet embarras vous sied on ne peut mieux. Il a d'ailleurs cet avantage de forcer vos terribles yeux à se baisser de nouveau vers les fleurs du tapis, au lieu de scruter à fond, et avec des intentions peu bienveillantes, mon inoffensive physionomie. Soyez donc embarrassée, je n'y vois aucun mal. Pour moi, je me sens très-communicatif et dans des dispositions éminemment sociables. »

Il s'était levé, disant ces derniers mots, et debout, accoudé sur la cheminée, dans une attitude qui semblait calculée pour faire valoir sa taille robuste et bien prise, il semblait défier l'indifférence elle-même. Mais son accent, son attitude me froissaient au dernier point. Il continua pourtant, sans y prendre garde.

« Voyons, il ne dépend que de vous de me faire passer une soirée à mon gré. Vous m'avez toujours semblé une petite énigme assez agaçante. Il me serait agréable de vous deviner, et je ne saurais mieux employer un temps que ni Pilote ni Adela ni même mistress Fairfax ne peuvent, en vérité, me rendre moins lourd. Parlez donc, je vous en serai obligé. »

Au lieu de parler, je souris ; et j'imagine que mon sourire indiquait tout autre chose qu'une disposition soumise ou complaisante.

« Parlez, reprit-il avec impatience. Parlez de ce qu'il vous plaira, comme il vous plaira ! »

Je me bornai à penser, sans le lui dire, qu'il s'était fort mal adressé pour une invitation de ce genre. Il s'en aperçut enfin.

« Ah ! vous êtes muette. J'aurais dû m'y attendre. J'avais donné à ma requête une forme absurde et presque insolente. Pardonnez-moi, miss Eyre. Loin de moi l'intention de vous traiter en subalterne, et de réclamer une autre supériorité que celle dont m'investissent une vingtaine d'années que j'ai de plus que vous et un siècle d'expérience que vous n'aurez jamais. Tout ce que je puis ajouter, c'est que je vous serai reconnaissant si vous m'aidez à me distraire de quelques pensers rongeurs qui m'obsèdent depuis longtemps. »

Ces excuses me parurent admissibles, et je le lui témoignai en lui offrant de répondre à toutes les questions qu'il lui plairait de m'adresser. J'avais assez fait, selon moi, pour maintenir mon droit de ne pas céder à tous les caprices de cet homme qui, pour trente livres sterling qu'il me donnait chaque année, n'avait point acquis le privilége de me les faire subir.

Nous en vînmes bientôt à nous définir mutuellement les défauts de nos deux caractères. M. Rochester laissa percer l'amer regret d'avoir mal employé sa vie. La nature l'avait fait bon, me dit-il, et les circonstances l'avaient gâté. Non qu'il prétendît, même dans le mal, à une supériorité quelconque ; il s'accusait, au contraire, d'être un pécheur vulgaire, usé dans les folles et sottes dissipations que la fortune met à la portée de ce qu'on appelle les heureux de ce monde. Il y avait de l'orgueil dans ses remords, car une pensée sur laquelle il revenait souvent était celle-ci : quand on voit un homme vulgaire s'abandonner aux stupides entraînements de la vie mondaine, n'est-il pas pénible de se reconnaître et de se juger au niveau de cet homme qu'on méprise intérieurement? Il me parla de ses remords en homme qu'ils ont tourmenté longtemps ; et comme je me permis de lui dire qu'il dépendait de lui de changer en un remède salutaire ces remords qu'il appelait le poison de la vie, il m'assura que dès longtemps il avait eu le projet, mais non pas le courage, d'en finir avec un passé qu'il abhorrait. S'exaltant peu à peu, il me tint un langage presque énigmatique, mais dont le sens m'a été révélé plus tard. « A des malheurs inouïs, il fallait, me dit-il, des remèdes inouïs. Un ange de lumière lui était apparu, auquel il voulait élever un autel dans son cœur malade, où déjà la présence de cette divinité déguisée répandait quelque bien-être et quelque repos. La route où il entrait, ajouta-t-il, était semée de piéges et de dangers ; mais il y marcherait rassuré par la pureté, la sainteté

de ses intentions; Dieu seul, et non les hommes, pourrait juger sa conduite. Coupable devant ceux-ci, dans sa propre conscience il trouverait absolution et justice. »

Je ne comprenais rien à ces discours, et ce sentiment de crainte, qui accompagne presque toujours l'embarras de l'intelligence devant un mystère quelconque, me faisait désirer de rompre cet entretien déjà long. Je profitai de ce que neuf heures sonnaient à la pendule, et me levai pour emmener mon élève. Mais elle avait déjà disparu. M. Rochester qui, cette fois, ne paraissait nullement pressé de la voir couchée, m'expliqua qu'ayant trouvé parmi ses cadeaux un costume de bal, elle n'avait pu tenir à l'envie de l'essayer.

En effet, Adela revint trois minutes après, en robe rose, des fleurs sur la tête, les pieds dans le satin, minaudant, et les bras arrondis comme une comédienne déjà rompue au métier.

« Ma robe va-t-elle bien? s'écria-t-elle en glissant vers nous; et ces jolis souliers? et ces bas de soie? Tenez, je crois que je vais danser! »

En effet, elle traversa la salle en bondissant comme une gazelle, et terminant ses pas par une légère pirouette, elle vint tomber à genoux devant M. Rochester.

« Que je vous remercie de votre bonté! » lui dit-elle avec un son de voix caressant. Puis se relevant, elle ajouta : « N'est-ce pas comme cela que maman faisait?

— Ab-so-lu-ment, » répliqua M. Rochester avec un sourire sardonique. Puis se tournant vers moi : « Souvenir de printemps, miss Eyre. Je vous conterai cela quelque jour. »

CHAPITRE VII.

En effet, si étrange que cela puisse paraître, et surtout à vous, ma digne amie, M. Rochester, quelques semaines après, me raconta quelles avaient été ses relations avec Céline Varens, la mère d'Adela.

Je ne vous répéterai point cette histoire, après tout assez vulgaire, d'un jeune et riche Anglais séduit par une coquette mercenaire appartenant au corps de ballet de l'Opéra. Il s'était cru aimé; il s'était vu trahi. Et Adela lui était restée, non qu'il fût le moins du monde certain, nonobstant les serments de la mère, qu'un lien quelconque existât entre cette enfant et lui, mais parce qu'il avait eu pitié d'une frêle et innocente créature, abandonnée par une mère sans entrailles.

« Je l'ai retirée de la boue de Paris, me dit-il en terminant son récit, pour la transplanter sur le sain et solide terreau d'un beau jardin anglais. Nous verrons si la jeune plante y profitera. Maintenant, continua-t-il, voudrez-vous encore donner vos soins à la fille très-peu légitime d'une danseuse française? C'est ce dont il est permis de douter. Un jour ou l'autre, vous viendrez me dire que vous avez trouvé une autre place, que vous me priez de me pourvoir, etc.... N'est-ce pas que je devine juste?

— Nullement, lui répondis-je. Adela n'est responsable ni de vos fautes ni de celles de sa mère. J'avais déjà de l'affection pour elle. Maintenant que je la sais, à vrai dire, orpheline, abandonnée par sa mère et désavouée par vous, je la regarderai comme une sœur, et je veillerai sur elle de plus près. »

Rentrée chez moi, le soir du jour où cette confidence bien inattendue m'avait été faite, je ne pus m'empêcher, après y avoir réfléchi, de songer au changement immense apporté dans mes relations avec M. Rochester. Ne venait-il pas de me donner une marque signalée de confiance? Et d'ailleurs, depuis quelques semaines, ses façons s'étaient étrangement modifiées vis-à-vis de moi. Plus de caprices impertinents, plus d'accès de hauteur glaciale succédant brusquement à une familiarité presque déplaisante. Lorsqu'il me rencontrait à l'improviste, je semblais la bienvenue. Il y avait toujours un mot obligeant, et souvent un sourire dans son accueil. M'appelait-il à ses causeries du soir, il était évident, à sa réception cordiale, qu'il y trouvait son plaisir autant que je pouvais y trouver mon avantage.

Peu à peu ces manières affectueuses lui gagnèrent mon cœur. Ma curiosité, vivement excitée par ses récits, qui m'ouvraient l'accès d'un monde nouveau; mon esprit, vivement stimulé par la nécessité de comprendre des observations souvent fines et profondes; plus que tout cela, l'inexprimable plaisir de penser que mon isolement avait cessé, que j'inspirais à quelqu'un, sinon l'affection d'un parent, au moins l'intérêt d'un véritable ami.... il n'en fallait pas tant à une pauvre orpheline pour combler les lacunes de sa vie, pour ouvrir devant elle le riant domaine des vagues et flottantes espérances, et pour lui inspirer une reconnaissance dont je ne soupçonnais pas les dangers.

Je n'insisterai pas sur toutes les pensées qui m'assiégeaient ce soir-là. Elles étaient bien moins nettes, bien moins précises que je ne vous les rends. Il leur manquerait, d'ailleurs, le charme souverain des premiers rêves de jeunesse. Je vous en fais grâce, pour arriver plus tôt à un étrange incident.

Avant de me lancer ainsi dans le pays des chimères, j'avais éteint ma bougie, et je ne sais trop si j'étais encore tout à fait éveillée, lorsqu'il me sembla entendre au-dessus de ma tête un murmure sourd, particulièrement lugubre.

J'aurais voulu pour beaucoup, à ce moment, avoir conservé de la lumière. La nuit était d'une obscurité profonde. Je ne me sentais pas en veine de courage. Assise sur mon lit, et prêtant l'oreille, mille idées effrayantes me vinrent. Cependant le bruit cessa.

J'essayai de me rendormir; mais mon cœur battait d'une force incroyable, et le repos m'était impossible. L'horloge du château, dans le lointain, sonna deux heures. Juste à ce moment, il me sembla qu'une main effleurait la porte de ma chambre; la main de quelqu'un qui cherchait sa route dans le corridor obscur. Je demandai : *Qui est là?* Personne ne répondit. Je me sentis glacée de terreur.

Par réflexion, j'avisai cependant que Pilote, quand par hasard la porte des cuisines restait ouverte, se glissait parfois jusqu'à celle de son maître. Je l'avais souvent trouvé, le matin, couché en travers sur le seuil de M. Rochester. Cette idée me calma soudain. Je me recouchai. Le silence régnait, et rien ne calme les nerfs comme le silence. Peu à peu le sommeil revint; mais il était dit que je ne dormirais point cette nuit-là. A peine autour de mon chevet un songe encore confus était-il venu voltiger, qu'il dut s'enfuir, effarouché par un bruit de sinistre augure.

C'était un rire de démon, un rire bas, contenu, profond, et qui semblait partir du trou de ma serrure. Or, la tête de mon lit avoisinant la porte, je crus un moment que ce rire épouvantable éclatait à mon oreille même et venait de quelque être penché sur moi. Rien ne peut rendre le tressaillement dont je fus saisie. Je me soulevai brusquement, jetant autour de moi un regard avide, mais je ne vis rien.... Un moment après, le même bruit, bruit tout à fait hors nature, se fit entendre derechef; mais cette fois, très-distinctement derrière la porte.... Mon premier mouvement fut d'y courir et de pousser le verrou.... Mon second de demander une fois encore : *Qui est là?*

Je ne sais quel gémissement étranglé répondit à cette question. Peu d'instants après, j'entendis le pas de quelqu'un qui remontait le corridor du côté de l'escalier qui conduisait au troisième étage. On avait récemment placé une porte au pied de cet escalier. Je l'entendis s'ouvrir et se refermer.... Ce fut tout, et le silence revint.

« Serait-ce donc Grace Poole, pensai-je, et faut-il la croire possédée du démon? »

Dans le doute, il me parut impossible de ne pas recourir sur-le-champ à mistress Fairfax. Je passai donc une robe, je jetai un châle sur mes épaules, et tirant le verrou, j'ouvris la porte d'une main tremblante.... Une chandelle brûlait, posée sur les nattes du corridor. Cette circonstance me parut étrange : mais ce qui m'effraya davantage, c'est que le corridor lui-même était rempli de fumée. Tandis que je regardais à droite et à gauche d'où elle pouvait venir, une forte odeur de brûlé me prit à la gorge.

Quelque chose vint à craquer. C'était une porte entr'ouverte. Cette porte était celle de M. Rochester, et de là partait, en longues traînées bleuâtres, la fumée qui m'étouffait.

Toute autre pensée disparut à l'instant. Une seconde après j'entrai dans cette chambre. Des langues de flamme se jouaient autour du lit dont les rideaux avaient pris feu. Au milieu de ces éclairs et de cette épaisse vapeur, M. Rochester était étendu sans mouvement. Il dormait, le malheureux. La fumée l'avait déjà stupéfié.

Vainement essayai-je de le réveiller, de le secouer. Il murmurait à peine, en se retournant sur lui-même. Perdre un instant, c'était le voir mourir. Je courus à sa toilette, fort abondamment pourvue d'eau, par bonheur pour lui. Aiguière et bassin, je vidai tout sur le lit et sur le dormeur obstiné. Je courus ensuite chez moi, et, revenant avec un plein broc, je réussis, Dieu aidant, à éteindre ce commencement d'incendie.

Le sifflement de la flamme, le bruit d'un pot à l'eau que je laissai tomber sur le parquet après m'en être servie, mais, bien mieux que tout, la froide inondation à laquelle je l'avais soumis, finirent par réveiller M. Rochester. Je l'entendis, dans l'obscurité, maudire, avant de s'en être rendu compte, l'espèce de déluge au milieu duquel il s'éveillait. Comme je cherchais à lui expliquer ce bizarre incident, il reconnut ma voix et me demanda si j'avais tout de bon voulu le noyer; puis il me pria d'aller lui chercher une lumière....

« Mais surtout, à vos risques et périls, petite fée, ne rentrez pas avant deux minutes d'ici. Dieu sait si je trouverai un seul vêtement sec à jeter sur moi.... Si, cependant, voici une robe de chambre.... »

Quand je fus de retour avec un flambeau, il examina curieusement le lit tout noirci, les draps parfaitement trempés, le tapis de pieds nageant sur une espèce de lac. Et cependant il écoutait les

détails que je lui donnais sur le rire que j'avais entendu, la direction des pas vers le troisième étage, la chandelle trouvée à terre, et le reste.

Cependant, à ce récit, sa figure exprimait plus de tristesse que d'étonnement. Je lui proposai d'aller prévenir mistress Fairfax.

« A quoi bon la prévenir, et qu'en voulez-vous tirer? répliqua-t-il brusquement. Laissez-les dormir, elle et mes gens. Enveloppez-vous dans votre châle, et prenez mon manteau si vous avez froid. Asseyez-vous ainsi. Posez vos pieds sur ce tabouret; vous les allez mouiller. Maintenant, n'ayez pas peur, car je vais vous quitter pendant quelques minutes et vous laisser sans lumière. Il me faut vérifier quelque chose là-haut. Surtout ne bougez pas! n'appelez pas! Vous ne serez pas longtemps à me revoir. »

Il monta effectivement, me laissant dans la plus complète obscurité. J'avais froid, je n'étais rien moins que rassurée; je ne savais pourquoi on m'empêchait de réveiller toute la maison, et j'aurais très-certainement fini par désobéir à cet ordre, si M. Rochester, après une assez longue absence, n'eût enfin reparu.

Il était pâle et sombre.

« C'était bien ce que je pensais, murmura-t-il en posant son flambeau sur la toilette.

— Comment dites-vous, monsieur? »

Il ne répondit rien et resta les bras croisés sur sa poitrine, regardant à terre. Puis, d'un ton assez particulier:

« Ne m'avez-vous pas dit qu'en ouvrant votre porte, vous avez vu?...

— Rien qu'une chandelle posée par terre.

— Mais ce rire.... ce rire bizarre, vous l'aviez entendu déjà, ce me semble?... Ne m'avez-vous pas raconté quelque histoire de ce genre?

— Oui, monsieur.... Il y a ici une ouvrière nommée Grace Poole, qui rit de cette façon. C'est une personne à part.

— Justement.... C'est Grace Poole, comme vous l'avez deviné.... C'est une personne tout à fait, tout à fait singulière.... Nous y repenserons. En attendant, inutile de parler de tout ceci. J'expliquerai facilement ce petit désastre, ajouta-t-il, montrant son lit en désordre, et j'aime à penser que vous n'aurez pas grand'peine à me garder le secret. Retournez chez vous. Il est quatre heures; à six, les domestiques se lèvent; d'ici là, j'ai le sopha de la bibliothèque.

— Alors, monsieur, bonne nuit! » Et je me levai pour m'en aller.

Ce mouvement parut l'étonner, bien qu'il m'eût lui-même enjoint de partir.

« Eh quoi? s'écria-t-il, m'allez-vous quitter si tôt.... et de cette manière?

— Vous m'avez dit que je pouvais m'éloigner....

— Mais non pas sans prendre congé... mais non pas sans un mot ou deux de bienveillance et de bon accord... mais non pas avec cette sèche et rigoureuse politesse.... Vous m'auriez sauvé la vie.... vous m'auriez arraché aux plus épouvantables tortures, et nous nous quitterions comme deux étrangers se quittent?... Au moins, votre main. »

Il me tendait la sienne.... Je n'osai refuser.... mais, au lieu d'un simple *shake-hands*, il prit ma main dans ses deux mains.

« Vous m'avez sauvé la vie, me dit-il ensuite d'un ton pénétré. C'est avec bonheur que je vous suis redevable de cet éminent bienfait. Je ne puis rien dire de mieux, car je n'ai encore rencontré dans ce bas monde personne que j'eusse voulu voir mon créancier à ce point.... Vous, Jane, c'est différent.... Une dette envers vous n'est pas un fardeau. »

Il s'arrêta, les yeux fixés sur les miens. Des mots qu'il me semblait voir tremblaient au bord de ses lèvres; mais sa voix était comme arrêtée au passage.

« Encore une fois, monsieur, bonne nuit. Il n'est question dans tout ceci ni de dette, ni d'obligation, ni de fardeau, ni de bienfait....

— Je savais, interrompit-il, je savais qu'un jour ou l'autre, et d'une ou d'autre façon, vous me rendriez quelque éminent service.... J'ai lu cela dans vos yeux, la première fois que je vous ai rencontrée.... Ce n'est point en vain que leur expression souriante.... Il hésita quelque peu sur ces mots.... Non, ce n'est pas en vain, reprit-il, qu'elle fit pénétrer une sensation délicieuse jusque dans les plus intimes profondeurs de mon âme.... (Ceci avait été dit très-vite.) On parle, ajouta-t-il, de sympathies naturelles; on parle aussi de bons génies.... Il y a quelque chose de vrai dans presque toutes les fables.... Bonne nuit donc, chère enfant qui m'avez sauvé!... »

Il y avait à ce moment une énergie étrange dans sa voix, une flamme étrange dans son regard.

« Je suis charmée, lui dis-je, de ne pas m'être endormie comme à l'ordinaire.... et je fis un pas vers la porte.

— Vous vous en allez donc?

— J'ai froid, monsieur.

— Froid?... ah oui!... et vos pieds trempent dans l'eau.... Allez donc, Jane, allez bien vite. »

Mais il n'abandonnait pas ma main, et je ne savais comment la lui faire lâcher : cependant je m'avisai d'un expédient.

« Il me semble, monsieur, que j'entends venir mistress Fairfax. »

Ses doigts s'ouvrirent aussitôt, et je le quittai.

Je le quittai pour regagner mon lit, mais le sommeil ne m'y suivit pas, vous pouvez le croire. Ma joie était comme une mer agitée, où je nageais avec le pressentiment de quelque tempête prochaine. Parfois une bouffée d'espérance m'emportait vers le rivage fleuri que j'entrevoyais par delà la cime des vagues. Parfois aussi un froid ouragan me ramenait au point de départ. C'était tantôt le délire, tantôt la raison rude et austère, tantôt la fièvre de la passion, tantôt les âpres conseils du bon sens.

Quelle nuit, ô mon amie, et qu'on vivrait peu s'il en était beaucoup de pareilles!

Dépositaire d'un secret que j'avais accepté, il fallut bien m'apercevoir du bruit qui se fit, dès sept heures du matin, dans la chambre de M. Rochester, où les domestiques occupés à tout remettre en ordre dissertaient sur les événements de la nuit.

J'y entrai donc pour demander de quoi il s'agissait, et ne fus pas médiocrement surprise d'y trouver, occupée à recoudre je ne sais quels rideaux, une femme qui n'était rien moins que.... Grace Poole en personne.

Je l'avoue, je n'étais pas en garde contre cette apparition qui me cloua, stupéfaite, sur le seuil de la porte. Comment cette femme était-elle encore libre? comment osait-elle se montrer après sa criminelle tentative, et sur le théâtre même de ce meurtre à demi consommé?

Tandis que je la contemplais ainsi, elle leva les yeux, m'aperçut, et, sans se troubler, sans qu'un seul pli de son visage se dérangeât, sans que la moindre rougeur animât ses joues, elle m'adressa son bonjour accoutumé, puis reprit une aiguillée de fil, un anneau de cuivre, et continua du même train sa besogne.

Revenue de mon premier étonnement, mais non pas de ma secrète indignation, je me promis de mettre à l'épreuve cette scandaleuse impassibilité.

« Bonjour, Grace, lui dis-je; que s'est-il donc passé ici, cette nuit?

— Pas grand'chose, miss : monsieur s'est endormi en lisant. Il a laissé sa bougie allumée. Les rideaux ont pris feu. Il s'est éveillé à temps, et a tout éteint avec l'eau de l'aiguière.

— C'est une étrange histoire, affectai-je de dire à voix basse, en me rapprochant d'elle et en la regardant entre deux yeux. M. Rochester n'a-t-il donc éveillé personne? Personne ne l'a-t-il entendu bouger? »

Elle leva de nouveau les yeux vers moi, et cette fois, du moins, avec une expression quelconque : on eût dit qu'elle cherchait à pénétrer ma pensée.

« Les domestiques couchent fort loin, vous savez.... reprit-elle ensuite.... Mistress Fairfax, dont la chambre touche à celle-ci, a le sommeil profond et l'oreille dure. C'est de son âge.... Mais vous, miss, vous qui êtes jeune et qui ne dormez que d'un œil, j'oserais le parier.... n'avez-vous rien entendu?

— Je n'ai entendu, répliquai-je d'une voix toujours plus basse, je n'ai entendu qu'un rire singulier, un rire comme il y en a peu. »

Grace enfila de nouveau son aiguille avec une tranquillité désolante, et reprit ensuite du ton le plus calme :

« Il n'est pas probable que monsieur ait ri pendant qu'il courait de tels dangers. Vous rêviez sans doute, miss Jane.

— Je ne rêvais pas !... » répliquai-je en donnant une valeur toute particulière à ces paroles, car je me sentais comme défiée par la froideur railleuse que cette fille opposait à mes questions.

Elle me regarda de nouveau, et cette fois me guettant de l'œil :

« Vous n'avez pas dit à monsieur que vous aviez entendu rire? me demanda-t-elle.

— Je n'ai pas eu l'occasion de lui parler ce matin.

— Et vous n'avez pas songé à ouvrir votre porte pour voir ce qui se passait dans la galerie? »

Décidément, elle me questionnait. Et l'idée me vint que si elle me soupçonnait de savoir à quoi m'en tenir, elle pourrait bien me rendre victime de quelque noire machination; aussi je battis en retraite.

« Loin de là, répondis-je à sa dernière question, j'ai poussé le verrou de ma porte.

— Vous ne le poussez donc pas tous les soirs avant de vous mettre au lit?

— La misérable, pensai-je, elle prend des renseignements pour mieux se guider une autre fois. »

Mais je contins ma colère et me bornai à la bien assurer que, si je ne m'étais pas assez méfiée jusqu'alors, l'avenir me trouverait plus prudente.

« Et vous ferez bien, » fut toute sa réponse.

Après quoi, l'heure du déjeuner sonna, et le chef de cuisine parut,

apportant à Grace sur un plateau sa pinte de porter et son morceau de pouding, comme d'habitude.

« Vous faut-il autre chose, mistress Poole? lui demanda-t-il ensuite.

— Mais.... oui. Une tranche de bœuf, un morceau de fromage. C'est tout, je pense.

— Et votre sagou?...

— Je descendrai le chercher avant le thé.... Ne vous en occupez pas.... Je le ferai moi-même. »

Après ce dialogue, qui me frappa comme quelque chose d'inusité, j'allai retrouver mistress Fairfax, qui m'attendait.

Je vous laisse à imaginer toutes les conjectures que me suggéra la bizarrerie de ces divers incidents. Quelle raison mystérieuse pouvait empêcher M. Rochester de chasser Grace Poole, ou même de la livrer à la justice? Comment consentait-il à vivre, sans la moindre précaution, sous le même toit qu'une femme dont il avait tout à craindre? Et par quel motif cette femme le poursuivait-elle d'une haine si redoutable?

Autant de questions insolubles pour moi.

J'allai, poussée par la curiosité, jusqu'aux hypothèses les plus improbables. Je me demandai si, par hasard, il n'y avait pas entre cette fille, tout horrible que je l'ai dépeinte, et l'excentrique M. Rochester, quelque lien formé autrefois, quand ils étaient jeunes tous deux, par un inexplicable caprice du hasard. Mais, arrivée là, mon imagination, si téméraire qu'elle fût, reculait devant la lourde taille, la figure vulgaire, la physionomie revêche, l'inintelligente difformité de cette créature disgraciée de Dieu.

La journée entière se passa dans ces réflexions, qui me portaient à désirer ardemment une entrevue avec M. Rochester. Maintenant, il ne pouvait manquer de me tout dire. J'avais acquis des droits à une confiance illimitée, et peut-être.... peut-être à *mieux* que cela.

Aussi attendis-je le soir avec une indicible impatience. Le soir vint. Adela me quitta pour s'aller mettre au lit : c'était l'heure où du salon partait un coup de sonnette annonçant qu'on allait m'envoyer chercher. Leah montait alors avec le message ordinaire : « Monsieur vous fait prier de descendre chez lui. » Mais Leah, cette fois, tardait bien à venir, et, de toute la journée, — l'oreille au guet, cependant, — je n'avais entendu ni la voix ni les pas de M. Rochester.

Enfin Leah parut; mais c'était pour m'avertir qu'on avait servi le thé chez mistress Fairfax.

« Eh! venez donc, ma chère petite, me dit la bonne dame dès

qu'elle me vit. Vous devez avoir besoin de prendre quelque chose, car, sans vous en apercevoir, vous n'avez rien mangé à dîner.... Approchez-vous.... Avez-vous froid près de la fenêtre?... Je pense que non : il fait si beau. M. Rochester a bien choisi son jour.

— M. Rochester serait-il parti?

— Oui vraiment, parti après déjeuner. Il est allé aux Prés-Clos, chez M. Eshton, à dix milles par delà Millcote.

— L'attendez-vous ce soir même?

— Ni ce soir ni demain.... Il en a bien pour sa quinzaine. On s'amuse beaucoup chez mistress Eshton.... et il y a là deux belles personnes, Blanche et Mary Ingram, Blanche surtout, que M. Rochester ne quitte pas volontiers. »

CHAPITRE VIII.

Oui, mon amie, il y avait, à dix milles de Thornfield-Hall, une belle personne comblée de tous les dons de la nature, enjouée, brillante, parvenue à cet âge où les quarante ans sonnés de M. Rochester ne pouvaient plus l'effrayer, et où sa fortune, en revanche, devait lui sembler plus particulièrement enviable.

Mistress Fairfax, sans se douter du mal qu'elle me faisait, me dépeignit minutieusement Blanche Ingram, son port de reine, ses épaules de neige, ses grands yeux noirs, sa voix richement timbrée. Elle me raconta comment, quelques années auparavant, mistress Ingram et ses filles étaient venues visiter Thornfield-Hall, quels duos chantaient M. Rochester et Blanche, tous deux musiciens excellents, et qui semblaient faits l'un pour l'autre. Une fois sur ce sujet, elle ne tarit pas de la soirée.

Et cependant quels remords étaient les miens! Dans quel mépris j'avais, à ce moment, les folles insinuations de mes avides espérances! Quelle sévère sentence ma raison portait contre elles! Était-ce bien moi, moi chétive jusque dans ma laideur, moi sans naissance, sans richesse, moi dont aucune élégance ne rachetait le manque d'attraits, moi, la pauvre gouvernante en sous-ordre, qui avais pu rêver la conquête enviée de cet homme auquel mon misérable sort m'avait attachée par des liens mercenaires?

Telles étaient mes pensées, et plus elles fermentaient en moi, moins je me sentais de pitié pour mes sottes illusions, plus je me promettais de m'en punir comme d'un crime.

Et puisque ma plus lourde faute était de m'être à ce point mé-

connue, je résolus de peindre sur l'ivoire le mieux poli, de mes pinceaux les plus fins, l'image de Blanche Ingram, telle que mistress Fairfax me l'avait fait entrevoir. A côté de ce brillant et idéal portrait, je placerais l'exacte reproduction de ce visage sans charme que m'offrait chaque matin un trop fidèle miroir, et leur comparaison serait à la fois le châtiment de ma présomption et le frein salutaire de mes ardents souvenirs.

Cette tâche pénible, je l'exécutai, mon amie. J'y employai quinze jours entiers, et, j'ose le dire, j'en tirai le profit que j'en attendais. Elle avait occupé ma tête et mes mains; elle avait donné aux impressions nouvelles que je voulais graver dans mon cœur la force, la profondeur nécessaires.

Au bout de ce temps, le calme était revenu en moi. Mesurant, sans fausse humilité, la distance qui me séparait du maître de Thornfield-Hall, j'étais bien décidée à ne pas le laisser en possession d'un amour trop entier, trop dévoué, trop sérieux pour être ni donné en vain ni dédaigneusement accepté! Et j'en étais seulement venue à chercher, presque à mon insu, toutes les raisons que je pouvais m'alléguer et donner aux autres pour dire à Thornfield un éternel adieu. J'hésitais pourtant, et j'hésitais surtout devant la pensée qu'on pourrait deviner la cause de mon départ, lorsque mistress Fairfax reçut de M. Rochester l'ordre de tout préparer pour la réception d'une vingtaine de personnes, maîtres et domestiques, qu'il allait nous amener.

Je devinai qu'il s'agissait de la brillante société réunie chez mistress Eshton, et que Blanche Ingram serait du voyage. Pour rien au monde, alors, je n'aurais voulu partir.

Après trois jours consacrés à d'immenses préparatifs, Thornfield-Hall, lavé, balayé, frotté du haut en bas, étalant la soie de ses meubles, les riches couleurs de ses tentures, le cuivre brillant de ses foyers, les fleurs de ses serres, la recherche confortable de ses accessoires en tout genre, fut disposé pour recevoir ses nouveaux hôtes.

Cachée derrière un rideau, je les vis arriver : quatre personnes à cheval, lancées au galop, précédant deux calèches découvertes. Dans celles-ci, on ne voyait que voiles flottants, plumes ondoyantes. Mais là ne s'arrêtèrent pas mes regards. Ils étaient allés chercher tout d'abord, sur son cheval noir, M. Rochester, qui courait en avant de la cavalcade, précédé lui-même par l'agile Pilote. A côté de lui galopait audacieusement une jeune femme dont l'habit de cheval balayait presque de ses plis écarlates le sable de l'avenue. Un long voile vert, emporté par le vent, se jouait autour de sa tête altière, toute ruisselante de boucles noires.

« C'est miss Ingram, » s'écria mistress Fairfax.

Mais mon cœur jaloux m'avait déjà désigné ma rivale. Pour apaiser les battements tumultueux de ce cœur rebelle, je quittai la fenêtre et rentrai précipitamment chez moi, emmenant Adela, qui se désolait de n'être ni présentée à ces belles dames, ni admise aux opérations compliquées de la toilette qu'elles firent aussitôt après leur arrivée.

« Chez maman, me disait-elle en pleurant presque, quand il y avait du monde et surtout des élégantes, je les suivais partout, au salon et dans leurs chambres. Souvent je regardais les femmes de chambre habiller leurs maîtresses, et c'était si amusant, si amusant!... C'est comme cela qu'on apprend à se bien mettre. »

Les regrets d'Adela servirent à me distraire, et aussi la nécessité de nous procurer à dîner. Dans le tumulte général, on nous avait tout à fait perdues de vue, et il me fallut pratiquer dans le garde-manger une espèce de soustraction frauduleuse pour nous empêcher, mon élève et moi, de souffrir la faim.

La soirée se passa sans qu'on nous fît l'honneur de nous mander au salon. Le lendemain, après le déjeuner, ces heureux du monde partirent pour aller visiter je ne sais quel site des environs. Au retour, — je les guettais comme la veille, — ils arrivèrent dans le même ordre. Miss Ingram seule, parmi les dames, était à cheval. M. Rochester galopait à côté d'elle. Ils étaient séparés du reste de la compagnie, et se penchaient volontiers l'un vers l'autre pour échanger quelques paroles probablement fort intimes.

« Eh bien! comment la trouvez-vous? me demanda mistress Fairfax, survenue derrière moi sans que j'y eusse pris garde.

— D'ici, répondis-je, il ne m'est pas possible de très-bien juger sa physionomie.

— Vous la verrez ce soir de plus près. M. Rochester m'a chargé de vous dire qu'il vous attendait au salon, vous et Adela, après le dîner. Il a même ajouté, connaissant votre répugnance pour le monde, que, s'il le fallait, il viendrait vous chercher lui-même. »

C'était là une extrémité à laquelle je ne voulais certes pas le réduire. Aussi, quand arriva l'heure indiquée, suivie d'Adela dans toute sa gloire, c'est-à-dire tirée à quatre épingles, et n'osant bouger de peur de déranger le moindre pli de sa robe, la moindre boucle de ses cheveux, je descendis au salon.

Fort heureusement pour ma timidité, le dîner durait encore, et je pus m'installer dans le recoin le plus obscur de ce salon, où par malheur deux lustres chargés de bougies ne répandaient que trop de clarté. Une simple portière de soie séparait le salon de la salle à

manger, et la conversation m'arrivait par lambeaux, bien que les convives n'élevassent guère la voix.

Après quelques instants d'attente, la portière s'écarta, j'entendis le bruissement des fauteuils qui glissaient sur le parquet; huit femmes, parées avec la plus exquise élégance, entrèrent l'une après l'autre dans le salon, et le rideau pourpre retomba derrière elles, masquant le coup d'œil splendide d'un dessert somptueusement servi.

Je ne vous les décrirai pas; à quoi bon? Avec des nuances plus ou moins prononcées, c'était chez toutes ces fières créatures le même air de calme supériorité, la même nonchalance dédaigneuse, les mêmes gestes appris, la même grâce de convention. Quelques-unes répondirent par un léger mouvement de tête à mon respectueux salut; d'autres me regardèrent simplement d'un air surpris et presque embarrassé. Deux jeunes filles s'emparèrent de mon élève, qu'elles entraînèrent sur un divan, et là, soit réel intérêt, soit pures simagrées, elles parurent absorbées dans une conversation dont Adela, au comble du bonheur, faisait les frais avec le plus merveilleux aplomb.

Je profitai de l'oubli complet où on me laissait pour étudier la physionomie de miss Blanche Ingram. Cette physionomie, à mon sens au moins, manquait de charme. Elle exprimait l'orgueil, un orgueil enclin à la moquerie, et j'eus occasion de m'assurer que tel était en effet le sens de ce perpétuel sourire qui faisait ressembler ses lèvres roses à un arc constamment tendu; car cette belle personne, très-forte à ce qu'il paraît sur la botanique, se prit à railler sans pitié une jeune femme moins savante et plus naïve qu'elle. Le procédé me parut cruel en ceci, que la victime de tant de jolis sarcasmes déguisés en caresses ne s'apercevait de rien, et servait de plastron aux rires discrets de toutes ces dames.

« Est-ce bien là, pensai-je, la préférée de M. Rochester? » Mais comment en douter après ce que j'avais vu? D'ailleurs la beauté de miss Ingram, beauté *fulgurante*, comme disent les Italiens, suffisait pour expliquer bien des contradictions.

Le rideau se souleva derechef. On apporta le café. Ces messieurs avaient quitté la table. M. Rochester entra le dernier. Je m'en aperçus bien sans avoir levé les yeux, et je sentis en même temps combien d'abîmes s'étaient creusés entre nous depuis notre dernière entrevue, depuis le moment où, ma main dans les siennes, ses yeux attachés à mes yeux, il me parlait d'une voix émue, le cœur prêt à déborder, du bonheur qu'il éprouvait à me devoir la vie.

Ce soir là, il entra sans m'adresser la parole, sans m'apercevoir. Il alla s'asseoir à l'autre bout de l'appartement, auprès de quelques-unes de ces dames. Et tout cela me parut la chose du monde la plus naturelle.

Cependant je profitai du premier moment où je pus me dire que son attention était absorbée d'un autre côté, pour quitter des yeux la bourse dont j'assemblais les mailles, et jeter un regard sur lui. Ce regard fut un plaisir exquis et poignant ; celui d'un homme dévoré par la soif, qui, menacé de mourir ensuite, se penche pourtant sur la source empoisonnée, et savoure à longs traits un délicieux péril.

La beauté n'est pas dans l'objet qu'on voit, mais dans l'œil qui le voit. N'est-ce pas là une grande vérité? Cette figure pâle et olivâtre, ces larges sourcils d'ébène, ce front développé outre mesure, ces yeux caves, ces traits rudement accentués, cette bouche sévère, cet ensemble énergique, décidé, exprimant une volonté absolue, tout cela, d'après les règles vulgaires, n'était point beau. Mais pour moi n'était-ce pas mieux que la beauté même? Quelle beauté, en effet, m'eût domptée, magnétisée à ce point? quelle beauté m'eût asservie comme je l'étais, et m'eût ôté jusqu'à l'idée de maîtriser un sentiment vainqueur? Je n'avais jamais voulu l'aimer, cet homme. J'avais travaillé avec ardeur à détruire en moi jusqu'au dernier germe de l'affection qu'il m'avait inspirée à mon insu. Et maintenant, à peine revu, il reprenait tout son empire, combattu vainement. Sans me jeter un regard, il me forçait à l'aimer encore. Qui n'a pas connu ces irrésistibles entraînements ne sait la vie qu'à moitié.

Et Blanche Ingram ? Elle est seule auprès d'une table, penchée gracieusement sur un album auquel elle ne prend pas garde. Elle attend, et n'attendra pas longtemps qu'on vienne à elle. M. Rochester s'est levé ; il est debout, près de la cheminée, seul comme elle. Qui le retient ? Se doute-t-il seulement que je suis là ?

Elle prend enfin son parti, vient se poser devant lui et l'interpelle en face. Il est question d'Adela, d'éducation, des gouvernantes, et Dieu sait comme on en parle. Ces impertinences indirectes, cet oubli complet des sentiments froissés en moi, me font pitié, voilà tout. Ce thème épuisé, miss Ingram propose à M. Rochester de chanter avec elle, et s'élance gracieusement vers le piano. C'est pour moi le signal du départ. Aux premiers accords, je me glisse hors du salon sans avoir été vue de personne.

Arrivée dans un étroit corridor, je m'aperçois que le ruban de ma chaussure s'est dénoué. Je me baisse pour réparer ce léger dé-

sordre. La porte de la salle à manger s'ouvre au même moment ; je me relève en hâte, et me trouve en face de.... M. Rochester.

« Comment allez-vous? me demanda-t-il.

— Mais.... fort bien, monsieur.

— Pourquoi, dans le salon, ne m'avez-vous pas adressé la parole? »

Je pensais, à part moi, que je pourrais lui répondre par la même question. Mais c'eût été plus de liberté que je n'en voulais prendre.

« Je craignais, monsieur, de vous déranger.

— Qu'avez-vous fait pendant mon absence?

— Ma besogne ordinaire auprès d'Adela.

— Cette besogne vous a fatiguée, sans doute, car vous êtes plus pâle.... Vous êtes comme lorsque je vous vis pour la première fois. Auriez-vous pris froid dans ma chambre, la nuit de l'incendie ?

— Pas le moins du monde.

— Revenez donc au salon; vous nous quittez de trop bonne heure.

— Je suis fatiguée.

— Fatiguée.... et un peu triste. Qu'avez-vous ? dites.

— Rien, monsieur. Je ne suis point triste.

— Vous l'êtes tellement, que quelques mots de plus vous feraient venir les larmes aux yeux.... Que dis-je? elles y sont déjà, brillantes et près de déborder.... Une d'elles est suspendue aux bords de vos cils. Si j'avais le temps, et si je n'avais pas peur que quelque laquais bavard vînt à passer, je voudrais savoir au juste la raison de tout ceci. Du reste, pour ce soir je vous excuse; mais j'entends.... ou plutôt j'espère, que vous ne manquerez pas de venir le soir au salon, tant que mes hôtes seront ici.... Envoyez maintenant chercher Adela.... Et bonsoir.... adieu, ma.... »

Il s'arrêta court, se mordit les lèvres, et me quitta brusquement.

. . . .

Sans m'inquiéter de la pensée qui avait dicté à M. Rochester l'ordre formel de paraître à toutes ses soirées, je n'y manquai pas une fois, et pourrais vous raconter en détail tout ce que j'y appris sur le beau monde, ses usages, ses futilités, la peine qu'on s'y donne pour y briller et s'y plaire. Mais vous en savez trop long sur ce chapitre pour que je m'avise d'y insister, et je vous parlerai seulement des deux êtres qui, dans ce salon, m'occupaient le plus. Je ne les perdais guère de vue. Pas un mot échangé entre eux qui ne vînt prendre place dans mes souvenirs et n'y fût scrupuleusement commenté. Pas un regard, pas un sourire qui m'échappât.

A la longue, les observations que je pus faire ainsi, au lieu de me désoler, me tranquillisèrent par degrés : non qu'elles me fissent douter du mariage prochain de miss Ingram et de mon maître, mais parce qu'elles m'assuraient que le cœur de ce dernier ne courait pas de grands risques.

J'avais aimé M. Rochester avant de le savoir destiné à cet hymen. Il était assez naturel que mon amour ne s'effaçât pas en quelques jours, justement parce qu'il allait se marier à une autre ; mais il eût été tout aussi naturel que je fusse jalouse.... et je ne l'étais pas.... ou du moins je ne l'étais que par moments de plus en plus rares.

Et pourquoi cela ?... Vous allez sourire de ce paradoxe !... C'est que je trouvais miss Ingram, toute belle, tout accomplie qu'elle fût, au-dessous de ma jalousie.

Elle était brillante, mais elle manquait de naturel. A ses traits, à sa taille, on ne pouvait, sans doute, trouver aucun défaut ; mais son intelligence était stérile, son âme était sèche et froide. Rien ne germait spontanément dans cette organisation morale tout à fait improductive. Ni bonté réelle ni originalité vraie. Elle répétait, d'après des livres, des phrases à effet. Elle n'avait pas en propre une idée, une opinion. Il était impossible de surprendre en elle, soit un mouvement sympathique, soit un éclair d'abandon. Son étroitesse d'esprit, sa dureté de cœur éclataient surtout dans la jalousie mesquine, l'espèce de haine mal déguisée que lui inspirait ce pauvre être innocent, la petite Adela Varens, dont, sans doute, elle devinait l'origine.

D'autres yeux que les miens, tout aussi clairvoyants, tout aussi attentifs, étudiaient les défauts de cette belle coquette, et je pouvais m'en fier assez à la sagacité de M. Rochester pour être sûre que, s'il épousait miss Ingram, soit par orgueil de caste, soit pour se créer des relations politiques, ou parce que son rang, ses accointances lui convenaient, il ne se faisait aucune illusion sur les imperfections secrètes de sa fiancée. Que pouvais-je demander, souhaiter de plus ?

Mais, par cela même que mes vœux sous ce rapport se trouvaient exaucés, comment guérir du mal qui me dévorait, de cette fièvre cachée qui brûlait mes veines ? Si miss Ingram eût été une noble et bonne femme, douée de force, de chaleur d'âme, de tendresse, de jugement, j'aurais eu à lutter contre deux tigres aux mortelles étreintes, le désespoir et la jalousie. Mais, après un combat où mon cœur eût été lacéré, arraché de ma poitrine, mis en lambeaux et détruit, j'aurais admiré ma rivale, j'aurais reconnu sa supériorité, et plus profonde eût été mon admiration, plus vite

elle m'eût rendu le repos. Elle me l'eût rendu pour le reste de mes jours.

Au lieu que, guetter les efforts de miss Ingram pour fasciner M. Rochester, assister à leur insuccès quotidien, la voir faire à chaque instant fausse route sans s'en douter une fois; m'apercevoir qu'elle tirait vanité de ses défaites ignorées d'elle, et que cette ridicule assurance l'exposait de plus en plus au dédain secret de son ironique adorateur : voir tout cela, dis-je, et le voir en me rendant un compte exact de ce que miss Blanche aurait dû faire pour attirer, captiver, dompter, conquérir à jamais M. Rochester.... n'était-ce pas un spectacle irritant et dangereux? Aussi le calme ne revenait-il guère en moi.

Habituée à scruter le cœur humain, vous me demanderez peut-être comment je pouvais, jugeant ainsi les choses, pardonner à M. Rochester d'épouser sans affection réelle, et par des raisons de convenances mondaines, cette rivale méprisée.

Je l'excusais par plus d'un motif. Il appartenait à une caste où sans doute ces sortes de mariages étaient passés en tradition. M'appartenait-il de juger les calculs qui le décidaient? Mais ensuite, et c'est en ceci surtout que j'étais aveuglée, j'avais fini, après un examen sévère des défauts de mon maître, par les accepter, les justifier à peu près tous. Au début de nos relations, j'étudiais le fort et le faible de son caractère, je me rendais raison de ses caprices, et je les faisais entrer en balance avec ses qualités essentielles, pour arriver à une appréciation équitable et raisonnée de cet ensemble moral. Mais, depuis quelque temps, une indulgence absolue ne me laissait plus voir de lui que ce qui me plaisait. Le sarcasme qui m'avait révoltée d'abord, la dureté qui m'avait émue et blessée, n'étaient plus que les piquants assaisonnements d'un mets rare. Il aurait perdu, ce me semblait, à leur absence, et sans eux je l'aurais trouvé dépourvu de saveur. Quant à cette ombre vague, à ce je ne sais quoi mystérieux qui planait sur cet esprit troublé par quelque crainte, préoccupé de quelque hardi projet, rongé par quelque souci lointain, cette énigme qui ne pouvait manquer d'apparaître à tout observateur attentif, mais dont M. Rochester savait toujours éluder à temps la difficile solution, cette énigme, qui d'abord me remplissait d'effroi, commençait à me fasciner.

Quand ce profond abîme s'était laissé entrevoir à moi, mes premières impressions avaient été celles du voyageur qui se hasarde sur des monticules à l'aspect volcanique, sent bientôt le sol vaciller sous ses pas et le voit se crevasser autour de lui. Mainte-

nant, je frissonnais quelquefois encore à la pensée de ce péril que m'annonçaient d'infaillibles symptômes et dont je ne connaissais pas la nature; mais ce frisson ne m'éloignait pas. Je ne songeais plus à fuir le danger, mais j'aspirais à le braver pour qu'il me fût enfin révélé; et je trouvais miss Ingram bien heureuse, elle qui pourrait un jour tout éclaircir, sonder cet abîme, explorer ses secrets, les analyser et les définir.

Tandis que je me livrais à toutes ces pensées, silencieusement tapie dans mon coin habituel, le parlage de nos hôtes allait son train, et chacun suivait sa fantaisie. Les douairières à turban discutaient à voix basse, dans une solennelle conférence, des questions réservées; les jeunes gens s'agaçaient du regard et de la voix; les hommes mûrs parlaient politique. En somme, pourtant, les comparses se rendaient justice; et par moments un grand silence se faisait, chacun se détournant pour écouter ou observer les deux principaux acteurs, M. Rochester et miss Ingram; M. Rochester surtout, qui était comme l'âme et l'intelligence de ce petit monde; M. Rochester, dont le départ jetait un froid glacial sur toutes les causeries, dont le retour ramenait au contraire l'entrain général, le goût du plaisir, l'envie et le besoin de briller.

CHAPITRE IX.

Certaine après-midi, en l'absence de M. Rochester qui était parti le matin sans prévenir personne, les hôtes de Thornfield-Hall se trouvaient en face les uns des autres, dans des dispositions assez maussades. On ne savait à quelles idées s'arrêter, quels passe-temps imaginer, quelle partie improviser, et chacun semblait accuser son voisin de l'ennui qui circulait à la ronde, quand on entendit sur le sable mouillé de l'avenue un bruit de roues, un piétinement de chevaux.

En un clin d'œil tout le monde fut aux fenêtres; une chaise de poste s'arrêta au pied du grand perron. Le cocher vint sonner à la porte, et un gentleman en costume de voyage descendit aussitôt qu'elle fut ouverte.

Nous l'entendîmes s'expliquer sous le vestibule avec les gens de la maison, et il parut bientôt dans le salon, dont mistress Ingram, comme la plus âgée des dames présentes, faisait naturellement les honneurs.

« J'arrive mal à propos, ce me semble, lui dit-il en la saluant,

puisque mon ami M. Rochester n'est point chez lui; mais, après le très-long voyage que je viens de faire pour le voir, je ne crains pas d'être indiscret vis-à-vis d'une aussi ancienne, d'une aussi intime connaissance, en vous demandant la permission de l'attendre ici. »

Les manières parfaitement polies de cet étranger, son accent quelque peu exotique, ses traits assez réguliers, mais insignifiants et sans caractère, n'excitèrent que médiocrement mon attention. Il devait avoir à peu près le même âge que mon maître, savoir une quarantaine d'années; mais quelle différence entre ces deux physionomies! L'une, celle d'un *bel homme* vulgaire, sans énergie, sans ressort, sans initiative; l'autre, au contraire, resplendissante d'audace, de passion, de volonté.

L'inconnu trouva l'occasion de décliner son nom, Henry Mason, et de nous dire qu'il arrivait des Indes-Occidentales, ce qui expliquait jusqu'à un certain point le luxe de vêtements chauds sous lesquels il s'abritait par une douce journée de mai. J'appris avec surprise, par quelques détails de sa conversation, que M. Rochester avait été son hôte à la Jamaïque, où je ne savais pas qu'il fût jamais allé; car jamais il n'avait fait allusion, dans nos entretiens, à de si lointains voyages.

Pendant que je réfléchissais sur cet incident en lui-même assez peu notable, un domestique qui venait raviver le feu dit tout bas quelques mots à M. Esthon, qui, pour toute réponse, sans interrompre la lecture du *Times*, s'écria d'un ton d'humeur :

« Dites-lui que, si elle ne s'en va pas, je la ferai mettre aux ceps.

— De quoi s'agit-il donc? demandèrent aussitôt trois ou quatre voix différentes.

— D'une vieille folle, d'une bohémienne, reprit du même ton le grave magistrat, qui prétend dire la bonne aventure à ces dames.

— Et pourquoi non? s'écria tout aussitôt Blanche Ingram qui, en toutes choses, visait à l'effet. » Puis, comme sa mère voulait intervenir : « Allons, maman, ne vous mêlez pas de cette petite affaire. Elle nous concerne seules, ces demoiselles et moi. »

Le domestique, étonné, regarda M. Esthon pour savoir s'il devait obéir; mais un ordre formel de Blanche l'eut bientôt décidé. Il partit donc, et revint annoncer que la sorcière donnerait ses consultations dans la bibliothèque, derrière le salon.

Blanche Ingram ouvrit la marche et pénétra bravement dans cet antre prophétique, sans vouloir permettre que sa mère l'ac-

compagnât. Après dix minutes de conférence, elle revint, ne soufflant mot, mais évidemment assez préoccupée. Sa sœur et deux autres jeunes personnes, s'encourageant l'une l'autre, se hasardèrent ensuite, et rentrèrent en poussant mille petits cris de terreur. La sorcière leur avait dit des choses !... des choses inimaginables.... Elle les connaissait toutes.... Elle savait leurs secrets les mieux gardés.... C'était effrayant, c'était merveilleux, c'était incroyable.

Les jeunes gens présents, alléchés par ces étonnements naïfs, allaient se précipiter dans la bibliothèque ; mais Sam, le valet de pied, qui remplissait les fonctions d'huissier, déclara que la sorcière ne voulait pas les recevoir, et attendait une autre jeune fille qui était encore dans le salon. Ce serait sa dernière séance.

Or, c'était moi qui me trouvais ainsi désignée. Très-surprise de cet honneur inattendu, je n'attendis pas qu'il eût fixé sur moi l'attention des personnes présentes, et, sans me faire prier, je passai dans la bibliothèque.

Là, penchée sur l'âtre, vêtue d'un long manteau rouge, coiffée d'un mauvais chapeau noir qu'un mouchoir attaché sous le menton fixait sur sa tête, se tenait la mystérieuse sibylle. Elle lisait ou faisait semblant de lire dans un petit volume noir, qu'on eût pu prendre pour un livre de prières. Elle le ferma pour me regarder bien en face, prenant soin cependant de ramener sur ses yeux la passe de son énorme chapeau.

« Vous voulez donc savoir votre bonne aventure ? me demanda-t-elle.

— C'est vous, répliquai-je, qui voulez me la dire.

— Et vous ne tremblez pas ?

— Non. Je n'ai pas froid.

— Vous ne pâlissez pas ?

— Non. Je me porte bien.

— Vous ne me consultez pas ?

— Non. Je ne suis pas folle. »

A cette dernière réponse, j'entendis quelque chose comme un éclat de rire étouffé sous le chapeau de la bohémienne. Elle tira de sa poche une pipe courte, l'alluma résolûment au brasier, et, commençant à fumer :

« Je vous prouverais si je voulais, me dit-elle, que vous avez froid, que vous êtes malade et que vous n'avez pas le sens commun. Mais ce n'est pas là mon affaire. Voyons votre main.

— Vous n'y verriez rien, bonne mère, si je n'y mettais d'abord un schelling. Le voilà. Maintenant, parlez sans vous gêner. Vous ne m'épouvanterez pas.

— Votre main n'a pas de lignes ; elle est trop belle ; je n'en puis rien faire.

— Je le pensais, répliquai-je.

— Ce n'est pas dans la main, d'ailleurs, que la destinée est écrite : c'est sur le front, autour des yeux, dans les yeux eux-mêmes. A genoux donc, et levez la tête ! »

Je fis sans hésiter ce qui m'était ainsi prescrit.

« Je vois là, reprit la sorcière, beaucoup de soucis, mais de l'ennui plus encore. Pendant que ces gens du salon passent et repassent devant vos yeux, comme les personnages d'une lanterne magique, votre cœur est loin d'eux : aucune sympathie n'existe entre vous et ces ombres humaines.

— C'est vrai, m'écriai-je malgré moi.

— Vous voyez bien, jeune incrédule. Mais ce qui est vrai pour la plupart est-il vrai pour tous ? N'y a-t-il pas une de ces figures que vous guettez d'un œil curieux ? N'y a-t-il pas un de ces êtres à qui vous prenez quelque intérêt ?... Et quand je dis un, c'est peut-être deux. »

J'étais étonnée, émue, mal à l'aise devant cette étrange femme.

« Ne parlons pas du présent, lui dis-je. Le présent n'est pas affaire de divination, mais d'espionnage. Vous faites profession de connaître l'avenir. Quel sera le mien ?

— Votre avenir est douteux. Vos traits se contrarient. Je sais seulement que la destinée vous a préparé un immense bonheur. Je le sais, car je l'ai vue à l'œuvre. En profiterez-vous ? saurez-vous le saisir à temps ? c'est ce que j'ignore ; c'est le problème que je cherche à résoudre.... Restez à genoux !

— Mais le feu me fait mal... Ne me retenez pas davantage.

— Un moment encore, » reprit la bohémienne, qui, toujours assise, et sans rapprocher son visage du mien, appuyée sur le dos de son fauteuil, semblait prendre plaisir à prolonger cette scène.

Elle murmurait à demi-voix : « Le reflet de la flamme joue dans ce regard.... dans ces yeux brillants comme la rosée.... Ils sourient à mon jargon... ils s'animent rapidement, et, dans leurs orbes limpides, les impressions de l'âme viennent tour à tour se révéler.... Dès qu'ils cessent de sourire, ils sont tristes.... Ils se détournent maintenant, et se refusent à l'examen.... Ils veulent me tromper en se raillant de moi et de mes découvertes.... Ils se font orgueilleux et moqueurs pour ne rien révéler de cette tristesse, de cette sensibilité que j'ai devinées.... Allons, très-décidément, cette réserve me plaît.... L'œil est favorable.

« La bouche aussi, mobile et flexible, faite pour parler et pour sourire, la bouche n'annonce rien de contraire.

« Le front seul est hostile et capable de tout ruiner. Ce front semble dire qu'on peut, s'il le faut, se condamner à la solitude; qu'on ne donnerait pas son âme en échange d'un peu de bonheur; qu'au milieu des passions orageuses, on garde la libre disposition de soi-même, on écoute, de préférence à l'ouragan déchaîné des passions, la paisible voix de la conscience.

« Bien dit, front béni! nous respecterons ta volonté déclarée. Nous avons nos plans, conformes à l'éternelle justice, aux conseils de la raison. Dans la coupe du bonheur, nous nous garderons bien de placer, même au fond du vase, la moindre parcelle de honte et de remords.... Point de sacrifices, point de chagrins, point de ravages destructeurs.... Protéger, et non corrompre.... Ne pas coûter une larme; ne récolter que des sourires, et une pure, une sainte reconnaissance.... Ah! que ce moment est doux! que ne puis-je en prolonger la délirante émotion!... Mais restons les maîtres; restons ce que nous serons toujours.... Levez-vous, miss Eyre, et quittez-moi.... La pièce est jouée; le rideau tombe. »

Ces derniers mots avaient été prononcés d'une autre voix, avec un autre accent, un geste qui m'était familier. Et cependant, comme il arrive dans certains rêves pénibles, je ne pouvais encore dégager nettement l'idée qui venait de m'apparaître. La Bohémienne, cependant, se détournant de moi, me faisait signe de m'éloigner. Sa main, étendue de mon côté, n'était pas plus celle d'une vieille femme que la mienne n'était celle d'un vaillant soldat. Un large anneau brillait d'ailleurs sur l'un de ces doigts effilés, souples, aristocratiques, qu'on me laissait apercevoir. Doigts et bague, j'eus en un clind'œil tout reconnu.

« Assez de comédie comme cela, » s'écria bientôt M. Rochester; et, d'un revers de main, enlevant sa hideuse coiffure, il eut bientôt rompu les cordons de son manteau rouge qui glissa jusqu'à ses pieds. « Vous m'en voulez sans doute, continua-t-il, d'avoir dit tant de folies.... peut-être avec la pensée que vous en diriez quelques-unes. Eh bien! sur ma parole, vous auriez tort. Cela n'a fait que mettre en relief votre discrétion, votre prudence, votre sang-froid. »

Un rapide retour sur moi-même me prouva qu'il disait vrai. Dès l'abord, et sans m'en rendre tout à fait compte, j'avais soupçonné quelque mascarade.

« Que font-ils au salon? » continua mon maître de l'air le plus dégagé.

Cette question me ramena brusquement sur la terre, et sans y répondre directement :

« Savez-vous, monsieur, dis-je à mon maître, qu'un étranger est arrivé chez vous dans la journée ?

— Un étranger ? non, vraiment. Qui peut-il être ? Je n'attendais personne. Est-il reparti ?

— Pas du tout. Il s'est autorisé de vos relations très-intimes, à ce qu'il dit, pour attendre que vous fussiez de retour.

— Et son nom, l'a-t-il fait connaître ?

— Il s'appelle Mason, et vient, à ce que je crois, de Spanish-Town, île de la Jamaïque. »

M. Rochester était debout et venait de prendre ma main comme pour me faire asseoir. Je n'eus pas plutôt prononcé ces dernières paroles, qu'un mouvement convulsif la lui fit serrer vivement. Le sourire se glaça sur ses lèvres ; une sorte de spasme arrêta court sa respiration.

« Mason ?.... répéta-t-il, comme un automate l'aurait répété.... Mason !... la Jamaïque !... la Jamaïque !... la Jamaïque !... »

Chaque fois que ce mot revenait sur ses lèvres, son teint semblait prendre une nuance plus livide.

« Êtes-vous indisposé ? lui demandai-je.

— C'est un coup, Jane !... Jane, c'est un coup affreux !... »

Et il chancelait, près de tomber.

« Appuyez-vous sur moi, m'écriai-je.

— Ah ! oui !... comme autrefois !... comme toujours, n'est-ce pas ? »

Et il s'assit, m'indiquant un siége à côté de lui. Puis il prit ma main dans les siennes, et la pressant avec un imperceptible frémissement, l'œil hagard, la voix tremblante :

« Je voudrais, balbutia-t-il, je voudrais, Jane, ma petite amie, être avec vous, avec vous seule, dans quelque île lointaine, à l'abri du trouble, des périls.... à l'abri surtout de ces affreux souvenirs.... »

Un soupir profond lui échappa dans ce moment. Mais aussitôt, comme honteux d'avoir fléchi sous un malheur inattendu, cet homme orgueilleux se roidit.

« Allez, Jane, me dit-il, je vous prie, voir ce qui se passe là-bas. Si vous ne remarquez rien d'extraordinaire, si on rit, si on cause naturellement, allez droit à ce.... Mason. Dites-lui que je suis rentré, que je l'attends.... conduisez-le-moi, et laissez-nous. »

J'allais sortir pour remplir ma mission.

« Jane.... un mot ! reprit tout à coup M. Rochester. Si tous ces

gens du salon venaient me trouver et, l'un après l'autre, me crachaient au visage, que feriez-vous?

— Ce que je ferais?... répliquai-je, sachant à peine, dans ma première surprise, si j'avais bien entendu.

— Oui, que feriez-vous? répéta M. Rochester.

— Je les chasserais d'ici, répondis-je, le front déjà brillant d'une espèce de colère.... Je les chasserais, si j'en avais la force. »

Il vint comme un sourire sur les lèvres de mon maître.

« Mais, reprit-il, si j'allais, au contraire vers eux, et que, me regardant avec dédain.... chuchotant entre eux quelques paroles de mépris.... vous les vissiez me tourner le dos, et s'éloigner l'un après l'autre, alors, Jane, que feriez-vous? Me quitteriez-vous aussi?

— Je.... je ne crois pas, monsieur.

— Vous resteriez donc pour me consoler?

— Pour vous consoler, si cela était en mon pouvoir.

— Et s'ils lançaient contre vous un anathème pour votre fidélité à mon malheur?

— Très-probablement, monsieur, je n'aurais aucune connaissance de cet anathème. Et d'ailleurs, en quoi m'importerait-il?

— Vous braveriez pour moi la censure du monde?

— Je la braverais pour tout ami qui aurait mérité cette preuve d'attachement. Et vous la méritez, je n'en doute pas.

— C'est bien. Allez maintenant, Jane, à votre message. »

Mon entrée dans la salle à manger, où les hôtes de Thornfield-Hall étaient dispersés, chacun prenant au buffet ce qui lui convenait le mieux et causant debout tout en faisant honneur à un *luncheon* substantiel, mon entrée, dis-je, produisit quelque effet.

J'allai à M. Mason; je lui transmis l'invitation de M. Rochester, et, après lui avoir montré le chemin de la bibliothèque, je rentrai chez moi.

CHAPITRE X.

Quelques heures ensuite, couchée déjà depuis assez longtemps, j'entendis nos hôtes remonter dans leurs appartements respectifs. Ils causaient à grand bruit, et je distinguai la voix de M. Rochester.

« Par ici, Mason, disait-il; votre chambre est de ce côté. »

L'intonation de ces mots était naturelle et gaie. Ils me tranquillisèrent complétement, et je m'endormis.

Par malheur, j'avais oublié de laisser tomber ma jalousie, et, lorsque la lune monta au zénith, par une nuit splendide, sa vive clarté m'éveilla. Je pris d'abord plaisir à contempler, dans un ciel parfaitement pur, ce disque blanc comme de l'argent, limpide comme du cristal. Mais, lasse bientôt de sa paisible solennité, je me levai pour tirer mon rideau, et je cherchais à saisir ses plis....

Un cri déchirant traversa l'air !...

On eût dit le sifflement aigu, vibrant, d'une javeline prodigieuse lancée contre Thornfield-Hall et traversant le château de part en part.

Mon pouls s'arrêta; mon cœur cessa de battre; mon bras étendu resta paralysé. Le cri n'était déjà plus, et il ne se renouvela point. Après tout, il devait en être ainsi. Le plus énorme condor des Andes ne saurait lancer deux fois de suite une clameur pareille du nuage où il cache son aire.

Ce cri venait des régions supérieures du château. Je l'avais, pour ainsi dire, senti passer sur ma tête; et sur ma tête aussi, dans la chambre juste au-dessus de la mienne, j'entendis presque aussitôt le bruit d'une lutte : lutte violente, dans les intervalles de laquelle une voix étouffée appela par trois fois : « Au secours !... au secours !... au secours !... Personne ne viendra-t-il donc? » ajouta bientôt la même voix, tandis que j'entendais distinctement les meubles s'entre-choquer, le parquet gémir, et le piétinement sourd de deux personnes qui, fortement étreintes l'une par l'autre, cherchent à se renverser.

Et enfin, à travers parquets et plafonds, je saisis parfaitement ces mots :

« Rochester ! Rochester !... pour l'amour de Dieu, venez donc ! »

Une porte s'ouvrit dans notre corridor; quelqu'un le traversa en courant. J'entendis bientôt le même pas dans la chambre du troisième étage. Un corps tomba lourdement à terre.... et le silence se fit !...

Nonobstant l'horreur dont j'étais saisie, et qui me faisait trembler des pieds à la tête, j'étais parvenue à jeter sur moi quelques vêtements. Je sortis de ma chambre. Plusieurs personnes, réveillées en sursaut, se trouvaient déjà dans la galerie, et, dans toutes les chambres, on entendait des exclamations, des murmures étouffés qui attestaient l'effroi général. Les portes s'ouvraient; des têtes effarées se montraient l'une après l'autre : « Qu'y a-t-il ? — Qui est blessé ? — Des lumières ! — Le feu a-t-il pris ? — Seraient-ce des voleurs ? » On n'entendait que ces questions se croisant et pré-

cipitées, dans une demi-obscurité que fort heureusement le clair de lune dissipait en partie. On courait çà et là ; on se heurtait ; on s'agitait dans une inexprimable confusion, et quelques dames pleuraient déjà, sans savoir au juste de quoi il s'agissait.

« Où diable est Rochester ? s'écria bientôt un jeune colonel, le moins déconcerté de la bande. Je ne le trouve pas dans son lit.

— Me voici ! j'arrive !... tranquillisez-vous !... » répondit la voix du maître de la maison.

La porte qui fermait l'extrémité de la galerie s'ouvrit alors, et M. Rochester, qui descendait évidemment de l'étage supérieur, parut, un flambeau à la main.

Une de ces dames courut aussitôt à lui et lui saisit le bras : c'était miss Ingram. Les deux *misses* Eshton crurent devoir tout aussitôt aller se cramponner à lui, et deux immenses douairières, dans leur blanc costume de nuit, s'avançaient déjà du même côté, comme deux trois-mâts à pleines voiles.

« Voyons, voyons !... Ne m'écartelez pas ; ne m'étranglez pas, reprit-il d'un ton d'enjouement qui me parut peu naturel. C'est une pure mystification, pas autre chose.... Lâchez-moi, vous dis-je !... je suis un animal dangereux. »

Et tandis qu'il plaisantait ainsi, ses grands yeux noirs lançaient des éclairs, et je pensai, à part moi, qu'il était en effet dangereux. Mais il dominait, par un effort sur lui-même, son agitation intérieure :

« Tout cela n'est rien, reprit-il, rien que le cauchemar d'une domestique nerveuse. Elle a fait d'un rêve une apparition, et ses accès l'ont reprise. Rentrez chez vous, je vous le demande en grâce. Il le faut, pour qu'on puisse la soigner à loisir.... Voyons, messieurs, donnez le bon exemple aux dames.... Voyons, mesdames, faites honte à ces messieurs. »

Et de la sorte, moitié plaisantant, moitié fâché, il força chacun à rentrer dans sa chambre. Quant à moi, j'étais revenue chez moi, comme j'en étais sortie, sans que personne y prît garde.

Mais, au lieu de me recoucher, je complétai ma toilette à demi faite. J'avais trop bien entendu le cri poussé au-dessus de moi, trop bien suivi les alternatives de la lutte que j'ai décrite, pour donner dans la fable inventée séance tenante par M. Rochester. Une fois habillée et prête à tout événement, je restai longtemps assise près de la fenêtre, l'œil errant sur les bosquets éclairés par la lune, et dans une vague attente de quelque nouvel incident.

Mais non : le silence s'était rétabli par degrés. Rien ne bougeait

au-dessus de moi. Le sommeil et la nuit reprenaient leur empire, on l'eût dit au moins. La lune penchait à l'occident et allait bientôt disparaître.... Pour éviter le froid et l'obscurité, j'imaginai de m'aller jeter tout habillée sur mon lit, et, marchant à petit bruit sur le tapis, j'allais ôter mes pantoufles, quand deux petits coups furent frappés à ma porte avec une excessive précaution.

« A-t-on besoin de moi? demandai-je.

— Êtes-vous levée? me dit la voix que je pensais entendre,... celle de M. Rochester.

— Je suis levée.

— Et habillée?

— Oui, monsieur.

— Venez donc, et sans faire de bruit. »

J'obéis. M. Rochester m'attendait dans la galerie, un bougeoir à la main.

« J'ai besoin de vous, me dit-il; venez par ici. Ne vous pressez point, et tâchons de n'éveiller personne. »

Mes semelles étaient heureusement des plus minces, et vous connaissez mes allures de chat; aussi le suivis-je, sans faire gémir une seule marche, jusqu'au troisième étage, dans ce corridor sombre et bas dont je vous ai déjà parlé. Il s'arrêta là tout à coup.

« Pourriez-vous me trouver une éponge? me demanda-t-il à voix basse.

— Oui, monsieur.

— Avez-vous des sels? du vinaigre volatil?

— J'en ai.

— Descendez donc me chercher tout cela. »

Je revins sur mes pas, toujours avec la plus grande précaution, et je remontai ensuite. Il m'attendait à la même place, une clef à la main. Dès qu'il m'aperçut, il l'introduisit dans la serrure d'une des portes, petites et peintes en noir, qui devaient donner accès dans les greniers. Elle s'ouvrit. Il m'arrêta sur le seuil.

« Supportez-vous bien la vue du sang? »

A ces mots, un frisson me passa dans les épaules; mais ce mouvement, purement physique, ne m'empêcha pas de lui répondre en termes catégoriques :

« Je ne sais pas; je n'ai jamais fait cette épreuve.

— Votre main, reprit-il. Un évanouissement ne nous serait bon à rien. »

Puis, après qu'il eut *essayé* mes doigts tièdes et fermes : « Rien à risquer, » remarqua-t-il, et il me fit entrer.

La chambre où je pénétrai ne m'était point inconnue. Mistress Fairfax me l'avait montrée le jour où nous avions ensemble visité le château. Mais la tenture, que je n'avais point oubliée, était soulevée cette fois dans toute la largeur d'un panneau, et laissait voir une porte qu'elle dissimulait d'ordinaire.

Cette porte était ouverte et on distinguait, assez vivement éclairée, la pièce où elle conduisait. On y entendait comme le grondement sourd d'un animal en colère. M. Rochester, posant son flambeau, me pria de l'attendre un moment et pénétra dans cette pièce extérieure.

Son arrivée y fut saluée par un de ces éclats de rire dont Grace Poole avait le secret, bruyant au début et s'achevant en un vague murmure. C'était donc *elle* qui était là. M. Rochester, sans prononcer une parole et sans répondre à quelques mots qu'on lui adressait à voix basse, prit là quelques dispositions dont je ne pus me rendre compte. Puis il sortit et ferma derrière lui la porte secrète.

« Maintenant, Jane, par ici ! »

Son geste m'indiquait un grand lit dont je fis le tour, et dont les rideaux étaient tirés. A côté de ce lit, sur un grand fauteuil, un homme était assis, la tête renversée en arrière, les yeux fermés. A l'exception de son habit, il avait tous ses vêtements, et, quand M. Rochester leva son flambeau, je reconnus les traits pâles, et comme privés de vie, de ce mystérieux étranger, M. Mason. Un seul coup d'œil me suffit ensuite pour constater que tout un côté de son linge, y compris une manche de sa chemise, était imbibé de sang.

« Prenez le flambeau, me dit M. Rochester : tenez encore ceci, ajouta-t-il, en me passant une cuvette qu'il était allé remplir d'eau. Puis il passa et repassa une éponge humide sur la face cadavérique de son hôte, et lui mit sous le nez, à plusieurs reprises, mon flacon de sels.

M. Mason entr'ouvrit les yeux en gémissant. Mon maître alors écarta le linge du blessé, dont il épongea et enveloppa très-lestement l'épaule et le bras.

« Y a-t-il du danger? murmura le patient.

— Allons donc! répliqua M. Rochester avec l'accent du reproche.... une simple égratignure. Ne vous laissez donc pas abattre, pauvre homme que vous êtes; revenez à vous; je vais moi-même vous chercher un médecin. Demain matin, j'en ai l'espoir, vous pourrez partir.... Jane, poursuivit-il, je vais vous laisser une heure.... peut-être deux.... avec ce gentleman. Vous me ferez le plaisir d'étancher son sang à mesure que besoin sera S'il se trouve mal, vous approcherez de ses lèvres le verre d'eau que voici, et de

son nez votre flacon de sels.... Vous ne lui adresserez la parole sous aucun prétexte.... Et vous, Henri, c'est à vos risques et périls que vous lui parleriez.... Ouvrez seulement la bouche, agitez-vous le moins du monde, et.... vous m'entendez?... je ne réponds pas des conséquences. »

Le malheureux Mason poussa un nouveau gémissement, et à partir de cette minute il parut bien décidé à ne plus faire un seul mouvement. La crainte de la mort ou de toute autre chose semblait l'avoir paralysé. Quant à M. Rochester, il me passa l'éponge ensanglantée, arrêta sur moi, durant toute une seconde, son regard impérieux, et après m'avoir dit de nouveau : « Surtout, pas de bavardage!... » il quitta la chambre, où il nous enferma sous clef.

C'était une étrange situation que la mienne. Laissée tout à coup en face d'un homme à demi mort, à deux pas de la chambre où il venait d'être frappé... séparée par une simple porte de cette pièce où Grace Poole était elle-même enfermée, et d'où elle pouvait s'élancer tout à coup.... Vous conviendrez que l'épreuve était rude pour mon jeune courage.

Je restai cependant ferme à mon poste, regardant le moins possible le moribond près duquel j'étais placée, moins encore ce bassin d'eau teinte de sang où j'étais forcée de plonger et replonger ma main frémissante, et cherchant en vain où poser mes regards sur ces murailles à panneaux, où les Douze Apôtres étalaient en pied leurs effigies fanées, vacillantes sous la lueur mobile de l'unique bougie qui éclairait ce sombre tableau.

J'avais toutefois l'oreille tendue du côté de la porte secrète. Mais il semblait que M. Rochester eût conjuré l'hôte malfaisant de la chambre voisine; car, à trois longs intervalles, j'entendis seulement une feuille du parquet craquer, un grondement sourd qui semblait provenir de quelque chien méfiant, et enfin un gémissement profond, celui-là sorti bien certainement d'une poitrine humaine.

Je ne vous dirai pas d'ailleurs toutes les réflexions qui m'étaient suggérées par cet enchaînement de circonstances étranges, qui tout à coup mêlait à l'intimité d'un drame domestique l'insignifiant étranger dont le nom avait si péniblement ému mon intrépide patron. Pourquoi M. Mason, au lieu d'être endormi dans son lit, se trouvait-il dans cette portion réservée du château, exposé aux attaques d'une espèce de furie? Pourquoi ne s'indignait-il pas davantage de l'espèce de trahison dont il paraissait être victime? Pourquoi, vis-à-vis de M. Rochester, cette complicité soumise? Pourquoi celui-ci voulait-il ensevelir dans un si profond mystère la mésaventure de son hôte?

Tandis que je méditais ces questions toujours sans réponse, le temps s'écoulait, et nul secours ne m'était apporté. M. Mason, malgré tous mes soins, s'affaiblissait, épuisé par la perte de son sang, et gémissait, de plus en plus effrayé. Ses peurs me gagnaient. J'appelais de tous mes vœux le retour de mon maître ou la venue du jour, tremblante à l'idée que cet homme pouvait rendre l'âme pendant notre tête-à-tête forcé. Encore, liée par ma promesse, n'osais-je l'interroger sur son état.

Sur ces entrefaites la bougie, qui depuis quelque temps tirait à sa fin, vint à s'éteindre. A ce moment, j'aperçus derrière la mousseline des rideaux les vagues et grises lueurs du jour naissant : j'entendis Pilote aboyer au loin dans son chenil. L'espoir revint avec ces indices d'un prochain secours, et cet espoir ne fut pas trompé. Un bruit de clef dans la serrure, — Dieu ! qu'il me parut doux de l'entendre ! — m'apprit que ma terrible faction touchait à son terme. Elle n'avait guère duré plus de deux heures. Bien des semaines, dans ma vie, m'ont paru plus courtes.

M. Rochester entra, suivi du médecin qu'il était allé chercher.

« Allons, Carter, lui dit-il à peine arrivé, nous n'avons pas une minute à perdre. Je vous donne une demi-heure, et bien juste, pour panser la blessure, assurer les bandages, descendre votre malade, et l'expédier où vous savez.

— Mais.... son état nous permettra-t-il ?...

— J'en réponds. Ceci n'a rien de grave. Les nerfs sont en jeu. Il faut remonter le moral. Allons, dépêchons-nous. »

Et pour commencer, il alla tirer les rideaux, qui laissèrent entrer les roses clartés dont se teignait déjà l'orient enflammé.

« Voyons, dit-il, revenant au malade.... ne nous faites donc pas ces yeux hagards. Et vous, Carter, dites-lui bien qu'il n'y a pas le moindre risque.

— Je puis le dire en conscience, répliqua le médecin.... J'aurais seulement voulu arriver plus tôt. L'hémorrhagie n'eût pas duré si longtemps, ce qui aurait mieux valu.... Mais qu'est-ce donc que ceci ? ajouta-t-il en y regardant de plus près. Les chairs de l'épaule ne sont pas seulement coupées, elles sont lacérées.... Ce n'est pas un couteau qui a fait seul cette blessure.... J'y vois comme une trace de dents !...

— Elle m'a effectivement mordu, répondit le malade.... Elle s'est jetée sur moi comme une hyène, quand Rochester lui eut enlevé son couteau.

— Il ne fallait pas céder.... Il fallait tout d'abord la saisir et la dompter, repartit M. Rochester.

— Mais cela se pouvait-il, d'*elle* à moi? recommença Mason sur le même mode plaintif.... Oh! c'était horrible! ajouta-t-il en frissonnant.... Et comment m'y serais-je attendu?... Elle avait l'air si calme!

— Je vous avais averti de ne pas approcher sans précautions. Vous n'aviez d'ailleurs qu'à remettre l'entrevue à ce matin; j'aurais été là. C'était folie de venir la trouver tout seul, et de nuit.

— Je pensais faire pour le mieux.

— Vous pensiez, vous pensiez!... Allons, voilà que je me laisse aller à l'impatience que vos paroles me causent; et, après tout, vous avez assez expié, pour qu'on vous le pardonne, votre mépris de mes conseils. Je n'insiste donc pas.... Mais vous, Carter, pour Dieu, hâtez-vous donc! Le soleil va se lever. Il faut embarquer cet imprudent.

— Pardon.... c'est que le bras est entamé dans un autre endroit.... mordu aussi, à ce que je pense....

— Oui, répondit Mason, elle suçait mon sang.... Elle voulait, disait-elle, me pomper le cœur. »

Ici je vis frémir M. Rochester. Une expression singulièrement mêlée de dégoût, d'horreur, de haine, contracta ses traits; mais il se contint.

« Allons, Henri, taisez-vous. Qu'avez-vous besoin de répéter ces billevesées? Devriez-vous seulement vous les rappeler?

— Je voudrais pouvoir les oublier.

— Vous les oublierez, je vous le garantis, une fois parti d'Angleterre. Arrivé à Spanish-Town, vous pourrez ne plus penser à elle que comme à une créature morte et enterrée.... si tant est qu'il soit besoin d'y penser encore.

— Impossible d'oublier jamais cette épouvantable nuit!

— Impossible, dites-vous?... Quel homme êtes-vous donc, Henri? Un peu plus d'énergie, au nom du ciel!... Il y a deux heures, vous vous croyiez plus mort qu'un hareng salé.... Vous êtes maintenant vif et babillard à faire plaisir.... Il s'agit seulement de vous faire beau.... Jane va nous y aider. »

En effet, sur les indications de M. Rochester, j'allai chercher tour à tour, dans ses armoires et dans son cabinet de toilette, tous les objets qui constituent la toilette d'un voyageur, y compris l'énorme manteau fourré sans lequel, en bon créole, M. Mason n'aurait pu voyager sous notre ciel brumeux. M. Rochester et le médecin l'habillèrent de pied en cap, tandis que j'attendais discrètement dans le corridor.

M. Mason, une fois vêtu, hésitait encore à se mettre sur ses

jambes. Mais mon maître avait tout prévu : il lui versa dans un verre à liqueur douze ou quinze gouttes d'un cordial rougeâtre que j'étais allée prendre, par son ordre, dans un tiroir de sa toilette. Cette boisson produisit un effet presque magique sur M. Mason, qui se sentit tout d'un coup ranimé.

« Voilà qui va bien, reprit M. Rochester ; et, maintenant, nous allons vous escamoter le plus adroitement que nous pourrons. Pour vous comme pour cette pauvre créature, il vaut mieux que tout ceci reste entre nous. Il y a bien assez longtemps que je m'ingénie à ne pas laisser découvrir ce qui est, et je n'aimerais pas à voir toute ma peine perdue.... Maintenant, Jane, éclairez ma marche.... Descendez l'escalier devant nous.... Ouvrez la porte du petit passage latéral.... Vous verrez une chaise de poste dans la cour.... ou, pour mieux dire, devant la grille, car j'ai défendu au postillon de rouler sur le pavé.... Dites-lui que nous arrivons.... Et si, par hasard, vous rencontrez quelqu'un sur l'escalier, toussez pour nous avertir ! »

J'exécutai de point en point ces instructions, et, tandis que ces messieurs descendaient lentement, retardés par M. Mason, qui pouvait à peine marcher, j'avais l'oreille et l'œil au guet.... Mais rien ne bougeait : même aux fenêtres des gens de service, les rideaux étaient encore tirés. Les petits oiseaux commençaient à peine à gazouiller çà et là, sous les branches fleuries qui, du jardin, débordaient en blanches guirlandes par-dessus les murailles de la cour. De temps en temps, les chevaux frappaient du pied le pavé de leurs écuries encore closes. A part ces bruits, rien ne troublait le frais silence du matin.

Quand mon maître et le médecin eurent mis M. Mason en voiture, et quand M. Carter eut pris place auprès de son malade :

« Ayez grand soin de ce voyageur, lui dit M. Rochester, et gardez-le chez vous jusqu'à parfait rétablissement. J'irai, d'ici à deux jours, m'informer de son état.... Eh bien ! Henri, comment cela va-t-il ?

— La fraîcheur de l'air me remet un peu.

— Baissez donc la vitre de son côté, Carter. Il ne fait pas le moindre vent. Adieu, Dick !

— Fairfax ! s'écria tout à coup M. Mason.

— Eh bien ! qu'y a-t-il ?

— Fairfax, qu'on prenne soin d'elle !... Qu'on la traite avec tous les ménagements que son état peut comporter !... Faites en sorte qu'elle ne.... »

Ici M. Mason s'arrêta, fondant en larmes.

« J'ai fait, je fais et je ferai de mon mieux, » répliqua brièvement M. Rochester en fermant la portière.

La voiture partit aussitôt.

CHAPITRE XI.

Vous me demanderez sans doute, — la question se présente en effet d'elle-même, — si je ne profitai pas de cet incident vraiment extraordinaire pour obtenir de M. Rochester qu'il m'expliquât le mystère dans lequel nous vivions, lui et moi, plus ou moins compromis.

L'occasion était belle, en effet; mais pour en tirer parti, mon amie, il eût fallu plus de sang-froid, plus de dextérité que je n'en avais à dix-neuf ans, et aussi des rapports plus égaux entre M. Rochester et moi.

Lorsque je me hasardai à lui parler de Grace Poole et des dangers sérieux que sa présence au château nous faisait courir, il m'assura simplement qu'il y avait mis bon ordre. Lorsque je voulus le pressentir sur l'espèce de terreur que lui causait ce Mason sur lequel il exerçait un si impérieux ascendant, il se borna à me répondre que Mason pouvait, *sans le savoir*, lui causer un préjudice énorme, et que, lui, Rochester, ne pouvait en aucune manière prévenir ce danger en dictant à M. Mason telle ou telle conduite, par cette simple raison que M. Mason devait toujours ignorer les circonstances auxquelles tenait l'influence involontaire qu'il était capable d'exercer, à certain moment, sur les destinées de son ami.

Tout cela restait fort ambigu, fort obscur, fort peu satisfaisant pour ma curiosité; mais c'était tout ce qu'obtenaient mes interrogatoires nécessairement très-discrets et très-indirects.

D'ailleurs, tant que Thornfield-Hall fut peuplé de ses brillants visiteurs, je n'eus avec le maître de la maison que de bien rares et bien courts entretiens. Il n'avait pas cessé de faire sa cour à miss Ingram, sa belle prétendue, et je n'étais pas disposée à me jeter à la traverse de leurs douces causeries. Mon rôle m'était tracé; j'éprouvais moins de peine à m'y réduire à cause de cette singulière absence de jalousie que j'ai déjà eu l'occasion de vous analyser. J'acceptais les choses telles que le destin les avait faites, et prévoyant qu'un jour ou l'autre on nous éloignerait de Thornfield, mon élève et moi, je jouissais avec une triste avidité des derniers jours qu'il nous était donné d'y passer.

Sur ces entrefaites, il m'arriva une singulière dépêche dont il faut vous parler en son temps, car elle n'a pas été sans importance pour moi.

Une lettre de mes cousines Reed, encadrée de noir, m'apprit que ma chère tante était décédée. En me notifiant cette triste nouvelle, Eliza et Georgiana m'envoyaient un petit paquet, à mon adresse, trouvé parmi les papiers de la défunte. Ce souvenir m'étonna d'abord beaucoup; il m'étonna beaucoup moins lorsque je sus de quoi il s'agissait. Le legs de mistress Reed, le seul auquel je dusse m'attendre, était une preuve de la singulière aversion qu'elle m'avait toujours témoignée.

En effet, sous une enveloppe soigneusement cachetée, je trouvai la lettre suivante :

« Madame,

« Voudriez-vous être assez bonne pour m'envoyer l'adresse de ma nièce Jane Eyre et me dire dans quelle position elle est ? J'ai l'intention de lui écrire sous peu de temps pour l'engager à me venir trouver à Madère. La Providence m'a permis d'amasser quelques moyens de bien-être. Je suis garçon et sans enfants. Je désire donc l'adopter pendant ma vie, et lui laisser après ma mort tout ce qui me restera de fortune.

« Je suis, madame, etc.,

« JOHN EYRE,
« Négociant à Madère. »

Au bas de cette lettre étaient ces mots de la main de mistress Reed :

J'ai répondu que Jane Eyre était morte du typhus à l'école de Lowood.

Or la lettre avait trois ans de date !...

J'admirai, à part moi, ce raffinement de cruauté qui poussait ma tante, après m'avoir enlevé une chance de fortune pour le seul plaisir de me nuire, à me faire savoir, après sa mort, qu'elle m'avait détestée jusqu'au dernier moment de sa vie.

En tant que le malheur peut être l'excuse d'un mauvais sentiment, la pauvre femme était excusable de me haïr ainsi; car, je l'appris plus tard, mais la lettre de mes cousines me le laissait deviner, elle avait eu beaucoup à souffrir de l'égoïsme indomptable, des dissipations ruineuses, et finalement de la mort précoce de son fils trop aimé, de ce John Reed, le bourreau de mon enfance. Et, j'y pense maintenant, elle avait peut-être immolé ma fortune, qu'elle tenait dans ses mains, aux mânes de ce fils adoré, en mémoire de

la terrible lutte que j'avais si bien soutenue contre lui, et que je vous ai longuement racontée, s'il m'en souvient bien.

Quoi qu'il en soit, j'étais alors trop absorbée par d'autres intérêts pour me préoccuper beaucoup d'un hasard manqué, d'une éventualité perdue. Les hôtes de Thornfield-Hall étaient sur le point de s'éloigner. Il me semblait dans l'ordre naturel des choses qu'avant leur départ on réglât l'union de M. Rochester et de Blanche Ingram. J'étais donc aux aguets, épiant avec une douloureuse curiosité les premiers symptômes d'un mariage décidément arrangé.

Je n'en surpris aucun durant la dernière quinzaine que passèrent à Thornfield les Esthon, les Ingram et le reste de cette brillante compagnie. Pas un mot, pas un préparatif ostensible. Mistress Fairfax, que je faisais parfois causer de ceci, non sans une anxiété secrète, ne savait ou ne disait rien. Un jour, cependant, elle s'avisa de poser tout nettement à M. Rochester la question de savoir si l'on verrait bientôt une châtelaine à Thornfield-Hall. Mais il ne lui répondit, me dit-elle, que par une plaisanterie en l'air, et un de ces regards sardoniques « dont on ne savait que faire, » selon la judicieuse définition de mistress Fairfax.

Quand mistress Ingram et ses filles furent parties, je fus passablement étonnée de ne pas voir, comme je m'y attendais, M. Rochester sans cesse à cheval, sans cesse sur la route d'Ingram-Park. Il est bien certain qu'Ingram-Park était à vingt milles de Thornfield, sur la limite d'un autre comté; mais qu'importe la distance aux amoureux? que devait-elle importer, surtout, à un infatigable cavalier comme M. Rochester, capable de franchir ces vingt milles entre son lever et son déjeuner? Ces réflexions firent naître en moi des espérances que j'aurais dû éloigner comme autant de piéges tentateurs : que le mariage était rompu; que le bruit public avait dénaturé les choses; que, de part ou d'autre, un consentement définitif n'avait jamais été donné. J'étudiais cependant la physionomie de mon maître pour y chercher des signes de tristesse ou de dépit; mais à aucune époque, depuis qu'il m'était donné de pouvoir l'observer, je n'avais vu cette physionomie aussi dégagée de nuages, aussi pure de toute expression mauvaise. Si quelquefois, pendant les heures où je restais avec Adela auprès de M. Rochester, je tombais dans quelque accès d'abattement et demeurais sans parole, il allait, pour me rassurer, jusqu'à se montrer tout à fait gai; gai comme un jeune homme, naturellement, bonnement, comme prenant plaisir à ses propres folies.

Jamais il n'avait plus souvent réclamé notre présence; jamais il

ne s'était montré aussi bon pour moi.... et jamais, hélas! je ne l'avais si bien aimé!

CHAPITRE XII.

Même au sein de l'été, — nous touchions à la Saint-Jean, — il est rare de voir autant de splendides journées se succéder l'une à l'autre dans notre île noyée de brumes. On eût dit, cette année-là, qu'une série de beaux jours italiens, pareille à une glorieuse colonne d'oiseaux voyageurs, et comme eux arrivant du Sud, était venue s'abattre, la mer franchie, sur les blancs rochers d'Albion. Les foins étaient déjà rentrés; les prairies étaient rasées de près, et d'un vert rajeuni; les routes, blanches et poudreuses, semblaient desséchées par une longue cuisson. Les arbres, au contraire, avaient toute leur fraîcheur; les haies et les bois, chargés de feuillages et plus ombreux qu'en tout autre temps, marquaient leurs contours plus nets sur les teintes éclaircies des herbages visités par la faux et par le soleil.

S'il est une heure particulièrement douce, à pareille époque, c'est celle où, le jour ayant épuisé ses âpres ardeurs, la rosée du soir vient rafraîchir les plaines pantelantes, les collines altérées.

Aussi, la veille même de la Saint-Jean, Adela s'étant mise au lit de très-bonne heure, après une journée passée à moissonner les fraises sauvages de Hay-Lane, je la vis s'endormir, et je descendis au jardin.

Là, je me promenai quelque temps en vue de la maison; mais certain parfum de cigare émané de la bibliothèque, — et aussi la manière suspecte dont se touchaient presque, mais pas tout à fait, deux contrevents peut-être à dessein écartés, — me firent penser que j'étais guettée. Je me réfugiai dans le verger, vrai petit paradis, rempli d'arbres serrés, borné du côté des cours par une très-haute muraille, et isolé du reste de l'enclos par une allée de hêtres. A l'extrémité se trouvait un saut-de-loup qui le séparait seul des champs déserts. Une espèce de labyrinthe y conduisait, bordé de lauriers, au centre duquel s'élevait un gigantesque marronnier, garni de bancs à sa base.

Réfugiée dans cet abri de feuillage, que perçaient çà et là les rayons de la lune, je me sentis prise d'un vague désir de ne le jamais quitter, et pourtant, inquiète de me sentir seule dans cette obscurité séductrice, je m'acheminais déjà vers les hauteurs de

l'enclos, où m'appelaient des clartés tout à fait rassurantes.... lorsque cette même subtile odeur, qui m'avait déjà chassée du jardin, m'arriva une fois encore, mêlée aux dernières exhalaisons des fleurs.

Je regarde autour de moi et je prête l'oreille. Je vois des arbres pliant sous le faix de fruits mûrs. J'entends un rossignol chanter au fond d'un petit bois, à quelque distance. Du reste, aucune forme mobile, aucun bruit de pas. L'odeur devient cependant de plus en plus reconnaissable. C'est bien là le cigare de M. Rochester.... Il faut m'éloigner à l'instant même.... Je me dirige vers le guichet qui mène à la pépinière, mais je vois mon maître y entrer.... Je me glisse de côté sous un petit porche enveloppé de lierre, bien certaine qu'il ne va pas rester longtemps là, qu'il s'en retournera bientôt, et que, dans tous les cas, assise là, il ne pourra jamais m'apercevoir.

Mais non... comme à moi, cette soirée lui paraît belle; comme pour moi, le vieux jardin est pour lui rempli d'attraits. Il erre çà et là, tantôt soulevant les branches d'un groseillier pour admirer la beauté des grappes, tantôt détachant des espaliers quelque cerise bien mûre; s'arrêtant ici pour humer le parfum d'une gerbe fleurie, ou pour contempler les pétales chargées des perles de la rosée.

Un insecte ailé passe en bourdonnant près de moi et va s'abattre sur un bouquet d'herbes aux pieds de M. Rochester, qui se penche pour l'examiner.

Voilà le moment venu de me glisser derrière lui, tandis qu'il me tourne le dos, tandis qu'il est tout affairé ailleurs.

Et je me mets en route, prenant soin de ne marcher que sur les bordures de gazon, pour que le cri du sable ne trahît pas ma retraite. L'allée est libre. M. Rochester, parmi les plates-bandes, à six ou sept pas de la route que je suis, et tout occupé de sa méditation entomologique, ne se doutera certainement de rien.... Mais, au moment où je passe sur son ombre, projetée assez loin par la lune à peine élevée au-dessus de l'horizon, sans se retourner et du ton le plus naturel :

« Venez donc, Jane, regarder ce camarade, » me dit M. Rochester.

Tout simples qu'ils sont, et simplement dits, ces mots me font tressaillir. Comment m'a-t-il vue, ou plutôt devinée? car je n'ai fait aucun bruit. Son ombre est-elle donc douée de sens?

Je m'approche, cependant, et il continue du même ton :

« Voyez donc ses ailes.... Il me rappelle vraiment les insectes des

Indes-Occidentales.... On ne voit pas souvent en Angleterre des rôdeurs de nuit aussi splendidement accoutrés.... Tenez! le voilà qui part! »

Et l'insecte s'envola dans les arbres. Trouvant son exemple fort bon à suivre, je me dirigeais vers le guichet; mais M. Rochester, qui me suivait à quelques pas :

« Pourquoi donc vous retirer si vite? me dit-il. C'est une honte, par une si belle nuit, de rester assise entre quatre murs; et certainement on ne choisit pas, pour se mettre au lit, le moment où le soleil qui s'en va se trouve face à face avec la lune qui vient. »

Je ne puis, certes, me plaindre de n'avoir pas la réponse, en général, assez facile et prompte; mais il y a des moments où mon imagination me fait défaut, et c'est surtout lorsqu'il s'agit de donner, à la place d'un véritable motif que je ne puis dire, un prétexte plausible, une excuse en l'air. Encore ai-je remarqué que cette difficulté devient plus grande en raison de l'importance que j'attache au refus dont je veux atténuer l'amertume. Je ne trouvais point convenable de me promener avec M. Rochester dans ce verger si bien ombragé; pourtant je ne savais quelle raison alléguer pour le quitter, lorsqu'il paraissait désireux de me garder près de lui. Je le suivis donc d'un pas hésitant, et l'esprit tendu vers la découverte de quelque honnête mensonge; mais il me parut si parfaitement calme, si complétement étranger à mes inquiétudes, si sérieux, d'ailleurs, et si paternel, qu'une certaine confusion me prit de ma confusion même. Le mal, si tant est qu'il y eût du mal à rester ainsi tête à tête, paraissait être tout entier dans mon imagination. Ses pensées, à lui, étaient sérieuses et graves.

« Jane, reprit-il quand nous fûmes entrés dans l'allée de lauriers, Thornfield, en été, n'est point un séjour désagréable. Ne le pensez-vous pas?

— Très-certainement, monsieur.

— Vous devez vous être attachée à la maison, car vous avez le goût inné des beautés de la nature, et, si je ne me trompe, l'organe que les phrénologues appellent l'organe *adhésif*.

— Vous ne vous trompez point. Je me plais à Thornfield.

— Il y a mieux; sans que je sache trop pourquoi, vous avez contracté un certain degré d'affection pour cette petite folle d'Adela, et même pour la bonne dame Fairfax?

— Oui, monsieur, à divers titres et avec diverses nuances d'affection, je les aime toutes deux sincèrement.

— Vous seriez donc fâchée de les quitter?

— Certes !

— Quel dommage !... Et il s'arrêta, poussant une espèce de soupir.... Mais du reste, reprit-il, c'est toujours ainsi dans notre pauvre existence ; on n'a pas plutôt jeté sa tente dans un endroit favorable au repos dont on veut jouir, qu'une voix fatale nous ordonne de nous lever et de repartir, l'heure de la halte n'étant pas encore venue.

— Ceci veut-il dire, monsieur, qu'il me faut continuer mon voyage?... Dois-je donc quitter Thornfield?

— Je le crains, Jane. Oui, petite Janet, je le crains, et je crois qu'il le faut.

— Eh bien, monsieur, je n'attends plus que l'ordre de départ. Il me trouvera prête.

— Soyons-le donc au plus tôt. L'ordre de départ, comme vous dites, il me faut le donner ce soir.

— Alors, monsieur, vous allez donc vous marier?

— Exac-te-ment; vous l'avez dit : avec votre pénétration habituelle, vous avez, du premier coup, mis le doigt sur la difficulté.

— Bientôt, monsieur?

— Très-tôt, ma...., c'est-à-dire miss Eyre.... Or, vous pouvez, vous devez même vous le rappeler, la première fois que vous m'avez entretenu de l'idée où j'étais d'entrer, célibataire indigne, dans le saint giron du mariage.... Mais vous ne m'écoutez pas, miss Jane; est-ce que vous détournez la tête pour voir voler quelque autre scarabée?... La première fois, dis-je, que vous me parlâtes de mes projets d'hyménée, vous fûtes la première à m'avertir qu'il serait convenable, miss Ingram étant devenue ma femme, qu'Adela et vous lui fissiez place.... Je n'insisterai pas sur la censure quelque peu amère que cette suggestion renferme contre le caractère si bienveillant de mon adorable prétendue.... Je ne veux songer qu'à la profonde sagesse de vos bons avis, et m'y conformer de tous points.... Adela donc sera mise dans un pensionnat, et vous, miss Eyre, vous aurez à chercher une autre situation.

— Certainement, monsieur; je vais immédiatement m'adresser au journal.... En attendant, j'imagine.... »

Mais j'en restai là de ma phrase, ne prévoyant pas que je pusse l'achever sans que ma voix trahît mon émotion, qui était poignante.

« Dans un mois, je l'espère du moins, la noce aura lieu, continua M. Rochester ; et, d'ici là, je verrai moi-même à vous caser.

— Je vous suis obligée, monsieur, et je regrette la peine....

— Allons donc, Jane, vous plaisantez. Quand une gouvernante

remplit aussi bien que vous les devoirs de sa place, elle a, pour ainsi dire, le droit que les gens dont elle dépend l'aident à se pourvoir ailleurs, le jour où elle se sépare d'eux. D'ailleurs, nous avons déjà parlé, ma future belle-mère et moi, d'une position qui vous pourrait convenir. Vous auriez à élever les cinq filles d'une riche dame irlandaise. Elle habite le Connaught. Vous verrez, l'Irlande vous plaira. Les Irlandais, à ce qu'on dit, sont fort bonnes gens.

— Y a-t-il loin d'ici là, monsieur?

— Que vous importe?... Vous êtes une fille trop sensée, trop réfléchie, pour qu'un voyage plus ou moins long vous fasse hésiter, pour que la distance soit un obstacle à votre détermination.

— Le voyage, non; mais la distance.... Et puis la mer me séparerait....

— De quoi, Jane?

— De l'Angleterre.... de Thornfield.... de.....

— Eh bien! achevez!

— De vous, monsieur Rochester. »

Ces derniers mots m'étaient échappés involontairement, et, bien involontairement aussi, mes pleurs commencèrent à déborder.

Mes larmes pourtant coulaient sans bruit, et M. Rochester pouvait se dispenser d'y prendre garde.

« Il est en effet probable, reprit-il, que nous nous verrons assez peu.... ou, pour mieux dire, jamais. Je n'ai pas personnellement de goût pour l'Irlande; au surplus, Jane, nous avons été toujours bons amis, n'est-il pas vrai?

— Sans aucun doute, monsieur.

— Eh bien! quand de bons amis sont à la veille de se séparer, ils aiment à passer près l'un de l'autre le temps qui leur reste. Voici le grand marronnier... voici le banc établi sur ses vieilles racines.... Venez vous asseoir; nous causerons tranquillement de votre voyage. »

Il me guida, disant ces mots, vers le siége rustique, et prit place à mes côtés.

« Jane, reprit-il ensuite, je suis fâché de vous envoyer si loin.... Il y a des moments, savez-vous, où je crois que nous sommes de la même race, et tant soit peu parents. Un lien nous unit, du moins je me l'imagine parfois, comme celui qui rattache l'un à l'autre certains jumeaux prodigieux. Que si nous mettons entre nous ce large canal Saint-Georges, avec ses flots écumants, ses courants impétueux, je crains que le lien ne se brise et que nos deux cœurs ne saignent.... Mais que dis-je?... Vous m'oublierez, vous!...

— Moi, monsieur, jamais... et vous le savez bien.... D'ailleurs....

— Janet, interrompit-il, entendez-vous dans ces bois lointains le doux chant du rossignol?... Écoutez bien !... »

Mais, dans le silence qui suivit, les sanglots qui m'étouffaient déjà depuis longtemps éclatèrent tout à coup; et, lorsque je pus articuler quelques mots, ce fut pour maudire le jour où j'étais née, le jour où j'étais venue à Thornfield.

« Vous êtes donc bien peinée de le quitter? » me demanda M. Rochester d'un ton de surprise.

Le moment était venu où je ne pouvais plus maîtriser un sentiment plus puissant que toutes mes résistances.

« Oui, m'écriai-je, je regrette Thornfield.... j'aime Thornfield.... Je l'aime, parce que j'y ai vécu d'une vie délicieuse et complète.... au moins pendant quelques jours. Je n'y étais point foulée aux pieds; je n'y étais pas réduite à l'état de pierre; je n'y étais pas étouffée dans une communion forcée avec des intelligences vulgaires, ni privée de tout commerce avec tout ce qu'il y a de brillant, d'énergique, d'élevé dans l'âme humaine. J'y conversais face à face avec ce que je respecte, ce que j'aime le plus au monde, un esprit original, vigoureux, large dans ses vues.... Pourquoi vous le taire, monsieur Rochester?... Après vous avoir connu, ce m'est un supplice et un effroi de sentir que je vais être à jamais séparée de vous.... Je vois bien la nécessité du départ... mais comme on voit la nécessité de la mort... sans pouvoir y accoutumer ma pensée.

— Cette nécessité, où la voyez-vous? me demanda-t-il brusquement.

— Mais... c'est vous, monsieur, qui venez de la placer devant mes yeux.

— Sous quelle forme donc?

— Sous celle de miss Ingram, une belle et charmante femme fiancée à vous.

— A moi?... Que parlez-vous de fiancée?... Je n'ai pas de fiancée.

— Qu'importe?... vous voulez vous marier!

— Je veux... c'est vrai.... Je le veux!... je le veux! »

Il disait ces mots, les dents serrées, avec une expression d'égarement.

« Vous voyez bien que je dois partir.... Ne l'avez-vous pas dit vous-même?

— Non.... Vous resterez.... Vous resterez, car je le jure.... et ce serment sera tenu.

— C'est donc moi qui, à mon tour, vous dirai : Je veux, je

dois partir !... Me croyez-vous donc capable de demeurer ici, sans aucun titre à votre affection ?... M'avez-vous prise pour un automate, une machine sans cœur, dépourvue de toute faculté souffrante? Parce que je suis pauvre, née de parents obscurs, petite et laide, me croyez-vous sans cœur ni âme?... Mon cœur et mon âme, sachez-le bien, vont de pair avec les vôtres.... Et si j'avais, avec quelque beauté, une fortune qui me mît à votre niveau, monsieur Rochester, j'aurais bien su vous rendre aussi pénible de vous séparer de moi qu'il me l'est de me séparer de vous. Ici, vous le voyez, et je le sais, je m'abstrais de tout ce qui est coutume, convention, rapports humains. C'est mon esprit qui parle à votre esprit.... justement comme si nous avions tous deux traversé la tombe pour nous rencontrer aux pieds du Seigneur, égaux, parfaitement égaux.... car, là, nous le serons... et nous le sommes déjà, je le sens.

— Oui, vous dites vrai.... nous sommes égaux, répéta M. Rochester, dont la voix tremblait maintenant plus que la mienne.... Venez donc, Jane, venez sur mon cœur. »

Il m'y attirait, en effet, et ses lèvres, je crois, effleurèrent les miennes; mais je le repoussai vivement.

« Eh bien ! non, repris-je, emportée par le rapide flot de ma parole, non, nous ne sommes point égaux; car vous allez, par calcul, faire ce que jamais on n'obtiendrait de moi. Vous allez épouser un être inférieur à vous, et que vous savez tel.... un être qui ne vous inspire aucune vraie sympathie et que vous ne pouvez aimer vraiment, puisque, au fond du cœur, vous l'avez en mépris.... Non, pour tout ce que le monde a de plus précieux, je ne me soumettrais pas à un pareil joug.... Je vaux donc mieux que vous ne valez.... Laissez-moi partir !

— Pour l'Irlande, Jane?

— Pour l'Irlande ou pour ailleurs. J'ai dit ce que j'avais sur le cœur; j'irai maintenant où l'on voudra.

— Jane, calmez-vous ! Cessez de vous débattre ainsi entre mes bras, comme un oiseau prisonnier qui, dans sa fureur désespérée, se meurtrit aux barreaux de sa cage....

— Je ne suis point un oiseau, et l'on ne me prend point au filet. Je suis un être libre, exerçant une volonté qui ne dépend de personne.... Et cette volonté, je l'emploie à me séparer de vous. »

Un nouvel effort me dégagea de son étreinte. Je restai debout devant lui, victorieuse et fière....

« Soit donc, me dit-il, votre volonté seule réglera votre destinée:

je vous offre ma main, mon cœur et votre part dans tout ce que je possède au monde. »

Je restai quelques moments comme foudroyée, et ma surprise passait tout ce que je pourrais vous peindre. Remise pourtant, peu à peu de ce premier trouble :

« Je devrais rire de cette plaisanterie, monsieur Rochester ; et pourtant....

— Pourtant, rien n'est plus sérieux, dit-il. Ne vous laissez point aller à la surexcitation qui tout à l'heure encore dictait vos paroles. Soyez quelques moments immobile et calme. Je veux moi-même vous en donner l'exemple. »

Il se tut, en effet, et ne bougea plus. Une bouffée de vent balaya doucement l'allée des lauriers, et, traversant les branches touffues du vieil arbre, s'alla perdre au loin dans l'espace infini. Comme ce doux bruit mourait, un autre s'éleva. C'était le chant du rossignol dans les bois voisins. En l'écoutant, je me sentis pleurer encore. M. Rochester me regardait pleurer avec une tendresse grave.

« Venez à côté de moi, Jane, me dit-il enfin. Il faut que ce long malentendu finisse. Venez donc : que craignez-vous ? »

Hélas ! je craignais encore qu'il ne se raillât de ma crédulité.

« Votre fiancée, lui dis-je, est entre nous. »

Il se leva brusquement, et d'un seul pas m'atteignit.

« Ma fiancée est ici ! reprit-il, m'attirant de nouveau contre lui. Elle est ici, parce qu'ici je trouve et mon égale et ma pareille !... Jane, voulez-vous être ma femme ? »

Comme je ne me pressais pas de répondre :

« Je vois, continua-t-il, que je suis encore un menteur à vos yeux. Que faut-il donc pour vous convaincre, ô ma petite sceptique ? Comme si vous ne saviez pas que je n'ai jamais aimé miss Ingram ! Et, quant à son affection pour moi, j'ai pris la peine d'en faire l'épreuve. Il m'a suffi, pour cela, de laisser entendre ou plutôt deviner que j'avais perdu les deux tiers de ma fortune. A partir de ce moment j'ai pu sans crainte, sans crainte de me voir accepté, me présenter comme aspirant à sa main. Elle et sa mère m'ont joliment accueilli.... Non, je ne voulais pas, je ne pouvais pas épouser miss Ingram. C'est vous, vous le petit être bizarre, vous qui êtes à peine de ce monde, vous sans trésors ni famille, vous que tant de gens trouvent laide, c'est *vous* que je supplie de m'accepter pour mari.

— Eh quoi ! vous dites vrai ? m'écriai-je, convaincue surtout de sa sincérité par ce que ses compliments avaient d'incivil... moi

qui n'ai dans le monde d'autre ami que vous.... si toutefois vous l'êtes.... moi qui n'ai pas un schelling que vous ne m'ayez donné.... Voyons, monsieur Rochester, tournez-vous du côté de la lune.

— Pourquoi donc?

— Parce que je veux lire votre pensée sur votre visage.

— Soit : vous serez bien habile si vous lisez quelque chose sur cette page usée et flétrie.... Lisez donc, mais dépêchez-vous!... car je souffre horriblement. »

En effet, le sang montait à son front. Il était évidemment fort agité. On le voyait au travail nerveux de ses traits, aux singuliers éclairs de ses yeux.

« Oh! Jane! s'écria-t-il bientôt, cessez de me torturer ainsi! Vos regards, ces loyaux interprètes de votre âme, ont une expression qui me navre.

— Ils n'expriment pourtant qu'une profonde reconnaissance, et je ne vois pas....

— Pas un mot de plus, je vous en supplie, si ce n'est pour me dire que vous acceptez....

— Est-ce loyalement que vous m'aimez, que vous me voulez pour femme?

— Je vous l'ai dit. Voulez-vous un serment de plus?... Eh bien! je vous le jure.

— Je vous jure, à mon tour, de vous accepter pour mari.

— Viens donc, et, cette fois, viens sans crainte aucune!... »

Puis il ajouta, d'une voix basse et vibrante, sa joue contre la mienne et ses lèvres à mon oreille : « Que je sois heureux par toi : ma vie sera consacrée à ton bonheur.... Que Dieu me pardonne! continua-t-il, après un instant de silence. Que Dieu me pardonne! et que personne ne songe à me l'enlever.... Elle est à moi, maintenant, et je la garde! »

Il y avait, dans l'accent de résolution avec lequel ces derniers mots furent prononcés, quelque chose qui me donna le frisson.

Cependant la nuit s'était obscurcie autour de nous. La lune n'avait pu disparaître de si bonne heure, et pourtant je distinguais à peine la figure de mon maître. Le grand arbre, au pied duquel nous étions, gémissait sous l'effort du vent qui agitait le feuillage crépitant des lauriers.

« Il faut rentrer, me dit M. Rochester, car le temps a changé. Que je serais volontiers resté près de toi, ma Janet, jusqu'au retour du matin!...

— Et moi donc! » pensai-je. Peut-être l'aurais-je dit, mais un jet de flamme livide jaillit des nuages sur lesquels j'avais les yeux

fixés ; un craquement sinistre suivit cette clarté subite, et le roulement sourd de la foudre vint accroître l'effet de ces imposantes menaces. Éblouie et terrifiée, j'appuyai mon front sur l'épaule de M. Rochester. La pluie déjà tombait à torrents. Il m'entraîna le long de l'allée, et par l'enclos, jusqu'à la maison ; mais, avant d'en toucher le seuil, nous étions trempés l'un et l'autre. Arrêtés dans le vestibule, il détachait mon châle collé sur mes épaules, et doucement pressait les tresses en désordre de mon humide chevelure, lorsque mistress Fairfax sortit de sa chambre. Nous ne prîmes pas garde à elle tout d'abord, et cependant la lampe de bronze était allumée. L'horloge allait sonner minuit.

« Hâtez-vous de quitter vos vêtements mouillés, me dit mon maître, et avant de vous retirer, bonne nuit.... Bonne nuit, mon amour ! »

A deux ou trois reprises, il m'embrassa, répétant ces tendres paroles. Au sortir de ses bras, quand je levai les yeux, je vis devant moi l'honnête veuve, pâle, grave, stupéfaite.

Un sourire, que je lui jetai en fuyant, fut la seule explication qu'il me parut possible de lui donner en ce moment. Et cependant, une fois dans ma chambre, une espèce d'angoisse me saisit en songeant que, pendant quelques heures tout au moins, cette digne personne interpréterait peut-être à mal la petite scène dont le hasard l'avait rendue témoin.

Mais, au bout du compte, la joie dont j'étais comme enivrée effaçait en moi tout autre sentiment. Le vent déchaîné rugit en vain toute la nuit ; le tonnerre en vain parcourut le ciel ; les éclairs secouèrent en vain leurs ailes de flamme. Pendant un orage qui dura plus de deux heures, les cataractes célestes eurent beau ruisseler à grand bruit sur les toits sonores, je n'éprouvai aucune crainte... à peine quelque vague émotion de respect pour cette puissance des éléments manifestée avec tant d'éclat.

Trois fois, dans le cours de la nuit, M. Rochester vint à ma porte pour savoir si j'étais sans souffrance et sans effroi.... Il y avait là de quoi me donner courage contre tous les dangers, consolation pour tous les malheurs.

CHAPITRE XIII.

Le lendemain fut un beau jour ; rarement plus magnifique matinée de juin éclaira le monde. Les fleurs, ranimées par l'orage,

livraient à la brise encore vive et fraîche des flots d'émanations parfumées. Les oiseaux chantaient de tous côtés. Après avoir déjeuné chez mistress Fairfax, — elle m'accueillit avec une certaine réserve dont il ne m'était pas encore permis de lui demander compte, — je montai auprès d'Adela ; mais M. Rochester venait de la renvoyer chez sa bonne, et me reçut lui-même dans notre cabinet de travail. Ce ne fut point un froid salut, ce ne fut pas même un cordial serrement de mains, ce fut une caresse à demi paternelle qui m'accueillit à mon entrée. Et, déjà faite à mon bonheur, je trouvais tout naturel d'être traitée ainsi.

Lorsqu'il m'eut félicitée sur ma bonne mine, sur ma *beauté* même, et sur l'éclat de mes jolis yeux *bruns*, — ils sont verts, comme vous le savez, ma chere amie, — M. Rochester me parla immédiatement de ses projets. Nous devions être mariés, me dit-il, dans les quatre semaines strictement requises, et il ne m'accordait pas un jour de plus. Du reste, il avait écrit à Londres, et, par le retour du courrier, il recevrait les bijoux de famille déposés chez son banquier. Il verrait si ces parures me suffisaient, car il me voulait aussi élégamment, aussi richement mise, que s'il m'eût épousée fille d'un duc et pair, avec une dot de cent mille livres sterling.

Je me permis de me moquer de ses bijoux et de lui.

« Vous oubliez, lui dis-je, que la parure ne sied qu'aux belles. Métamorphosée en grande dame, couverte de fleurs, de diamants, de dentelles, vous ne reconnaîtrez plus Jane Eyre, la petite gouvernante, dont les allures quakeresses vous ont gagné le cœur. Ce serait le geai, fort mal à propos déguisé sous les plumes du paon. J'aimerais autant, pour ma part, vous voir costumé en héros d'Opéra, la toque sur la tête, la fraise autour du cou, le court-mantel sur une épaule, que de me trouver, en face de mon miroir, toute hérissée de panaches, toute surchargée de pierreries. Je vous aime, et du fond du cœur, mais sans vous voir plus beau que vous ne l'êtes. Ne vous croyez donc point obligé de flatter en moi cet amour-propre que l'on suppose à toutes les femmes. »

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il ne prêta aucune attention à ce discours trop raisonnable. Seulement il fit vibrer en moi une corde plus sensible en me parlant des voyages que nous ferions ensemble aussitôt mariés. Visiter avec lui Paris, Rome, Naples, Florence, Venise et Vienne, tous les pays qu'il connaissait déjà, qu'il voulait revoir avec moi.... quelle perspective pouvait être plus riante !

Empressé à me complaire : « Je veux, me dit-il, que vous me demandiez ce soir même la réalisation de vos trois désirs les plus

chers, absolument comme dans les contes de fées. Maintenant, Jane, prenez garde à me demander l'impossible, car certainement je le tenterais....

— Voyons, dis-je en riant, mon premier vœu, c'est que vous écriviez à votre banquier de ne point vous envoyer les bijoux dont vous me parliez. Ils me seraient inutiles, et peut-être pires, car ils me rappelleraient une disproportion de fortune qui m'est pénible.

— Jane, vous êtes perfide!... s'écria M. Rochester; mais je suis lié par ma parole : le contre-ordre partira ce soir.

— Bien. Passons au second vœu. Je veux que ma curiosité soit satisfaite sur un point très-délicat.... »

M. Rochester parut aussitôt fort troublé : ses sourcils noirs se rapprochèrent; son front s'obscurcit....

« Rappelez-vous Ève et Psyché, me dit-il d'une voix contrainte et avec un sourire forcé; toutes deux se repentirent d'avoir voulu trop savoir.

— Je saurai pourtant, lui dis-je, dans quel but vous avez affecté de faire la cour à miss Ingram, que vous n'aimez pas. »

Le visage de mon maître redevint aussitôt plus serein.

« Je ne pensais pas avoir à vous l'expliquer, ma Janet, répondit-il. Ignorez-vous qu'un peu de jalousie est le plus vif stimulant d'une passion naissante? et ne savez-vous pas que je voulais être aimé de vous jusqu'à la folie ? .

— Quel pauvre calcul! et comme il vous rabaisse à mes yeux! vous êtes maintenant plus petit que moi, monsieur Rochester. Mais laissons cela. Mon troisième désir, et le plus cher des trois, est que mistress Fairfax soit informée par vous de l'honneur auquel vous me destinez. Après ce qu'elle a vu, il ne sied pas qu'elle reste à cet égard dans une plus longue ignorance.

— Entendre, c'est obéir. » répliqua M. Rochester, employant à dessein la formule des esclaves d'Orient. Et, du même pas, il alla expliquer ses intentions à ma bonne vieille amie, dont la surprise profonde, trop naïvement exprimée, devint presque désobligeante pour moi.

Il était évident qu'elle ne comprenait rien à mes moyens de séduction. L'orgueil et l'esprit d'ordre, pour ne rien dire de plus, étaient à ses yeux les qualités typiques, héréditaires, de la famille Rochester. Elle n'en trouvait pas trace dans ce mariage, qui lui semblait, de tout point, et même sous le rapport de l'âge, tout à fait disproportionné.

« Enfin, dit-elle, tout est pour le mieux, et me voici délivrée de

certaines angoisses qui me serraient le cœur depuis quelque temps. Je ne saurais vous dire ce que j'ai souffert hier au soir, lorsque, après vous avoir cherchés par toute la maison, vous et monsieur, je vous ai vus, à minuit....

— Ne parlons plus de cela, m'écriai-je avec un commencement d'impatience, puisque vous savez à quoi vous en tenir.

— Soit. J'espère que tout finira bien. Mais, ma chère enfant, soyez sur vos gardes. Tenez M. Rochester à distance ; méfiez-vous de vous-même autant que de lui. Ce n'est pas tous les jours que des hommes de sa caste épousent les gouvernantes de leurs enfants. »

J'allais décidément me fâcher ; mais l'arrivée d'Adela mit fin à cet entretien pénible.

Ma petite élève me venait chercher, de la part de M. Rochester, pour aller ensemble à Millcote. Il s'agissait, me dit-elle, d'une descente à faire chez tous les marchands de cette petite ville, dont on dévaliserait les magasins pour composer un trousseau de mariée.

Ceci ne me convenait nullement. Toutes les fois que M. Rochester paraissait vouloir ainsi me combler de présents, me parer outre mesure, je me sentais profondément humiliée, et je souffrais de tout ce qui semblait porter atteinte au désintéressement de mon amour.

Il fallut, cependant, faire le voyage ; mais, au lieu de quinze ou vingt robes différentes dont il voulait me gratifier à la fois, je réussis à n'en accepter que deux, dont il ne voulut pas me laisser le choix, tant il me vit encline à les acheter plus simples et plus modestes qu'il ne le souhaitait. Il prit les étoffes les plus chères, les satins les plus voyants.

« Pourquoi pas du drap d'or ? pourquoi pas de la gaze d'argent ? lui dis-je à voix basse.

— Taisez-vous, répliqua-t-il ; ceci ne vous regarde en rien. Et si je trouvais quelque chose de plus beau, vous le mettriez bon gré mal gré. »

Même scène chez le joaillier ; et plus M. Rochester m'accablait de ses générosités, plus je sentais mes joues s'empourprer, mon front devenir brûlant, une espèce de honte inquiète s'emparer de moi.

Aussi, à peine rentrés dans la voiture, nous eûmes une explication assez vive. Je le menaçai très-sérieusement, s'il continuait, de me marier en robe de percale lilas, lui laissant à se tailler des gilets et des robes de chambre dans les splendides étoffes dont il voulait, en dépit de moi, m'affubler.

Il riait et se frottait les mains pendant que je lui manifestais ainsi mon très-sincère dépit.

« Est-elle originale ! est-elle piquante ! s'écria-t-il enfin. Je ne changerais pas cette petite fille anglaise pour tout le sérail du Grand-Turc !. »

Rien n'était moins propre à me calmer que cette allusion trop orientale.

« Je ne suis pas disposée le moins du monde, lui répondis-je, à me faire l'équivalent d'un harem.... S'il vous faut, pour compléter votre ménage, quelque chose en ce genre, vous n'avez qu'à partir pour Stamboul. Vous trouverez à y dépenser utilement cet argent dont ici vous avez l'air de ne savoir que faire.

— Et vous, Janet, pendant que j'achèterais au poids une collection de grasses odalisques, avec un assortiment de beaux yeux noirs, que deviendriez-vous, s'il vous plaît ?

— Je me mettrais en état d'aller, en missionnaire, prêcher la liberté à tous les opprimés, aux femmes de votre sérail toutes les premières. Je les exciterais à la révolte, et, tout pacha que vous seriez, nous vous aurions bientôt réduit à l'état de monarque constitutionnel.... »

Sous ces ironies, M. Rochester voyait bien qu'il y avait une pensée très-sérieuse ; il m'en demanda compte, et je ne lui déguisai point ma pensée.

« L'indépendance de l'âme, lui dis-je, est à mes yeux le premier des biens. Il ne faut pas m'imposer des obligations qui me pèsent et m'étouffent. Rappelez-vous ce que vous m'avez dit de Céline Varens (la mère d'Adela), et des diamants, des cachemires que vous lui donniez. Je ne veux pas être, je ne serai jamais, sachez-le bien, une Céline Varens anglaise. Et pour commencer, je veux rester gouvernante d'Adela, gagner, comme devant, mon logement et ma nourriture, avec trente livres par an pour ma toilette.... Seulement vous me donnerez de plus....

— Quoi donc ? je suis curieux de le savoir.

— Votre affection, monsieur. Et, comme en retour vous aurez la mienne, il me semble que nous serons quittes. »

En ce moment nous approchions de la maison.

« Me ferez-vous, tout au moins, me dit-il, l'honneur de dîner avec moi ?

— Non, monsieur, je vous rends grâces.

— Puis-je savoir le motif de ce refus ?

— Il est tout simple. Je n'ai jamais dîné à votre table, et ne vois pas de raison pour m'y asseoir jusqu'au moment où....

— Encore une réticence? Voyons, complétez votre pensée....

— Jusqu'au moment où je ne pourrai plus m'en dispenser.

— A la bonne heure, inflexible tyran! Usez et abusez de vos droits actuels. J'aurai plus tard les miens, et vous verrez si j'en profiterai. »

Mes scrupules pourraient paraître exagérés, puérils peut-être, à bien des gens ; mais vous comprendrez, vous, ma digne amie, ces susceptibilités d'une âme à la fois tendre et fière, attentive à sauvegarder, dans une position particulièrement difficile, de tout soupçon, de toute arrière-pensée, le penchant auquel elle s'abandonne. C'était déjà beaucoup que d'avouer tout haut cette passion longtemps muette ; au moins fallait-il la préserver de toute interprétation dégradante, et qu'aucun mercenaire calcul ne pût sembler le mobile d'une conduite où le monde trouverait, je le savais, un sujet de raillerie et de blâme.

Par ce motif, et par ce motif seul, ma pauvreté me pesait. En revenant de Millcote, j'avais formé le projet, et je l'exécutai le jour même, d'écrire à mon oncle John, à Madère, pour l'informer que sa nièce n'était pas morte ; qu'elle allait, au contraire, contracter un mariage fort au-dessus de sa condition, et qu'elle lui gardait une vive reconnaissance de ses bienveillantes intentions, déjouées par le mauvais vouloir de l'intermédiaire qu'il avait choisie.

Il était fort douteux que cette lettre trouvât l'oncle John encore vivant, ou même encore célibataire, et libre de disposer de sa fortune ; mais n'importe. Je puisais un certain soulagement à l'idée de vivre maintenant aux dépens de M. Rochester, dans l'espérance, si incertaine qu'elle fût, de lui apporter un jour quelque surcroît de fortune.

Un autre embarras pour moi consistait à éviter, durant ces longs colloques familiers avec un homme certain de mon amour, les épanchements périlleux de sa tendresse. Mais ici mon instinct de femme me servit à souhait. J'appris à pressentir, dans le tour donné à la conversation, dans les intonations de la voix, dans l'ardeur contenue du regard, les symptômes avant-coureurs de ces accès qui pouvaient me perdre si je me laissais aller à leur contagieux entraînement, et désormais je m'arrangeai pour avoir toujours à ma disposition quelque aspérité d'humeur, quelque difficulté de caractère dont je m'armais au besoin, comme d'un préservatif assuré.

Cette tactique exigeait une certaine adresse ; car, si je voulais déplaire momentanément, je ne prétendais pas éloigner et refroidir à jamais ; et il me fallait, je vous le jure, un courage sur lequel je

n'aurais pas osé compter, pour braver le mécontentement, la surprise douloureuse, l'inquiétude, l'anxiété qui se peignaient dans les yeux de mon bien-aimé maître, lorsqu'à dessein je me faisais ou capricieuse, ou personnelle, ou moqueuse, ou évaporée, pour n'être ni trop franchement aimante, ni trop soumise, ni surtout trop *enfiévrée* de sa passion.

Songez-y bien, chère amie, mon futur époux était alors pour moi l'univers entier : l'espoir d'être aimée par lui me tenait lieu de tout autre espoir. Il se plaçait entre mon âme et toute pensée religieuse, comme le nuage entre le regard de l'homme et les rayons du soleil. J'en avais fait une véritable idole. N'était-il pas juste que Dieu m'en punît ?

CHAPITRE XIV.

Ces quatre dangereuses semaines, je les avais franchies saine et sauve. Le jour du mariage était venu. Tout était préparé pour un départ immédiat. Les malles, faites et cordées, encombraient ma petite chambre. Il ne restait plus qu'à y clouer les adresses écrites déjà, et où je lisais avec surprise le nom d'une personne dont je n'avais pas encore une idée très-nette : *Mistress Jane Rochester*, à Londres.

Sophie vint m'habiller de bonne heure, et sans doute elle fut bien longue à remplir sa tâche, car M. Rochester, dans son impatience, envoya s'informer du motif qui me retardait. Puis j'entendis au pied de l'escalier sa voix grondeuse, et me dérobant aux mains éternellement officieuses de ma soubrette, je descendis quatre à quatre jusque dans la salle à manger.

M. Rochester me prit par les mains, jeta un coup d'œil scrutateur sur toute ma toilette, et me déclara belle comme un lis ; puis il sonna pour qu'on apportât le déjeuner. Au valet qui parut, il donna l'ordre exprès de tenir la voiture toute prête pour le moment où nous reviendrions de la chapelle. Les bagages devaient être chargés, le cocher sur son siége, et ces recommandations étaient données du ton le plus péremptoire.

Pendant ce temps, j'étais censée déjeuner ; mais il m'eût été impossible de toucher à ce qu'on avait servi sur la table. M. Rochester, fortement préoccupé, ne prit pas garde à mon abstinence forcée, et me demanda simplement, au bout de trois minutes, si j'étais prête à partir.

Sur ma réponse affirmative, il me prit par le bras, et m'entraîna d'un pas si rapide que j'avais peine à le suivre. Mistress Fairfax nous attendait sous le vestibule, et j'aurais voulu lui parler ; mais le moyen de faire halte lorsqu'un poignet de fer m'emportait presque, et lorsque surtout l'expression peinte sur la figure de M. Rochester n'admettait pas une minute de délai, tant elle indiquait sa volonté d'aller droit au but en aussi peu de temps que possible. Étrange physionomie de fiancé, qui me frappa de surprise et presque de terreur !... Je cessai de prêter attention à autre chose qu'à ces traits où se lisaient une sombre détermination, un projet bien arrêté de résoudre à tout prix quelque difficulté inconnue.

Nous ne fîmes halte qu'au guichet du cimetière ; là seulement M. Rochester s'aperçut que j'étais hors d'haleine.

« Ah ! dit-il, suis-je cruel dans mon amour ! Arrêtons-nous un instant, Jane.... Appuyez-vous sur moi. »

Et maintenant, je me rappelle encore cette vieille église, grise de tons, calme d'aspect, les grolles voltigeant autour du clocher, le ciel empourpré des feux du matin, les monticules verdoyants qui marquaient l'emplacement des fosses villageoises, sans pierre funéraire et sans épitaphe. Enfin, je me rappelle surtout deux étrangers qui, rôdant sur ce sol inégal, paraissaient occupés à déchiffrer sous la mousse quelques inscriptions à demi disparues. Je les vis, dès qu'ils nous aperçurent, faire le tour de l'église, comme pour y entrer par une des petites portes latérales. M. Rochester ne prit point garde à eux, absorbé qu'il était par mon air de fatigue et de souffrance. Je me ranimai cependant après peu d'instants, et nous entrâmes dans l'humble temple.

Le prêtre, revêtu du blanc surplis, assisté de son acolyte, nous attendait près de l'autel. Tout était silencieux. A peine deux ombres se mouvaient dans un coin reculé. Je ne m'étais point trompée ; les deux inconnus nous avaient précédés et, debout près du caveau des Rochester, ils examinaient, à travers les grilles, le vieux cénotaphe de marbre jauni, sur lequel un séraphin agenouillé gardait les cendres de Damer de Rochester, tué à Marston-Moor du temps des guerres civiles, et de noble dame Élisabeth, sa digne épouse.

Nous approchâmes de la sainte table. A peine installés, un bruit léger me fit tourner la tête par-dessus mon épaule, et je vis s'avancer, à pas furtifs, un des deux étrangers, un gentleman, bien évidemment. Le service nuptial commença.

Suivant les rites liturgiques, le prêtre nous expliqua le but du sacrement qu'il allait nous conférer. Puis, s'approchant de nous, et légèrement incliné vers M. Rochester : « Je vous requiers et vous

enjoins à tous deux (qui en répondrez au jour terrible du jugement, alors que les secrets des cœurs seront dévoilés) de déclarer à l'heure même tout empêchement que vous pourriez connaître à la légitimité de votre union, étant certain que tout homme et toute femme, unis autrement que ne le permet le Verbe du Seigneur, ne le sont point par Dieu même, et que leur mariage n'est pas légal.... »

Après ces mots, il s'arrêta, comme le veut la coutume. Et combien de fois arrive-t-il que l'on vienne à rompre le silence qui suit cette solennelle recommandation? Peut-être pas une fois tous les cent ans. Aussi le prêtre, qui n'avait pas levé les yeux de dessus son livre, allait-il continuer, reprenant haleine. Sa main était étendue vers M. Rochester, et ses lèvres s'ouvraient pour lui demander : *Acceptes-tu cette femme comme ton épouse?* quand une voix très-distincte dit, à deux pas de nous :

« Ce mariage ne peut avoir lieu. Je déclare l'existence d'un empêchement. »

Le prêtre regarda l'interrupteur du service et demeura muet. Ainsi fit son humble acolyte. M. Rochester chancela un instant, comme si le sol eût tremblé sous ses pieds. Mais il se remit aussitôt, et sans tourner la tête :

« Continuez, » dit-il d'une voix basse et grave.

Un silence de mort suivit cette parole. Bientôt le chapelain, M. Wood, un moment hésitant, dit à son tour :

« Je ne puis aller plus loin sans m'informer de ce que signifie l'opposition déclarée, et sans m'être assuré qu'elle n'a rien de sérieux.

— La cérémonie est terminée, reprit la même voix qui avait parlé la première. Je suis en mesure de prouver que je n'ai rien allégué sans preuves. »

M. Rochester entendait aussi bien que moi; mais on eût dit qu'il ne prêtait aucune attention aux paroles de l'étranger. Il n'articulait pas une syllabe, il ne faisait pas un mouvement. Je me trompe, il saisit ma main.... Dieu! quelle étreinte nerveuse et brûlante! et comme son front sculptural avait bien en ce moment la rigidité du granit! Quel éclat sauvage, quelle fixité dans son regard!

« En quoi consiste l'obstacle? demanda derechef M. Wood. Est-il réellement insurmontable?

— Vous en jugerez, » reprit l'étranger, qui fit deux pas en avant et s'accouda sur la barrière du chœur. Sa parole était calme, bien articulée, sans le moindre accent d'émotion, et discrètement modulée, comme dans un entretien de salon. « L'obstacle consiste, tout

simplement, dans l'existence d'un premier mariage. M. ROCHESTER A UNE FEMME QUI VIT ENCORE! »

Jamais le tonnerre n'avait ébranlé mes pauvres nerfs comme les ébranlèrent ces derniers mots dits aussi simplement que possible. Mon sang ressentit leur effet comme jamais il n'avait ressenti ni celui de la gelée ni celui de la flamme. Mais je demeurai parfaitement maîtresse de moi, et ne me vis nullement en danger de m'évanouir.

Je regardai M. Rochester, ce qui le contraignit à me regarder aussi. Sa figure était un masque de pierre. Ses yeux ressemblaient à deux charbons incandescents. Il ne níait rien. Il semblait prêt à tout braver. Sans parler, sans sourire, sans donner aucun signe qu'il reconnût en moi une créature comme lui, il passa simplement son bras autour de ma taille et me riva, pour ainsi dire, à son côté.

« Qui êtes-vous? demanda-t-il ensuite à l'inconnu.

— Je me nomme Briggs, avocat à Londres, rue ***, n° ***.

— Et vous prétendez me gratifier d'une femme?

— Je veux vous rappeler que votre femme existe, reconnue par la loi, sinon par vous.

— Me ferez-vous l'honneur de me dire qui elle est, comment elle se nomme, où elle réside?

— Certainement, monsieur. »

Et l'avocat, toujours impassible, tira de sa poche un papier dont il lut le contenu du bout des lèvres, avec cette espèce de voix nasillarde si familière aux gens de chicane.

« J'affirme et puis prouver que le 20 octobre 18... (cette date nous reportait à quinze années), Edouard-Fairfax Rochester de Thornfield-Hall, dans le comté de****, et de Ferndean-Manor, dans le comté de****, Angleterre, a été marié à ma sœur, Bertha-Antoinette Mason, fille de Jonas Mason, négociant, et d'Antoinette, sa femme, créole de race, en l'église de****, Spanish-Town, Jamaïque. L'acte original du mariage existe dans les registres de ladite église. Une copie est jointe au présent. « Signé RICHARD MASON. »

« Ceci, reprit M. Rochester, en admettant la déclaration pour authentique, prouve tout au plus que j'ai été marié, mais non que la femme dont on parle comme étant la mienne est encore vivante.

— Elle l'était il y a trois mois, répliqua immédiatement l'avocat.

— Qu'en savez-vous?

— J'ai un témoin du fait, et un témoin que vous auriez quelque peine à récuser....

— Produisez-le donc, votre témoin, ou allez au diable! s'écria M. Rochester, dont le calme forcé ne pouvait durer plus longtemps.

— Soit, monsieur. Je profiterai de l'alternative que vous me laissez pour ne pas faire ce petit voyage.... Avancez, monsieur Mason. »

Ce nom produisit sur M. Rochester une commotion rapide comme l'éclair, et perceptible pour moi seule, qui sentis passer au bout de ses doigts l'étincelle spasmodique. Le second étranger s'était soigneusement dissimulé jusqu'alors; il montra sa blême figure par-dessus l'épaule de l'avocat.

M. Rochester se tourna vers lui, et lui jeta un regard dont les reflets sanglants donnaient tout à craindre. On eût dit un volcan dont l'éruption s'annonçait par de rougeâtres éclairs. Il alla vers son beau-frère, leva sur lui sa main puissante.... et je croyais déjà voir celui-ci rouler abattu au pied de l'autel.... Mais il recula, implorant déjà l'assistance de Dieu ! et sa lâcheté le sauva. Le mépris éteignit, comme un flot glacé, l'ardente colère de M. Rochester, qui, laissant retomber son bras désarmé, lui demanda simplement:

« Parlez, voyons ! qu'avez-vous à dire? »

M. Mason, terrifié, commençait à balbutier quelques phrases décousues. Le prêtre vint à son aide en rappelant M. Rochester au respect des lieux saints. Puis se tournant vers M. Mason :

« Êtes-vous certain, monsieur, lui demanda-t-il avec douceur, que la femme de ce gentleman soit vivante encore?

— Courage !... ajouta l'avocat, dites ce que vous savez.

— Elle est vivante : elle est à Thornfield-Hall, reprit M. Mason d'un ton quelque peu raffermi. Moi, son frère, je l'y ai vue au mois d'avril dernier.

— Thornfield-Hall ! s'écria le prêtre, surpris au delà de toute expression. Ceci me paraît impossible. J'habite les environs depuis bien longtemps, monsieur, et je n'ai jamais ouï dire qu'il y eût à Thornfield-Hall une mistress Rochester. »

Ces mots arrachèrent une sorte de sourire désespéré à mon malheureux fiancé.

« Oh ! dit-il, mes précautions étaient bien combinées.... » Puis il réfléchit quelques minutes sans que personne osât l'interrompre, et, sa résolution prise : « Assez ! s'écria-t-il tout à coup. Et puisque tout est manqué, restons-en là.... Wood ! fermez votre livre et ôtez votre surplis. John Green... (c'était le nom du servant d'autel), vous pouvez quitter l'église. Il n'y aura pas de noce aujourd'hui. »

Ces ordres furent exécutés : M. Rochester reprit avec une hardiesse, une insouciance étonnantes :

« Bigamie! voilà un vilain mot.... J'allais pourtant devenir bigame.... Mais le destin a déjoué mes savantes manœuvres, et la Providence,

comme ils vont le dire, m'a retenu au bord de l'abîme.... Eh bien ! messieurs, c'est un plan à vau-l'eau, pas autre chose.... Cet avocat et son client disent vrai. Je suis marié, marié à une femme vivante et résidant sous mon toit.... Vous l'ignoriez, Wood ? Mais, voyons ! n'avez-vous jamais entendu jaser vos paroissiens au sujet de cette mystérieuse folle que je tenais en chartre privée ? On vous aura dit, sans doute que c'était ma demi-sœur naturelle, ou bien encore une maîtresse abandonnée ?... Eh bien ! non ; c'est ma femme, la femme que j'épousai il y a quinze ans... la sœur de ce brave que vous voyez ; une créole, née d'une mère abrutie par les excès de boisson, et folle comme sa mère, adonnée comme elle à ce goût dégradant des liqueurs fortes.... On se garda bien de m'avertir, quand il fut question entre nous d'un mariage arrêté d'avance par nos parents. On se garda bien de me dire que depuis trois générations se transmettait de la mère aux enfants cette fureur héréditaire.... Aussi quel bonheur fut le mien !... et quelle variété charmante dans mon existence, depuis l'heureux instant où je devins l'époux de Bertha Mason !.... Allons, messieurs; vous serez juges de cette félicité trop longtemps cachée. Wood, mon cher révérend, et vous, monsieur l'avocat Briggs, et vous aussi, courageux Mason, je veux vous présenter à ma femme. Venez avec moi jusqu'à mon logis. Vous me direz ensuite si j'avais droit ou non de me regarder comme délié d'un serment dérisoire et non valable à mes yeux....

« Quant à cette jeune fille, continua-t-il en me montrant, elle ignorait tout ceci, comme vous l'ignoriez vous-même, mon cher Wood. Elle allait tomber, innocente, dans le piége que lui tendait un mari dépourvu de toute conscience et las de son atroce veuvage.... Voyons, messieurs, je vous attends ! »

Il quitta l'église, me tenant toujours serrée contre lui, et suivi des trois spectateurs de cette étrange scène. Devant le château, nous trouvâmes la voiture tout attelée et chargée, le cocher prêt à partir.

« Remisez-moi tout cela, lui dit froidement son maître. On ne s'en servira pas aujourd'hui. »

Mistress Fairfax, Adela, Sophie, Leah nous attendaient sous le vestibule pour nous complimenter.

« Arrière ! arrière tout le monde !... leur cria M. Rochester. Merci de vos félicitations !... A qui serviraient-elles ?... Pas à moi, toujours.... Elles viennent quinze ans trop tard. »

A ces mots, il passa outre, ma main toujours dans la sienne, et faisant signe à ses trois invités de nous suivre. Nous montâmes ainsi jusqu'au premier étage; de là, par la galerie, jusqu'au troisième.

La petite porte noire, ouverte par M. Rochester, nous livra l'accès de la chambre aux tapisseries, où j'avais passé une si étrange nuit :

« Vous reconnaissez cette pièce, n'est-il pas vrai, Mason? demanda ironiquement M. Rochester à son beau-frère toujours éperdu. C'est ici qu'elle vous larda et vous mordit si bien. »

Sans attendre la réponse, il souleva le pan mobile de la tapisserie qui dérobait aux regards la porte secrète de la seconde chambre. Cette porte fut ouverte comme la première l'avait été.

Nous arrivâmes sur le seuil d'une pièce sans fenêtres, éclairée par une lampe que des chaînes de fer tenaient suspendue au plafond. Un grand feu brillait derrière une forte grille qui en interdisait l'approche. Grace Poole était penchée sur ce feu, et, la casserole en main, s'adonnait à Dieu sait quelle cuisine. Puis, dans une pénombre épaisse, à l'extrémité la plus reculée de cette espèce d'antre, passait et repassait, à la manière des carnassiers en cage, un être sans forme comme sans nom.... la maîtresse légitime du château.

CHAPITRE XV.

A première vue, il était bien difficile de dire si c'était là une créature humaine. Une masse de cheveux jadis noirs, maintenant à peu près gris, cachant sa tête et son visage, lui faisaient une sorte de crinière. Un grondement bestial errait sur ses lèvres. Elle se traînait par moments à quatre pattes, et semblait prendre plaisir à parodier l'horrible allure des animaux de proie les plus immondes : en somme, une hyène habillée en femme.

« Eh bien! mistress Poole, demanda M. Rochester, comment va-t-on ici ce matin?

— Merci, monsieur, répliqua Grace, replaçant avec soin sur la crémaillère son chaudeau en ébullition.... Nous aboyons un peu, mais c'est tout. »

Ce rapport favorable reçut aussitôt un démenti sinistre. La hyène en question se dressa sur ses pieds de derrière et poussa un hurlement qui exprimait la colère la plus intense.

« Ah! monsieur, elle vous a vu!... Ne restez point là!

— Seulement quelques minutes.

— Alors, prenez garde!... Pour l'amour de Dieu, prenez garde!»

L'insensée rugit de nouveau. Elle écarta de son front l'épaisse chevelure qui obstruait sa vue, et resta comme en arrêt, nous con-

vant d'un regard plein de menaces. Mistress Poole fit quelques pas en avant....

« Laissez, laissez, dit M. Rochester en la poussant de côté. Elle n'a pas de couteau, j'espère; et je suis d'ailleurs sur mes gardes.

—Qui sait, repartit Grace? elle est si rusée!... Mais, en tout cas, gare à vous!... c'est le moment. »

A ces mots, les trois gentlemen, fort effarouchés, battirent simultanément en retraite. M. Rochester n'eut que le temps de me jeter, pour ainsi dire, derrière lui. La folle s'était élancée. Elle le prit à la gorge et tenta de lui saisir la joue avec ses dents. Ils luttèrent une minute ou deux, car c'était une femme robuste, et d'une corpulence qui ajoutait à sa force presque virile. M. Rochester, cependant, n'aurait eu qu'un coup à frapper pour en finir avec elle; mais il ne voulait que la dompter, et il y parvint. Maître de ses deux mains, il les fit garrotter par Grace Poole, et, avec un supplément de corde, il lia la folle sur une chaise, sans se troubler de ses cris, de ses brusques élans.

Cette opération terminée, il se tourna vers les témoins effrayés d'une scène si extraordinaire, et avec un sourire amer, dont les désespérés seuls ont le secret :

« Voilà *ma femme!* dit-il.... Voilà quelles caressantes étreintes je puis attendre d'elle; voilà ce qu'elle peut jeter de douceur dans les loisirs de ma vie. Et voici, ajouta-t-il, posant sa main sur mon épaule, voici celle que je voulais associer à ma déplorable destinée. Wood! Briggs! Mason! jugez vous-mêmes de la différence. Comparez ces yeux calmes et sereins avec ces autres yeux injectés de sang; cette figure intelligente avec ce masque horrible; cette taille élancée avec cette difformité massive. Vous jugerez ma conduite, vous, prêtre, au nom de l'Évangile; vous, avocat, au nom de la loi: mais souvenez-vous, auparavant, que la sentence qu'on a portée, on est exposé à la subir un jour.... Maintenant, vous pouvez vous retirer. »

Nous ne nous le fîmes pas dire deux fois. M. Rochester resta derrière nous pour donner quelques ordres à Grace Poole, et, comme nous descendions ensemble l'escalier, l'avocat m'adressa la parole, à mon très-grand étonnement.

« Si quelqu'un est à blâmer ici, me dit-il, à coup sûr, madame, ce n'est point vous. Votre oncle ne l'apprendra pas sans plaisir, si du moins il vit encore lorsque M. Mason retournera à Madère.

— Que dites-vous de mon oncle? le connaîtriez-vous?

— Moi? non; mais M. Mason a de fréquents rapports avec lui, M. Eyre étant le correspondant de sa maison de commerce à Fun-

chal. C'est même ainsi que M. Mason, qui, s'en retournant à la Jamaïque, avait, par raison de santé, fait halte à Madère, apprit de M. Eyre que sa nièce allait épouser M. Rochester. Cette confidence amena des explications que vous pouvez deviner, et par suite desquelles M. Mason revint en Angleterre. Par bonheur (vous devez à cet égard penser comme moi), le ciel lui permit d'arriver avant qu'il fût trop tard pour empêcher un crime dont vous auriez été l'innocente complice. »

Cette explication, dans le moment où elle me fut donnée, me demeura très-indifférente. Ces messieurs partirent, et je restai seule dans ma chambre, où je m'étais retirée, non pour y pleurer à mon aise, car j'étais d'un calme qui m'étonnait moi-même, mais pour remplacer mon odieux costume de fiancée par celui que je portais tous les jours, et que la veille j'avais cru déposer à jamais.

Je m'assis ensuite, faible et lasse. Mes bras cherchèrent appui sur une table, et ma tête se posa sur eux tout naturellement; alors je pus réfléchir. Jusque-là, jouet docile des événements, j'avais assisté, sans y prendre la moindre part active, à des scènes dont la succession rapide m'avait étourdie. Maintenant, recueillie en moi-même et appelée à me rendre compte de tout ce que je venais de voir et d'apprendre, j'éprouvais un excessif besoin de penser.

Quelques paroles échangées sans beaucoup de bruit ni d'éclat, quelques explications données de la manière du monde la plus naturelle, un aveu de M. Rochester, une preuve vivante fournie à l'appui de sa justification, il n'avait fallu que cela pour amener dans ma destinée un de ces bouleversements qui sont dans l'ordre moral ce que serait dans le monde physique l'anéantissement subit d'un astre naissant.

Rien n'était changé à mes conditions ordinaires d'existence. A n'en juger que par l'apparence, j'étais la même personne, habitant la même chambrette, entourée de même, vouée aux mêmes soins. Et cependant où était Jane Eyre? la Jane Eyre de la veille? où était ce qui faisait toute sa vie, cette attente fiévreuse, cet espoir ardent qui absorbait depuis un mois toute l'énergie de sa jeunesse?

La fiancée doucement émue, l'idole heureuse, la vierge palpitante avaient disparu. Restait la jeune fille à jamais solitaire, condamnée au froid égoïsme du célibat. Sa vie était décolorée, son avenir dépouillé d'espérance. Dans une belle journée d'été supposez que survienne tout à coup un froid de décembre; que la glace enveloppe les fruits déjà mûrs, les roses épanouies; qu'un linceul

de neige s'étende sur les prés émaillés de fleurs, sur les champs couverts de moissons dorées, et vous aurez quelque idée de ce qui se passait en moi. Les souhaits chéris de mon cœur, hier encore vivaces, efflorescents, étaient autant de pensers détruits et morts à jamais. Mon amour, — cet amour que M. Rochester avait appelé à la vie, — frissonnait au fond de mes entrailles comme un enfant malade dans un berceau mal protégé du froid.

Quant à M. Rochester lui-même, sans l'accuser, sans ressentir contre lui ni haine ni colère, je sentais qu'il avait perdu tous ses droits à ma confiance et qu'il fallait me séparer de lui : non qu'il m'eût positivement trahie; mais il ne m'aimait pas comme j'avais cru être aimée. Lui-même, à cette heure où il ne verrait en moi que l'objet d'une passion coupable et contrariée, lui-même me chasserait de Thornfield. Je ne serais plus qu'un objet haïssable à ses yeux. Telle était, à ce moment, ma ferme croyance.

Mes yeux, à la longue, s'étaient fermés. L'obscurité flottante qui m'entourait ajoutait à la confusion de mes pensées. Abandonnée à moi-même, incapable du moindre effort, il me semblait être gisante dans le lit desséché d'un torrent : j'entendais venir l'eau menaçante, et toute force me manquait pour me lever et fuir.... Tout au plus pouvais-je, dans ce naufrage complet de tous mes désirs, de toutes mes volontés, élever à Dieu quelques prières sans but et sans ferveur....

Mais cette heure amère, je ne puis la décrire, et j'y renonce.

CHAPITRE XVI.

Dans l'après-midi, alors que les rayons du soleil couchant se vinrent jouer sur mon front appesanti, j'ouvris les yeux et me levai pour changer de place. Ce mouvement suffit pour me remettre en face de ma position réelle et des devoirs qu'elle m'imposait. La nécessité de quitter Thornfield m'apparut dans toute son horreur, et malgré les défaillances de ma volonté, combattue par les subtils conseils d'une passion qui survivait à ses illusions, je sentais peser sur moi une loi fatale, irrémissible.... Puis une angoisse terrible me serra le cœur, en songeant que, depuis plusieurs heures déjà, j'étais seule, abîmée de douleur, sans que personne, ni mistress Fairfax, ni la petite Adela, ni.... *lui*, fût venu s'informer de ce que je devenais et me porter quelques mots d'affection. Séchant de mon mieux les larmes qui mouillaient encore mes paupières, et maîtri-

sant le vertige qui me faisait chanceler à chaque pas, je m'acheminai lentement vers la porte, je poussai le verrou, et, dès mes premiers pas dans la galerie, je trébuchai contre un obstacle dont ma vue obscurcie n'avait pu me rendre compte. J'allais tomber : un bras étendu m'arrêta dans ma chute... le bras de M. Rochester, qui m'attendait, assis sur le seuil de ma chambre.

« Enfin ! dit-il.... j'étais là, guettant votre sortie : je vous attendais, et ne comprenais rien à ce silence de mort. S'il eût duré cinq minutes de plus, je n'y tenais pas, et j'aurais brisé cette porte maudite. Pourquoi donc ma Jane a-t-elle voulu pleurer seule? C'est sur mon cœur que ses larmes auraient dû couler.... Eh quoi, Jane, reprit-il après un moment de silence, pas un mot de reproche, pas une réponse amère? Assise où je vous ai placée, vous n'avez pour moi que ce long regard inerte et fatigué?... Croyez-vous, Jane, que j'aie voulu vous blesser à ce point? Supposez un homme qui, par une fatale erreur, livre au couteau du boucher un agneau favori, celui qu'il nourrissait de son pain, celui qui buvait dans sa coupe, celui qu'il réchauffait contre sa poitrine... le repentir de cet homme ne serait rien auprès du mien. Est-ce que vous ne me pardonnerez jamais? »

Mon amie, vous comprendrez peut-être ceci : de ce moment, et sans un instant d'hésitation, mon pardon fut acquis tout entier à cet homme si funeste. Ses yeux exprimaient un remords si vrai, tant de profonde pitié faisait trembler sa voix, surtout il y avait dans toute sa contenance, dans son langage, dans son attitude, tant d'amour sincère et, en apparence, immuable, que je lui pardonnai à l'heure même, non pas en paroles, non par un regard ou un sourire, mais au fond de mon cœur.

Au dehors, je restai la même, absorbée dans ma faiblesse.

« Ah ! reprit M. Rochester, fût-ce pour me maudire, parlez, chère enfant, accablez-moi !

— Je ne puis.... Je souffre !... Un peu d'eau, » lui répondis-je avec un extrême effort.

Il poussa un soupir frissonnant, et, m'enlevant dans ses bras, il me porta au rez-de-chaussée; je ne sus d'abord dans quelle pièce. Seulement je sentis mes pieds glacés se rapprocher d'un feu vivifiant, un vin généreux mouiller mes lèvres; je me ranimai alors, je pus prendre machinalement quelque nourriture qui m'était offerte, et je me trouvai dans la bibliothèque de mon maître, assise ou plutôt étendue dans son grand fauteuil de travail. Lui-même était près de moi.

« Si je pouvais, pensai-je, sans une trop grande souffrance, m'en

aller maintenant de la vie.... avant qu'il faille m'en aller d'ici.... avant de quitter M. Rochester! »

Comme s'il eût deviné ce qui se passait en moi, il poussa un gémissement profond, une exclamation inarticulée, puis fit à grands pas le tour de la chambre, et, revenu près du fauteuil, se pencha sur moi pour baiser mon front.

Mais je me souvins que ces caresses ne m'étaient plus permises; je détournai ma figure et repoussai la sienne.

« Ah, oui! s'écria-t-il, c'est l'époux de Bertha Mason que vous éloignez ainsi. Mais alors, Jane, vous me regardez donc comme un artificieux débauché, un vil séducteur?... Vous pensez que je vous ai, de sang-froid, tendu un piége, pour vous dérober lâchement, avec l'estime de tous, votre propre estime, votre honneur de femme?.... Tenez, Jane, ne répondez pas.... Vous êtes aussi bien trop faible pour parler longtemps, et vous ne vous souciez pas d'ouvrir la bouche, de peur que le torrent de vos larmes ne déborde malgré vous. Or, vous ne voulez ni explications, ni reproches, ni émotions quelconques, ni scène d'aucune espèce.... Jugeant fort peu nécessaire de *parler*, vous cherchez seulement ce que vous devez *faire*.... Oh! je vous connais.... Je suis sur mes gardes!...

— Je vous assure, monsieur, que je ne médite aucune action dont vous ayez à vous méfier.... »

Ici, ma voix mal assurée allait fléchir, et je dus m'arrêter court.

« Selon vous, peut-être, reprit-il; mais selon moi, vous tramez ma perte. Je suis marié. Comme tel, vous voulez me fuir; comme tel, vous évitez mes caresses. Vous songez à demeurer ici, simplement comme la gouvernante d'Adela, et prête à repousser comme une injure, comme un péril, les moindres marques de mon affection.... Ai-je deviné?

— Non, monsieur; Adela, maintenant, doit avoir une autre gouvernante.

— Vous avez raison, et j'y ai déjà songé. Elle ira dans un pensionnat. Ni vous ni moi, d'ailleurs, ne pouvons rester ici, dans ce Thornfield rempli d'abominables souvenirs. Je pourrais, j'aurais pu déjà transporter au loin, dans une autre résidence que je possède, l'horrible fantôme qui nous chasse d'ici. Mais Ferndean-Manor, bâti au milieu de bois humides, est un séjour marécageux et malsain. Il m'aurait trop sûrement et trop vite débarrassé de ce fardeau providentiel. A chacun ses vices; le mien ne sera jamais d'assassiner indirectement, à loisir et sans risque, même l'être que je hais le plus au monde.

— Vous êtes inexorable, monsieur, m'écriai-je; inexorable pour un malheur qui ne mérite que la compassion.

— Jane, ma bien-aimée (vous l'êtes toujours; pourquoi ne pas vous nommer ainsi?), vous me faites tort en ce moment. Ce n'est point parce qu'elle est folle que je hais cette femme. Croyez-vous donc que, si vous étiez folle, je vous haïrais?

— Sans doute, monsieur.

— Alors vous me connaissez bien mal, et bien mal aussi l'amour dont je suis capable. Pas un atome de votre être qui ne me soit aussi cher que s'il était mien. Votre intelligence est mon bien. Subît-elle quelque atteinte, elle serait encore mon bien, précieusement gardé. Dans votre délire, vous n'auriez pour liens que mes bras : si vous vous jetiez sur moi, comme cette femme s'y jetait ce matin, vous seriez reçue dans une étreinte aussi tendre qu'elle serait inextricable.... Mais pourquoi m'abandonner à ces idées?... Je parlais, je crois, de notre départ. Nous quitterons Thornfield dont je condamnerai les portes, dont toutes les fenêtres seront grillées, et où mistress Poole, moyennant deux cents livres par an, consentira bien à vivre tête à tête avec.... avec *ma femme*. Quant à vous, Jane, je ne vous laisserai pas une nuit de plus dans ce triste séjour. Tout est prêt pour le départ, et je sais une retraite fermée aux tristes souvenirs, aux importunités du dehors, même aux calomnies de ce monde méchant et menteur.

— Alors, monsieur, emmenez-y Adela. La solitude absolue est mauvaise pour les cœurs blessés.

— Que parlez-vous de solitude? et qu'entendez-vous par ce mot, auquel vous semblez attacher un sens particulier?... Il faut nous expliquer, à ce que je vois.... Cette solitude dont vous parlez ne sera pas absolue; vous la partagerez avec moi. Me comprenez-vous, maintenant? »

A cette question si nette, je me contentai de répondre par un signe de refus, et c'était déjà bien du courage, devant une excitation comme celle qui commençait à poindre dans les paroles de M. Rochester.

Il s'était jusque-là promené à grands pas, de long en large : il s'arrêta tout à coup, comme si ses pieds eussent pris racine dans le sol, et me regarda longtemps en face, d'un air presque rude. Je cessai bientôt de tenir mes yeux fixés sur lui, et, les détournant vers le feu, j'affectai de mon mieux les dehors de la plus complète tranquillité.

« Voici, dit-il ensuite, et d'une voix plus calme que je ne m'y serais attendue, voici le *tuf* du caractère de Jane. Jusqu'ici l'éche-

veau de soie se dévidait assez doucement : mais je savais que nous arrivions à un nœud, à un embarras; le voici. Des tourments sans fin, des troubles, une irritation extrême vont naître. Qui me donnera la force de Samson pour rompre ces liens dans lesquels je vais me débattre? »

Il recommença sa promenade et, s'arrêtant de nouveau, cette fois en face de moi :

« Voyons, Jane, vous écouterez la voix de la raison.... »

Et, se penchant vers moi, il approcha ses lèvres de mon oreille....

« ....Parce que, si vous ne l'écoutez pas, ajouta-t-il immédiatement, j'aurai recours à la force. »

Sa voix rauque, ses traits bouleversés étaient ceux d'un homme sur le point de s'abandonner à toute la violence d'un caractère sans frein. Je vis clairement qu'il suffirait d'un degré de plus dans sa douleur, d'une minute encore où se prolongerait l'insupportable pensée d'un abîme ouvert entre nous, pour me faire perdre tout empire sur cet homme dominé par sa passion.

En ce moment, un signe de peur ou de répulsion, le moindre mouvement qui impliquât la volonté de me soustraire à lui.... et c'en était fait de moi.

Je comprenais à merveille l'étendue de ce péril que nous courions tous deux; mais je ne puis dire que j'eusse peur; ou du moins cette peur avait quelque chose de délicieux, une fascination particulière, comme celle qui ravit peut-être le sauvage entraîné sur le Niagara, au moment où son canot va glisser dans le gouffre béant au bas des Chutes. D'ailleurs je me jugeais encore en état de tenir bon. Je pris la main serrée de M. Rochester; je ramenai ses doigts crispés à leur position naturelle, et, du ton le plus conciliant :

« Asseyez-vous, lui dis-je. Nous causerons aussi longtemps que vous voudrez, et j'écouterai tout ce que vous avez à me dire, folies ou choses sensées, comme il vous plaira. »

Il s'assit, en effet, mais ne put prendre la parole, comme je venais de le lui permettre. En effet, obéissant à ce sûr instinct qui donne aux femmes la meilleure portion de leur empire, je sentis qu'il fallait ouvrir un libre cours aux larmes que je retenais depuis le début de cette scène étrange. Et si ce déluge le contrariait, tant mieux pour moi! Je pleurai donc, et sans me gêner.

Bientôt il fut à mes pieds, me suppliant d'être calme. Je n'y consentis que lorsque sa voix attendrie me prouva que son pre-

mier emportement était apaisé. Heureux d'avoir tari mes larmes, il voulut appuyer sa tête sur mon épaule; mais je ne le souffris point. Il voulut m'attirer contre son cœur : même résistance, maintenant permise à ma faiblesse.

« Jane! Jane! s'écria-t-il alors avec un accent d'amère tristesse, serait-il vrai que vous ne m'avez jamais aimé? C'était donc seulement mon nom, mon rang, un mari qu'il vous fallait! Et maintenant que je ne puis vous donner tout cela, vous me repoussez avec la même horreur que vous inspirerait un animal immonde! »

Mieux eût valu peut-être ne rien répondre à ce sanglant reproche; mais il m'allait trop à fond de cœur pour ne pas m'arracher un aveu presque involontaire.

« Je vous aime, répondis-je simplement, et plus que jamais. Sachez-le bien, car c'est la dernière fois que vous entendrez ces mots sortir de ma bouche.

— La dernière fois, Jane? Et comment cela? Pensez-vous pouvoir vivre constamment près de moi, me rencontrer tous les jours, et tous les jours me montrer la même froideur calculée, le même éloignement de commande?

— Je le crois si peu que mon parti est bien pris de ne pas risquer pareille épreuve. Mais n'allez pas encore vous mettre en fureur.

— Et que vous importe?... N'avez-vous pas le talent des larmes?

— Monsieur Rochester, je vous l'ai dit.... il faut nous séparer.

— Nous séparer!... pour quelques minutes, n'est-il pas vrai? le temps de lisser vos cheveux épars; le temps de passer un peu d'eau fraîche sur ce front fiévreux.... Tenez! ne parlons plus de cette folle idée. Ce n'est pas de moi, c'est de Thornfield qu'il faut vous séparer. Ici, vous ne pouvez être ce que vous serez, ma femme chérie et vénérée. Mais j'ai, dans le midi de la France, sur les bords de la Méditerranée, une délicieuse *villa* aux blanches murailles. Là, vous vivrez heureuse, libre, innocente. Ne redoutez point que jamais je veuille vous entraîner à ce que vous regarderiez comme une faute. N'imaginez pas que, pour quelques instants de plaisir, j'aie songé jamais à faire de vous ma maîtresse.... Voyons, Jane, ne secouez pas ainsi la tête d'un air de doute!... et soyez raisonnable, si vous ne voulez me rendre fou. »

De nouveau sa voix et ses mains tremblaient; ses larges nari-

nes se dilataient; ses yeux jetaient des éclairs;... et cependant j'osai parler :

« Votre femme vit encore, lui dis-je; vous-même, ce matin, vous l'avez reconnu. Si j'habitais avec vous, comme vous le désirez, je serais, vous le savez bien, votre maîtresse. Dire le contraire, c'est se jouer de la vérité.

— Jane, vous oubliez que je ne suis pas un homme d'humeur pacifique.... Je manque de patience.... Je ne suis ni de sang-froid ni de cœur impassible.... Par pitié pour moi, par pitié pour vous-même.... appuyez votre doigt sur mon pouls, voyez de quelle force bat le sang de mes veines.... et ménagez-moi ! »

En disant ceci, M. Rochester, qui avait relevé la manche de son habit, me présentait son poignet mis à nu. Son sang abandonnait ses joues et ses lèvres, qui se couvraient de teintes livides. Il était cruel de le torturer ainsi par une résistance qui l'exaspérait : il était impossible, en revanche, de céder à ses obsessions. Enfermée dans ce dilemme, et ne sachant plus que devenir, je fis ce que font les êtres humains en toute extrémité qui les déconcerte : j'appelai à mon aide l'assistance d'en haut et j'invoquai le secours de Dieu.

« Que je suis insensé ! s'écria tout à coup M. Rochester. Elle me croit marié. Ne faut-il pas d'abord la désabuser ? Quand elle saura tout ce que je sais, elle pensera comme moi. Jane, mon amie, laissez votre main dans la mienne et prêtez-moi quelque attention.... Pourrez-vous m'écouter un peu de temps ?

— Pendant des heures, s'il le faut.

— Oh ! je n'ai besoin que de quelques minutes. »

Alors, tâchant de mettre tout l'ordre possible dans son récit, M. Rochester me raconta les circonstances de son mariage avec miss Mason. C'était un récit poignant. Son père, afin de pouvoir accumuler sur la tête d'un fils aîné tous les biens des Rochester, avait voulu marier richement le plus jeune. M. Mason, le père de Bertha, donnait à celle-ci cinquante mille livres sterling de dot : cette considération décida le mariage. On embarqua pour la Jamaïque, au sortir de l'Université, le jeune Rochester, en l'avertissant qu'il allait y trouver une fiancée, belle entre toutes les belles de la colonie. Et ceci n'avait rien d'exagéré. De leur côté, les parents de la riche héritière, ambitieux pour elle du nom et du rang social des Rochester, mirent tout en œuvre pour capter et séduire l'adolescent qu'on leur envoyait. Ses sens, son orgueil, son émulation juvénile furent stimulés à la fois. Il ne vit Bertha qu'au milieu du monde, de ce monde où elle était entourée d'hommages, où elle brillait du double éclat de la richesse et de la beauté. Ébloui

par mille ruses, enivré par les flatteuses préférences de cette superbe créature, il l'épousa sans la connaître, sans savoir quel sang vicié, quels germes funestes étaient en elle, et sans qu'on lui eût révélé l'existence de sa belle-mère, enfermée depuis plusieurs années dans une maison d'aliénés.

Le mariage accompli, ses illusions se dissipèrent promptement. Peu de jours lui suffirent pour apprécier avec désespoir les penchants vulgaires, l'intelligence bornée, les dangereux instincts de la jeune fille qu'il avait associée à sa vie. Elle le révolta bientôt par un mélange d'imbécillité, de perversité native, d'étourderie et de violence. Puis vinrent de sinistres révélations qui lui montrèrent l'avenir sous le jour le plus menaçant, et sa nouvelle famille comme indigne de son estime. Un caractère moins ferme eût fléchi sous le poids d'une infortune si grande et si peu réparable. M. Rochester lutta quatre années, dissimulant son dégoût, son antipathie profonde, et tâchant, mais en vain, de changer, de modifier du moins le naturel indomptable et dégradé de sa misérable compagne. Les vices de cette femme se développaient, nonobstant tous les efforts de M. Rochester, avec une effroyable rapidité. Ils l'entraînèrent à oublier toute retenue, et son mari, publiquement déshonoré, dut songer à rompre des liens qu'il détestait.... Mais, justement alors, la folie de mistress Rochester se déclara tout à fait. Le divorce devint impossible, et mon malheureux maître se trouva rivé à la destinée que lui avaient faite l'avarice de ses parents, la duplicité des Mason et sa déplorable imprudence.

Ce fut alors qu'après avoir délibéré de se donner la mort, il résolut de vivre encore, de revenir en Europe, d'installer sa femme à Thornfield-Hall, et de voyager loin d'elle pour s'abstraire des soucis qui minaient sa vie.

Mais avec une âme aussi ardente, une nature aussi susceptible d'entraînements, surtout avec le besoin d'oubli qui poursuivait partout ce jeune et opulent voyageur, — opulent depuis la mort de son père et de son frère aîné, — vous comprendrez, mon amie, qu'il lui était malaisé de rester strictement fidèle à ses devoirs. De là mille erreurs qu'il déplorait lui-même avec amertume, une vaine recherche, non de grossiers plaisirs, mais d'une tendresse digne de la sienne : poursuite infatigable et toujours trompée ; espoir sans cesse renaissant, déçu sans cesse ; trésors d'affection semés en vain sur les routes poudreuses et stériles ; soif trompée par moments, mais inassouvie ; mirage décevant, suivi de désillusions cruelles. Qui ne connaît ces lamentables alternatives?

La trahison de Céline Varens, la naissance d'Adela formaient l'épisode le plus saillant de cette triste époque, dont, me disait-il avec effusion, les souvenirs lui étaient odieux.

Je comprenais à merveille ce sentiment de haine contre des erreurs passées et de mépris pour les malheureuses femmes qui s'en étaient rendues complices. Aussi en tirai-je un enseignement salutaire : à savoir que, si je pouvais m'oublier moi-même, quel que fût le prétexte, ascendant séducteur, captieuse logique, besoin de dévouement, auquel j'aurais cédé, un jour viendrait où, confondue dans ses souvenirs avec ces victimes dédaignées, je me verrais abaissée à leur niveau et jugée avec la même sévérité, la même dédaigneuse rancune.

Je me gardai bien, comme vous pouvez le penser, d'exprimer tout haut cette idée; mais je la recueillis précieusement en moi, comme le meilleur encouragement à persévérer dans cette lutte d'où j'espérais sortir victorieuse.

Quand il eut fait appel tour à tour à tous mes sentiments de pitié, d'amour et d'abnégation ; quand il eut évoqué tous les souvenirs qui devaient émouvoir mon faible cœur ; quand il eut vu se mouiller de nouveau mes paupières, et cru lire dans ma physionomie une hésitation favorable, alors seulement il osa me demander une promesse formelle de ne le quitter jamais. Et comme je gardais le silence :

« Jane ! s'écria-t-il, vous vous taisez ?... »

L'épreuve était rude, j'en conviens, et ce fut un moment terrible, plein de luttes intérieures, d'obscurcissement, de folle ardeur. J'étais aimée de telle sorte que pas un être humain ne pouvait souhaiter de l'être mieux. Celui qui m'aimait ainsi, je l'adorais moi-même. Et à son amour, et à mon idole, il fallait immédiatement renoncer. Mon devoir se résumait en un seul mot, mais terrible : Séparation.

« Jane, répéta-t-il, voici la parole que j'attends de vous : « Monsieur Rochester, je vous appartiens. »

— Monsieur Rochester, répondis-je, je ne vous appartiendrai jamais. »

Un long silence suivit.

« Jane, reprit-il encore, et cette fois avec une douceur de voix qui tout à la fois me brisait le cœur et me glaçait d'effroi, car cette voix calme était comme le soupir du lion qui se lève à regret pour combattre.... Jane, vous ne pouvez vouloir que nous suivions, vous et moi, dans ce bas monde, deux routes opposées l'une à l'autre?

— Je le veux.

— Jane, reprit-il, se penchant vers moi, et m'entourant de ses bras, est-ce que vous le voulez encore maintenant?

— Je le veux.

— Et maintenant?... Il couvrait de baisers mon front et mes joues.

— Je le veux, » lui répondis-je encore, et je me dégageai par un mouvement rapide, irrésistible.

Ses traits prirent tout à coup une expression d'égarement que je ne leur connaissais pas. Il se redressa lentement, et je vous avoue que je tremblai, cette fois. Sans le dos du fauteuil qui me servait d'appui, je me serais certainement affaissée, car mes jambes se dérobaient sous moi.

Il parvint pourtant à se contenir.

« Un instant! Jane!... Envisagez la vie qui va m'être faite après que vous m'aurez quitté. Tout mon bonheur, avec vous, s'en ira. Ma femme est cette folle furieuse que vous avez vue.... Me condamnerez-vous à vivre pour elle?... à n'avoir plus d'autre amour que le sien?

— Je vous condamne à vivre comme je vivrai moi-même; à vous confier en Dieu et en vos propres forces; à espérer le ciel, à vous dire que nous nous y retrouverons.

— Vous ne céderez donc pas?

— Non.

— Peu vous importe que je vive malheureux, et que je meure maudit?... »

Sa voix s'élevait et grondait comme un lointain roulement de la foudre.

« Je vous conseille de vivre sans péché.... Je vous souhaite de mourir en paix avec vous-même.... Vous m'oublierez, d'ailleurs....

— Arrêtez. Autant vaut me dire que je vous mens. Autant vaut me dire que l'honneur n'est qu'un mot pour moi.... Voyez ce que trahit votre conduite, de jugement faussé, d'idées perverties. A votre sens, il vaut mieux pousser au désespoir une créature pareille à vous, que d'enfreindre une loi purement humaine, purement sociale, alors que ni la société ni les hommes n'ont rien à voir dans votre conduite : car enfin, vous n'avez ni parents ni relations que votre dévouement pour moi puisse atteindre dans leur honneur ou scandaliser dans leurs préjugés.... »

Il y avait, dans ces paroles, un fond saisissant de vérité; si bien que ma conscience et ma raison, tout à coup armées contre moi, faillirent me trahir et me perdre. D'accord avec mon amour, elles

me reprochaient ma résistance comme un crime. N'en était-ce pas un que d'abandonner à son désespoir, à sa misère morale, aux périls que l'isolement pouvait avoir pour lui, cet homme impétueux et bon? « Consolez-le! sauvez-le! aimez-le! me disait une voix intérieure. Dites-lui que vous l'aimez, et que vous serez à lui!... Qui donc, en ce monde, s'inquiète de vous?... Qui s'affligera de vous voir faillir? »

Mais une réponse irréfutable me vint du ciel : — C'est à moi de m'inquiéter de moi-même. Plus je suis abandonnée, moins j'ai d'amis, moins j'ai de soutiens, et plus je me dois de respect. J'observerai la loi donnée par Dieu, sanctionnée par les hommes. Ces principes que j'ai reçus, que ma raison adoptait quand j'étais de sang-froid, y renoncerai-je parce que, dans un moment de folie, je cesse d'y croire? Quelle serait donc leur valeur, si elle variait au gré de ces mouvements déréglés qui font battre mon cœur, circuler du feu dans mes veines, frémir mes lèvres et se troubler ma vue? Non, ce que j'ai cru, ce que m'ont enseigné de dignes et saintes femmes, cela et cela seul est la vérité. Sur ce rocher inébranlable, je veux rester, je resterai, rocher comme lui. »

M. Rochester, qui avait le don singulier de lire au fond de mon cœur ou dans mes yeux toutes mes pensées, vit sans doute que ma résolution était dès cet instant irrévocable. Quoi qu'il pût en advenir ensuite, sa colère étant au comble, il dut y céder. Il traversa la chambre, me saisit le bras et enveloppa ma taille dans une nerveuse étreinte. Son regard étincelant me dévorait. Je me sentis à sa merci!

J'étais à sa merci.... physiquement, du moins; car, si mon corps se trouvait aussi compromis que le chaume voltigeant à la gueule d'une fournaise ardente, mon âme libre me restait, et avec elle, l'assurance d'une délivrance finale.

Et l'âme, par bonheur, possède un interprète sûr, qui souvent à son insu révèle au dehors ce qui se passe en elle. Cet interprète infaillible, c'est le regard. Mes yeux s'élevèrent jusqu'à ceux de M. Rochester, et, pendant que je les tenais arrêtés sur sa figure menaçante, un soupir involontaire s'échappa de ma poitrine. Je souffrais, en effet, dans son étreinte sauvage, et mes forces commençaient à s'épuiser.

« Jamais! non, jamais! s'écria-t-il les dents serrées, il n'exista un être à la fois si fragile et si indomptable. Elle n'offre pas à ma main plus de résistance qu'un frêle roseau. » En effet, le moindre frémissement de ses doigts me faisait trembler des pieds à la tête. « Je la ferais ployer sous mon pouce; mais à quoi servirait de la cour-

be de la déchirer, de l'écraser? Voyez cet œil fixe et ferme ; pensez à c t esprit insaisissable dont il dit l'intrépide volonté, l'indépenda ce résolue, les défis plus que courageux, l'austère triomphe..... De on enveloppe je ferai ce qu'il me plaira ; mais comment l'atteindr *lui?...* Sa prison brisée, il en sortirait plus libre que jamais. Je p m'emparer, vainqueur, de cette maison de chair ; mais l'hôte q l'habite, s'envolant au ciel, aura disparu..... Et c'est toi, noble e rit, avec ta pureté d'hermine, ta vertueuse énergie, c'est toi que eux posséder, non cette forme éphémère et si aisément détruite. toi-même, tu pourrais venir te réfugier dans mon sein comme iseau frileux contre les murs attiédis. Mais il faut ta volonté. Que on essaye de te maîtriser, tu échapperas, comme une subtile esence se dérobe à la main qui croit saisir ses parfums.... Oh ! Jane, i tu voulais !... »

Comme il disait ceci, ses mains s'ouvrirent d'elles-mêmes, et son regard seul m'étreignit. Dangereux regard ! bien plus irrésistible que l'effort frénétique de tout à l'heure. Pourtant il eût fallu, pour céder maintenant, avoir perdu toute raison. J'avais défié, affronté, vaincu sa fureur ; je pouvais, je devais éluder ses tristes supplications.

Je fis quelques pas vers la porte.

« Vous partez, Jane?

— Je pars, monsieur.

— Vous me quittez?

— Il le faut.

— Vous ne reviendrez pas? Vous ne voudrez pas être mon secours, ma consolation?... Tant d'amour, tant de malheur, et toutes ces prières forcenées, tout cela n'est rien pour vous?... »

Je n'essayerai pas de vous dire ce que ces mots, dans sa bouche, vaient de pathétique et de navrant. Mais vous devinez combien me fallut de courage pour répéter d'un ton ferme : « Je dois partir.

— Jane !

— Monsieur....

— Retirez-vous donc... j'y consens. Mais souvenez-vous que vous e laissez ici seul et misérable. Montez chez vous, Jane, et là.... ongez à ce que je vous ai dit... Passez en revue toutes mes souffrances.... Pensez à moi !... »

Il se détourna brusquement à ces mots, se jeta sur un sopha, acha sa tête dans les coussins, et là, d'une voix étouffée :

« Oh ! Jane, s'écria-t-il, Jane, mon espérance !... mon amour !... a vie ! »

Puis un long sanglot sortit de ses lèvres tremblantes.

J'étais déjà sur le seuil de la porte.... Et pourtant, mon amie, je revins sur mes pas. Je rentrai dans cette périlleuse arène, aussi résolûment que j'en allais sortir.

Je vins m'agenouiller auprès de lui. Je dégageai sa tête des coussins où il l'avait cachée, et je l'attirai vers moi. Je fis plus, je posai mes lèvres sur sa joue, et je passai sur ses cheveux une main caressante :

« Que Dieu vous rende heureux, mon maître chéri! lui dis-je. Que Dieu vous préserve de toute faute et de tout malheur! Qu'il vous guide et vous console, et vous récompense de toutes vos bontés pour moi!...

— L'amour de la petite Jane eût été la meilleure des récompenses, répondit-il. Sans cet amour, mon cœur reste brisé.... Mais Jane est trop noble, trop généreuse pour le refuser.... Oui.... Cet amour, je l'ai déjà : tout me le dit.... »

Le sang monta de nouveau à son front, le feu jaillit de ses yeux; il se releva; ses bras s'ouvrirent.... Mais je trompai cette espérance insensée, et, sans un moment d'hésitation, je quittai la bibliothèque.

« Adieu! » criait mon cœur désolé lorsque je l'eus ainsi laissé seul. Mille échos intérieurs répondirent : « Adieu pour toujours! »

CHAPITRE XVII.

Je ne m'attendais certes pas à dormir cette nuit-là : mais mes yeux se fermèrent aussitôt que j'eus posé la tête sur l'oreiller. Je m'éveillai cependant avant le jour, et les nuits de juillet finissent de bonne heure.

« Il ne saurait être trop tôt pour l'œuvre à laquelle je suis appelée, » m'écriai-je intérieurement, bien décidée à fuir la tentation qui m'obsédait encore. Je me levai donc, et ma toilette fut bientôt achevée, car, en me jetant sur mon lit, je n'avais ôté que ma chaussure. Je cherchai à tâtons, dans mes tiroirs, un peu de linge, une agrafe, une bague. Mes mains rencontrèrent, chemin faisant, les perles d'un collier, magnifique parure que M. Rochester m'avait forcée d'accepter quelques jours auparavant. Je laissai là ce bijou. Il ne m'appartenait pas, mais bien à cette fiancée chimérique, évanouie comme un rêve. Je fis de tout le reste un petit paquet. Je pris une bourse renfermant vingt schellings, tout mon avoir. Je nouai les rubans de mon pauvre chapeau de paille. Je fixai mon

châle avec des épingles, et tenant à la main, en même temps que mon paquet, mes souliers que je n'avais pas encore voulu remettre, je me glissai dans la galerie.

« Adieu, bonne mistress Fairfax! » murmurai-je en passant près de sa porte. — « Adieu, ma gentille Adela! » dis-je en jetant les yeux du côté de la *nursery*. Quant à y pénétrer pour embrasser cette chère enfant, je me gardai bien d'y songer. J'avais à tromper une oreille susceptible, et qui, dans ce moment même, pouvait bien être aux écoutes.

J'aurais voulu passer sans faire halte devant la chambre de M. Rochester; mais, mon cœur cessant tout à coup de battre en face de ce seuil tant de fois franchi par ma pensée, force fut bien à mes pieds de s'arrêter aussi.

On ne dormait pas derrière cette porte. Un pas inquiet traversait la pièce dans tous les sens. Plusieurs fois je surpris ou crus surprendre le bruit d'un soupir douloureux. Et là, séparé de moi par quelques planches, il y avait le ciel.... le ciel, du moins, pour quelques heures fugitives.

Que j'entre là, et que je dise ces simples paroles : « Monsieur Rochester, je vous aime et vous aimerai jusqu'à la mort; jusqu'à la mort je vivrai près de vous; » et une source d'extase s'ouvrira pour mes lèvres altérées.

Oui, mon amie, je pensai cela.

Ce tendre maître, qui maintenant ne pouvait dormir, attendait le jour avec impatience. Dès le matin, il m'enverrait sûrement appeler... je serais partie. Il me ferait chercher de tous côtés... poursuite inutile. Il se verrait abandonné, il sentirait son amour rejeté, il souffrirait.... et sa souffrance irait peut-être jusqu'au désespoir, au désespoir sans remède....

Toutes ces pensées me vinrent aussi, chère Elisabeth, et ma main, un moment, s'éleva.... s'éleva jusqu'au bouton de la porte... Je la retirai pourtant, et me remis à fuir.

Au prix de ce cruel effort, le reste ne me coûta presque rien. Mon plan était arrêté d'avance. Je le suivis avec une exactitude mécanique. Je décrochai, dans la cuisine, la clef d'une petite porte latérale; je pris aussi une fiole d'huile et une plume, pour enduire cette clef et la serrure dont les grincements pouvaient me trahir; je remis mes souliers; je mangeai un peu de pain, je bus un verre d'eau, pensant que j'aurais peut-être à marcher longtemps, et craignant que mes forces, si récemment ébranlées, ne suffissent pas à mes desseins. Tout cela se fit sans bruit. J'ouvris et refermai derrière moi la porte de la maison. Une aube vague éclairait la cour. Les

grandes portes étaient fermées; mais je savais, à l'une d'elles, un guichet maintenu seulement par un verrou intérieur. Ce fut par là que je sortis dans la campagne.

A un mille de Thornfield, — on y arrivait à travers champs, — se trouvait une route courant à l'opposé de Millcote. Je ne m'y étais jamais aventurée; mais en revanche, avec cette curiosité qui m'est naturelle, je m'étais souvent demandé où elle pouvait conduire. Ce fut de ce côté que je me dirigeai, sans vouloir me permettre la moindre réflexion, le moindre regard jeté en arrière ou même en avant, vers le passé ou vers l'avenir.... le passé si doux et si radieux, l'avenir si obscur et si désolé.

Je longeai des champs et des haies, je traversai des landes jusqu'au lever du soleil; car le soleil se leva, je crois, ce jour-là, mais je n'ai de souvenir distinct que celui de la rosée qui mouilla bientôt mes pieds à travers une chaussure trop mince. Du reste, pas un regard autour de moi. Le condamné qui marche à la mort ne remarque point les fleurs qui lui sourient au bord du chemin. Il pense au bloc fatal, au tranchant froid de la hache, au dernier bond de la tête coupée, au noir abîme qui la reçoit. Et moi, j'avais devant les yeux cette séparation éternelle, le désert vide où j'allais marcher désormais, la douleur profonde que j'infligeais à cet homme en échange de l'amour le plus dévoué. Un acte de ma volonté suffisait cependant, car il était temps encore, pour lui épargner les angoisses amères de l'abandon, pour le sauver de sa ruine morale, conséquence presque inévitable de cette espèce de trahison, dont l'apparente iniquité pouvait et devait le pousser à une révolte définitive.

Contre cette crainte, je demeurai, pour ainsi dire, sans défense. C'était la flèche barbelée que j'essayais vainement d'arracher à ma blessure. C'était le remords d'une vertu peut-être égoïste; c'était le doute affreux qui vous fait envisager comme un crime l'accomplissement du devoir; c'était le sacrifice sans cette satisfaction intérieure qui en est la récompense ordinaire, le sacrifice qui se hait et s'abhorre lui-même.

Pour que je n'aie pas cédé à ces inspirations d'une conscience égarée, il faut, mon amie, que Dieu, prenant en pitié ma ferme volonté de marcher dans la voie droite, m'ait interdit de reprendre le chemin de Thornfield; car je pleurais, je m'en souviens, en continuant à m'en éloigner, et cependant j'allais devant moi de plus en plus vite, m'étonnant moi-même du délire qui m'entraînait.

Cependant un alanguissement, d'abord intérieur, s'étendit à tout mon être, paralysa mes membres, et je tombai.... Quelques in-

stants je demeurai gisante sur le sol, pressant ma figure contre le gazon mouillé, dont la fraîcheur seule m'empêchait de perdre tout à fait connaissance. Je craignis que la mort ne vînt me chercher dans cette prairie solitaire, et ce qui avait été une crainte devint bientôt une espérance; mais, au bout de quelques minutes, je me sentis un peu ranimée. Je pus, me soulevant sur mes mains et mes genoux, me traîner un peu plus loin; puis enfin je me relevai tout à fait et marchai résolûment vers la route, dont j'apercevais, à quelque distance, les poudreux méandres.

Arrivée là, il fallut, bon gré mal gré, m'arrêter à l'ombre d'une haie pour prendre quelque repos. Je ne m'étais pas encore décidée à me remettre en marche, lorsque j'entendis un bruit de roues et vis s'approcher une voiture publique. Je suspendis sa marche en faisant signe au conducteur, et m'informai du lieu où il se rendait. Il me nomma un endroit assez éloigné, où j'étais sûre que M. Rochester n'avait aucunes relations. Trente schellings étaient le prix du voyage. J'en offris vingt, ajoutant que je ne pouvais donner davantage. Le conducteur, qui s'en revenait à vide, finit par accepter le marché, et me donna même, par pure obligeance, une place d'intérieur. J'entrai : la portière se referma, et je sentis que c'en était fait quand la voiture eut repris sa course.

Vous êtes maintenant à l'abri de ces douleurs, qui jamais n'ont dû vous atteindre; mais j'espère, mon excellente amie, j'espère que votre bien-aimée fille, arrivée à l'âge que j'avais alors, ne sera point soumise à de si terribles épreuves. Puissent ses yeux ne verser jamais de ces larmes orageuses et brûlantes qui viennent d'un cœur déchiré! Puisse-t-elle n'adresser jamais au ciel de prières sans espérance, au milieu d'angoisses qui ressemblent à celles de l'agonie! Puisse-t-elle, enfin, n'éprouver jamais cette appréhension, la plus cruelle de toutes, d'être pour l'homme qu'elle aimera de tout son amour un agent de malheur, une cause de perdition!

CHAPITRE XVIII.

Le surlendemain, dans la soirée, le conducteur m'assura qu'il m'avait menée assez loin pour mes vingt schellings, et me descendit, fort à l'improviste, à l'entrée d'une bourgade appelée Whitcross.

J'y demeurai, puisqu'il le voulait ainsi, et ma stupeur, mon indifférence étaient telles que j'oubliai de prendre dans la caisse

de la voiture ce petit paquet fait à la hâte, que j'avais emporté dans ma fuite. Lorsque je m'apercus de cette singulière inadvertance, la diligence avait au moins un bon mille d'avance sur moi. Il ne restait donc qu'à se résigner, en songeant avec quelque amertume à ce complément de ma détresse.

Whitcross est une de ces localités comme vous en aurez vu plusieurs dans nos comtés du Nord : quelques maisons au point de rencontre de quatre routes blanches, largement ouvertes dans d'immenses marécages que bornent les premières ondulations des montagnes-frontières.

Les quatre routes en question,—leurs écriteaux nous l'apprennent,—mènent à quatre villes plus ou moins dignes de ce nom, et dont la plus proche est à dix milles. Aussi sont-elles peu fréquentées, et pas un voyageur ne parut durant le temps que je passai, fort incertaine de ce que j'allais devenir, à regarder tour à tour les poteaux indicateurs et les vastes brandes qui s'étendaient à perte de vue dans toutes les directions.

Cependant la peur me prit d'être vue, remarquée, interrogée par la première personne qui viendrait à traverser ce carrefour. Aucun attrait, aucune espérance ne me faisait désirer d'entrer en communication avec des indifférents dont je ne pouvais attendre ni une bonne pensée ni un bon vouloir.

Je m'enfonçai donc dans ces hautes bruyères, qui me venaient à mi-corps, et, suivant avec soin la limite extrême des marécages, j'arrivai en quelques instants près d'un rocher de granit qui marquait de sa cime chenue un angle retrait de cette verte vallée. Le soleil était encore gênant; ce rocher en préservait ma tête. Je m'assis donc et je demeurai là, non sans frissonner tout d'abord pour peu que le vent, agitant la bruyère, me fît craindre l'approche de quelque taureau en liberté, ou pour peu que le sifflement du pluvier m'inspirât la peur d'être surprise par quelque braconnier. Cependant, après plusieurs fausses alertes, je finis par me calmer et réfléchir sur ma position, qui n'avait rien de très-rassurant.

Pour commencer, à qui demander asile? dans quels termes solliciter une hospitalité que je ne pouvais payer? comment affronter des refus presque certains?

J'y répugnais tellement que je regardai tout autour de moi, me demandant si la bienveillante Nature, cette mère universelle, ne m'offrirait pas, pour cette nuit du moins, l'asile que je n'espérais pas obtenir de mes semblables.

La bruyère sur laquelle j'étais assise, séchée par la chaleur d'un beau jour et tiède encore des baisers du soleil, pouvait bien

me servir de lit. Il me restait un débris de pain, conservé par mégarde, après le déjeuner frugal que j'avais fait dans la voiture et payé de quelque menue monnaie, le fond de ma pauvre bourse. Je moissonnai quelques mûres de ronces qui, çà et là, me montraient leurs grains noirs et luisants. Tout au plus ce repas d'ermite apaisa-t-il ma faim. Quant au lit où je me couchai, mes prières du soir une fois dites, il était très-tolérable grâce à l'épaisseur de la bruyère, qui, refoulée de droite et de gauche par le poids de mon corps, revenait ensuite sur elle-même et me couvrait en partie. Mon châle, plié en double, complétait mes préparatifs contre le froid de la nuit, qui fut, au début surtout, fort peu incommode.

Mes tristes pensées étaient un bien autre obstacle au sommeil dont j'avais un si grand besoin; mais quelques prières, quelques appels à Dieu, plus fervents par cette belle nuit étoilée qui me le montrait de toutes parts, me procurèrent enfin un peu de calme, et je m'endormis.

Le lendemain, la misère m'attendait au réveil, comme un spectre pâle et nu assis près de moi et m'interrogeant du regard. J'enviai alors et le sort de l'abeille que je voyais bourdonnant sur les baies où elle pompait sa nourriture, et celui du lézard qui se glissait dispos hors des fentes du granit. Je regrettai qu'il n'eût pas plu à mon Créateur de me rappeler à lui pendant ce sommeil où j'avais trouvé l'oubli passager de toutes mes peines. Mais, puisqu'il me laissait vivre, il fallait aviser aux moyens de soulever le fardeau, de traîner la croix, de poursuivre jusqu'au bout la tâche imposée. Je partis donc.

Arrivée à Whitcross, je ne consultai, pour le choix de la route à prendre, que la direction du soleil dont j'avais à cœur d'éviter les pesants rayons, et je marchai tant que mes forces me le permirent, bien convaincue que j'allais où Dieu m'appelait.... Je n'en doutai plus lorsque, m'étant arrêtée un moment pour reprendre haleine, j'entendis, sur ma droite, les sons d'une cloche. Je me tournai du côté d'où venait ce bruit religieux, et, derrière des arbres qui l'avaient d'abord dérobée à ma vue, j'aperçus la cime d'une église. En même temps, sur la route que j'avais suivie, je vis un attelage de bœufs traînant péniblement un lourd wagon. La prière et le travail m'étaient ainsi présentés à la fois, comme les deux grands et souverains remèdes aux maux de la vie. J'acceptai cette emblématique leçon, et je marchai droit au village.

En y entrant, mon regard tomba sur l'éventaire d'une petite boutique où l'on vendait des tourteaux de pain. Au vif plaisir que leur vue me causa, je pus m'assurer du besoin que j'éprouvais. Je

sentais d'ailleurs qu'il y aurait quelque chose d'humiliant à m'évanouir de faim sur la chaussée de ce village. Aussi me demandai-je immédiatement si je n'aurais rien à offrir en échange d'un de ces gâteaux. Or, en cherchant bien, je ne découvris que le mouchoir de soie noué autour de mon cou, et les gants que j'avais encore aux mains. Mais comment proposer cet échange? et ne me refuserait-on pas? « N'importe, me dis-je, il faut essayer. »

J'entrai dans le magasin. Une femme qui s'y trouvait vint tout aussitôt à moi, et s'enquit de ce que je voulais avec tous les égards que mon costume lui semblait commander. Cette politesse inopportune me fit honte. Je ne vis plus moyen de faire accepter mes gants à demi usés, mon foulard frippé : je me bornai donc, m'excusant sur mon extrême fatigue, à solliciter la permission de m'asseoir quelques instants.

La marchande, fort désappointée de perdre ainsi une pratique dont sans doute elle attendait merveille, accéda froidement à ma requête, en me montrant une chaise sur laquelle je me laissai tomber. Les larmes pourtant me montaient aux yeux; mais, comprenant combien peu elles seraient à leur place, je les dévorai de mon mieux, et demandai simplement à cette femme s'il y avait dans le village une faiseuse de robes ou une couturière en linge.

La réponse fut affirmative. On avait de ces ouvrières tout autant qu'on en pouvait employer.

Connaissait-elle, aux environs, une maison où l'on eût besoin d'une domestique?

Elle n'en connaissait pas.

Quelle était, dans le village, l'industrie du plus grand nombre? A quoi gagnaient-ils leur vie?

Beaucoup étaient de petits fermiers. Un certain nombre travaillait à la fonderie, ou bien encore à la manufacture d'aiguilles de M. Oliver.

Et ce M. Oliver employait-il des femmes?

Non. Les hommes seuls pouvaient faire ce métier.

Et alors, comment les femmes trouvaient-elles à subsister?

Les unes faisaient ceci, les autres cela. « Dame! ajouta cette femme, on se tire d'affaire comme on peut. »

Au fond, mes questions l'ennuyaient. Et pourquoi non? Quel droit avais-je de lui prendre son temps? Il arriva sur ces entrefaites une voisine, puis un voisin. Je compris qu'on avait besoin de ma chaise, et je sortis.

Je sortis, regardant à droite et à gauche, en remontant la rue, chaque maison, chaque porte, et sans imaginer un prétexte, sans

trouver un encouragement qui me permît d'y entrer. Pendant une heure et plus, je rôdai tout autour de ce village inaccessible, jusqu'à ce qu'épuisée de fatigue et d'inanition, je fusse contrainte à m'asseoir quelques instants sur le rebord d'un fossé. Il fallut pourtant me remettre en quête. J'avisai une maisonnette séparée des autres et plus propre, avec un jardin plus orné, qui resplendissait de sa parure fleurie. La porte était d'une blancheur irréprochable ; le marteau de cuivre étincelait au soleil. Tous ces dehors de bonheur m'attirèrent, et je frappai, sans savoir encore à quel titre je pourrais intéresser les hôtes de ce joli cottage.

Une jeune femme au doux maintien, au costume soigné, vint ouvrir. D'une voix affaiblie et tremblante, telle qu'on peut l'attendré d'un cœur sans espoir, d'un corps défaillant, je lui demandai si on avait besoin d'une femme de chambre.

Non, me répondit-elle, nous n'avons pas de domestiques.

— Pourriez-vous m'indiquer, repris-je, un travail, un emploi quelconque à trouver ici ? Je suis étrangère, inconnue de tous. Je voudrais de l'ouvrage, n'importe lequel. »

Qu'attendre d'une pareille démarche, si étrange en elle-même, et qui donnait à mes paroles, à ma tournure, quelque chose de si suspect? Aussi cette jeune femme, doucement et poliment, mais sans la moindre sympathie, me déclara-t-elle qu'elle n'avait aucun renseignement à me donner. Et la porte blanche se referma, car nous n'avions rien à nous dire de plus.

Rentrer dans le village m'était odieux, et non loin de moi je voyais un petit bois dont l'ombre protectrice m'invitait au contraire; mais je me sentais si malade, si faible, si affamée, que l'instinct de la conservation me retenait malgré moi près des lieux habités. Je m'en rapprochai donc pour m'en éloigner encore, tantôt obéissant à un sentiment de fierté, tantôt à l'impérieuse nécessité qui me labourait les flancs de ses ongles impitoyables.

A côté de l'église, dont machinalement je cherchai la route, il y avait une habitation modeste, qui devait être, je n'en doutai pas, celle du desservant. Il me vint aussitôt à l'idée que c'était à lui, ministre de douceur et de charité, que les malheureux comme moi devaient tout d'abord s'adresser, qu'ils avaient une espèce de droit à sa protection. Je repris donc quelque courage, et, rassemblant tout ce qui me restait d'énergie morale, j'allai heurter doucement, non pas à la porte principale, mais à l'entrée de la cuisine. Une vieille parut, sèche et précise en ses propos.

« N'est-ce point ici la cure ? lui demandai-je.

— C'est ici.

— Puis-je voir M. le ministre ?

— Non.

— Rentrera-t-il bientôt?

— Non : il est en voyage.

— En voyage !... Loin d'ici ?

— Pas très-loin.... A trois milles environ. Il sera une quinzaine sans revenir.

— Pourrais-je parler à la maîtresse de la maison ?

— Il n'y a pas de maîtresse.... J'y suis seule, et j'y tiens le ménage. »

Si vous l'aviez vue, mon amie, vous vous seriez dit, comme moi, qu'il n'y avait à espérer d'elle aucun acte spontané de bienveillance chrétienne. Et quant à mendier, je n'y étais pas encore résignée. Je me traînai dehors comme je pus.

Il fallait pourtant, ou trouver un morceau de pain, ou me coucher par terre et me laisser mourir. Derechef, je pensai à mon mouchoir de cou. Je revins du côté de la petite boulangerie dont je vous ai parlé. La marchande n'était pas seule, et cependant j'entrai : je lui demandai de me donner un pain en échange de ce mouchoir.... Elle me regarda, stupéfaite, et me soupçonnant déjà :

« Nous ne faisons pas de ces commerces, » me dit-elle ; une mauvaise pensée se trahissait dans son accent bref et dans sa physionomie soupçonneuse.

Réduite au désespoir, j'offris de laisser le mouchoir pour un demi-pain. Elle refusa, plus en garde que jamais. Savait-elle d'où ce mouchoir pouvait provenir?

Voudrait-elle accepter mes gants?

Non, certes; à quoi lui serviraient-ils?...

Tenez, mon amie, je sens que ces détails vous lassent; car moimême, en les reprenant ainsi l'un après l'autre, je retrouve au fond de mon cœur une portion du dégoût, de l'amertume que j'éprouvais à ce moment de ma vie. J'abrégerai donc votre supplice et le mien.

Un peu avant la tombée de la nuit, je me trouvai devant une petite ferme dont le maître, assis sur le seuil de la cour, mangeait son pain chargé de fromage. Je m'arrêtai près de lui :

« Voulez-vous me donner un morceau de votre pain ? Je tombe littéralement de besoin. »

Il n'hésita pas, si étonné qu'il parût de cette requête à brûlepourpoint, et, coupant une énorme tranche de pain, il me la présenta, sans mot dire, au bout du couteau.

Quand j'y songe, il me paraît encore, et je me plais à le croire,

qu'il ne me prit pas pour une mendiante, mais pour quelque dame aux idées bizarres, à qui son pain bis avait fait envie.

Quoi qu'il en soit, je m'éloignai de la ferme ; dès que je ne fus plus en vue, je m'assis et je mangeai.

La nuit venait ; pas un abri. Je me réfugiai dans le petit bois qui m'avait tentée. Mais cette seconde nuit ne fut point paisible comme la première. Le sol était humide ; l'air avait fraîchi. Plus d'une fois j'entendis passer des promeneurs nocturnes, et la peur qu'ils me causaient me fit changer de retraite. Vers le matin, la pluie commença ; il plut ensuite, à de courts intervalles, pendant le reste de la journée.

Je vous en épargnerai le récit. Ce furent, comme la veille, d'inutiles démarches pour obtenir d'être employée. Comme la veille, on me refusa partout, et je souffris la faim comme la veille.

CHAPITRE XIX.

Il est nuit : je suis loin du village, errant parmi les tourbières fangeuses, transie et les vêtements traversés, n'osant plus rien espérer, mais chassée par l'orage, par l'impossibilité de rester immobile sous la pluie. Une lumière, que d'abord j'avais prise pour un feu follet, fixe mes regards et devient le but de ma course. J'arrive auprès d'une maison longue et basse, dont une seule croisée est éclairée. J'y jette un regard. Deux jeunes filles, deux sœurs, — on le voit à leur ressemblance, — lisent ensemble près du feu. A côté d'elles tricote une vieille servante. Ces jeunes personnes sont en grand deuil. Quelques lambeaux de leur conversation, m'arrivant à travers les vitres, m'apprennent que leur père est mort récemment et qu'elles attendent, ce soir-là même, l'arrivée de leur frère aîné.

Sans savoir au juste ce que je puis attendre de cette famille, évidemment honnête et pieuse, je frappe encore à la porte. La vieille domestique vient m'ouvrir ; mais, à ma vue, une méfiance bien naturelle se peint sur son visage.

« Que vous faut-il ? d'où venez-vous ?

— Je suis étrangère, j'ai besoin d'un morceau de pain et d'un coin de grange pour passer la nuit.

— Vous aurez du pain. Voici un penny pour en acheter ; mais nous ne logeons point de vagabonds.

— Laissez-moi parler à vos maîtresses.

— Allons donc!... et pour qui me prenez-vous?... les laisser parler à une femme qui court les champs, la nuit, par le temps qu'il fait.... Prenez cette monnaie, et partez. »

L'honnête domestique, dans son zèle effrayé, poussait déjà la porte.

« Pour l'amour du ciel, lui criai-je, ne fermez pas!... Si vous me chassez, c'en est fait de moi.

— Bon! bon!... A d'autres vos belles histoires. Vous ne feriez pas tant de bruit si vous étiez ce que vous devez être.... Dites à vos camarades, si vous en avez, que nous ne sommes pas seules, que nous avons notre maître, et des fusils, et un chien de garde. »

La porte se referma sur ces paroles, et les verroux furent poussés à grand bruit.

C'était le dernier coup, et je demeurai pétrifiée. Aller plus loin, je ne le pouvais, rendue de fatigue et à jeun depuis vingt-quatre heures. Une angoisse amère m'arracha de nouvelles larmes, et, me tordant les mains dans mon désespoir, je me laissai tomber sur les marches mouillées du petit perron.

Là m'apparut dans toute son horreur le fantôme de la Mort, car je me vis morte avant le retour du matin. Toute espérance, tout courage m'avaient abandonnée. Par un dernier effort de confiance, j'en vins cependant à murmurer ces paroles.

« Après tout, je ne puis que mourir, et je crois en Dieu. J'attendrai donc en silence qu'il manifeste sa volonté. »

Puis, refoulant ma misère au fond de mon cœur, j'employai toute l'énergie de ma volonté à le contenir immobile et muet.

« Toute créature doit mourir, dit une voix grave qui sortit des ténèbres à deux pas de moi; mais toute créature n'est pas condamnée à mourir d'une mort horrible et prématurée, comme celle qui vous attend ici, faute de secours.... »

« Qui donc est là? qui parle ainsi? » m'écriai-je fort effrayée, car je ne saisis pas sur-le-champ le sens favorable des paroles qui venaient de vibrer à mon oreille d'une façon si peu prévue.

Mais on ne me répondit pas. Seulement une forme humaine se détacha des massifs noirâtres dans lesquels elle se perdait, et se rapprocha de la porte, où retentirent plusieurs coups de marteau.

« Est-ce vous, monsieur Saint-John? cria de l'intérieur la voix de la vieille domestique.

— C'est moi. Dépêchez-vous d'ouvrir. »

On obéit. Me voyant encore sur le perron, la vieille servante poussa une exclamation de mauvaise humeur; mais son maître la fit taire tout aussitôt.

« Vous faisiez votre devoir en chassant cette femme. Je fais le

mien en la laissant entrer. Donnez-lui la main.... Aidez-la.... Je veux tirer ceci au clair. »

Tremblante encore, et pouvant à peine marcher, même en m'aidant de la main qui m'était offerte, j'entrai dans cette cuisine si bien chauffée où j'avais jeté, quelques minutes avant, un regard d'envie.

Là, fort à ma honte, je subis un examen attentif que me rendait formidable la conscience de mon dénùment extérieur et du désordre de mes vêtements.

Par bonheur, ce supplice muet ne se prolongea pas. Un vertige me prit, et je tombai, plutôt que je ne m'assis, dans une grande chaise basse placée à demeure au coin de l'âtre.

J'entendis alors quelques mots de pitié, prononcés par les douces voix des deux jeunes filles. Je sentis leurs mains adroites défaire les rubans de mon chapeau. L'une d'elles, dont l'émotion se trahissait par sa respiration entrecoupée, approcha de mes lèvres un bol de lait dans lequel elle avait rompu quelques morceaux de pain.

J'y avais à peine touché, quelque peu revenue à moi, lorsque M. Saint-John me le retira des mains :

« Oh! mon frère!... s'écria l'aînée des deux jeunes personnes.

— C'est assez pour le moment, ma chère Diana. Vous ne voulez pas lui faire mal? »

Et, voyant que je pouvais parler :

« Votre nom? me demanda-t-il.

— Jane *Elliott*, répondis-je, car je m'étais promis de vivre quelque temps à l'abri d'un pseudonyme.

— Où habitez-vous? Où sont vos parents? Avez-vous quelques amis?... des répondants?... A qui peut-on s'adresser?... Comment expliquez-vous votre situation? »

Je ne voulais répondre à aucune de ces questions. Une fois admise sous ce toit hospitalier, et en présence de mes pairs, il ne me convenait nullement de garder le rôle d'une mendiante, dans la vie de laquelle on se croit le droit de fouiller sans scrupule.

« Je n'ai pour ce soir, monsieur, aucuns détails à vous donner.

— Alors, qu'attendez-vous de moi? reprit-il avec une espèce de sévérité.

— Rien, répliquai-je, abrégeant volontiers des réponses qui me fatiguaient horriblement.

— Vous ne pensez pas, s'écria celle de ses sœurs qu'il venait de désigner sous le nom de Diana, que nous puissions nous borner à ce que nous avons fait, et vous renvoyer dans les marais, à cette heure, par ce temps d'orage? »

Un seul regard m'apprit que je pouvais compter sur la généreuse bienveillance de celle qui parlait ainsi.

« Je n'ai nulle crainte d'être si mal traitée, lui répondis-je en souriant. Faites de moi ce qu'il vous plaira. Mais n'exigez pas de longs discours. J'ai le spasme pour peu que je parle. »

On ne m'adressa plus la parole. Les deux sœurs et leur frère passèrent dans le salon pour se consulter. L'une d'elles revint ensuite, je ne sais trop laquelle, car la chaleur du feu commençait à me faire perdre connaissance. Je m'aperçus seulement qu'on m'emmenait, qu'on me faisait monter un escalier, qu'on me déshabillait et qu'on m'étendait sur un lit bien chauffé. Je rendis vaguement grâce à Dieu et à mes bienfaiteurs, puis je tombai dans une léthargie dont je ne devais pas sortir de sitôt.

Elle dura trois jours, pendant lesquels je ne pus ni remuer ni parler; mais j'avais, par moments, la conscience assez exacte de ce qui se passait autour de moi. Je discernais le sens général de ce qu'on disait sur mon compte. J'appréciais, à des symptômes dont je ne saurais trop expliquer la nature, le degré de sympathie que je trouvais chez les personnes qui, tour à tour, venaient me donner des soins: sympathie très-vive chez Diana; tempérée chez sa sœur Mary par une réserve qui lui était naturelle; entièrement subordonnée, chez M. Saint-John, à l'idée générale d'un devoir accompli envers moi et envers Dieu. Celle qui, de tous, me portait le moins d'intérêt, était bien certainement la vieille Hannah; conséquence naturelle de ses premières méfiances et de l'accueil peu charitable qu'elle m'avait fait tout d'abord.

Le premier jour où je me sentis la force de me replacer sur mon séant et d'avaler sans trop de dégoût quelques cuillerées de gruau, le désir me vint de sortir de ma couche étroite. Je regardai avec anxiété du côté où je pensais retrouver mes vêtements souillés de boue, déplissés par la pluie, et j'eus une vraie joie à voir que mes excellents hôtes avaient pris soin de les rendre présentables. On n'avait épargné pour cela ni les brosses ni le savon, ni même les fers à repasser. J'avais d'ailleurs, à portée de moi, tous les objets indispensables à la toilette et, non sans peine, il est vrai, en me reposant toutes les cinq minutes, je parvins à m'habiller des pieds à la tête.

J'avais alors un tout autre aspect; et je m'en aperçus bien à l'air de déférence que prit, comme en dépit d'elle-même, l'honnête Hannah, lorsque j'apparus inopinément dans la cuisine. Elle eut cependant l'indiscrétion de faire allusion à l'état dans lequel je m'étais présentée pour la première fois devant elle, et, bien qu'elle

eût prononcé, sans penser à mal, le mot de *mendiante*, je ne voulus pas lui passer cette licence de langage.

« Je ne suis pas plus une mendiante que vous ou vos maîtresses, lui dis-je d'un ton très-ferme.

— Avec ça, me dit-elle, vous n'avez ni logis ni *comptant*.

— On peut n'avoir ni une maison ni de l'argent, car c'est là, je pense, ce que vous voulez dire, sans être pour cela une mendiante. »

Et je revins, pour lui en dire ma façon de penser, sur la dureté avec laquelle, par une horrible nuit, elle m'avait refusé ce qu'on accorde même à un chien égaré. Elle finit par me comprendre, s'excuser de son mieux, et me demander un pardon que je m'empressai de lui accorder.

Ses trois jeunes maîtres rentrèrent sur ces entrefaites, et ne voulurent jamais souffrir que je demeurasse dans la cuisine. Ils m'emmenèrent dans le salon, où M. Saint-John, en sa qualité de chef de la famille, me demanda de nouveau qui j'étais.

Cette fois je m'expliquai complétement. Je lui avouai que Jane Elliott n'était pas mon véritable nom; que j'avais des raisons essentielles pour cacher ce dernier; que ces raisons m'empêchaient également de lui nommer la personne chez qui j'étais placée, tout récemment, en qualité de gouvernante. Mais je lui fis, en bloc, le récit de ma jeunesse, et j'ajoutai que, dans la nécessité où je me trouvais maintenant de recourir à une assistance étrangère, n'entrait pour rien un tort, une faute quelconque dont j'eusse à rougir.

En somme, ma chère amie, je fus, ce me semble, éloquente et persuasive : car M. Saint-John, qui m'écoutait avec toute la sévérité d'un juge, toute la perspicacité soupçonneuse d'un ecclésiastique, finit par m'accepter pour ce que je me donnais, et me promettre, — j'insistai beaucoup sur ce point, — de m'aider à trouver un moyen de gagner ma vie.

« En attendant, me dit l'aimable Diana Rivers, sachez bien que vous ne nous quitterez pas. Ma sœur et moi, gouvernantes toutes deux comme vous l'étiez encore il y a quelques jours, nous ne sommes ici que pour quelques semaines, par suite de la mort de notre père. Ce temps écoulé, Saint-John devra lui-même retourner à Morton, où le rappellent ses devoirs de desservant. D'ici là, vous venez de l'entendre, il se fait fort de vous procurer un emploi quelconque. Oubliez donc, pour quelques jours, tous vos soucis, et permettez-nous de penser que nos *bienfaits*, comme vous les appelez avec beaucoup d'emphase, ne vous pèseront en aucune manière. »

J'étais trop émue pour répondre autrement que par des larmes à ces généreuses paroles. M. Saint-John, d'ailleurs, ne m'en laissa pas le temps.

« Vous le voyez, me dit-il, mes sœurs ont pris plaisir à vous garder près d'elles.... le même plaisir qu'à soigner le pauvre oiseau qui se serait réfugié ici, poussé par le froid et la faim. Quant à moi, je me sens plutôt disposé à vous mettre à même de vous suffire par votre travail, et j'y ferai tous mes efforts; mais rappelez-vous que je suis le pauvre desservant d'une fort pauvre paroisse. N'attendez donc de moi qu'une aide très-limitée, et, si vous avez en mépris les humbles emplois que je pourrai vous procurer, cherchez ailleurs un secours plus efficace.

— Tout ce qu'une femme peut faire sans s'avilir, je le ferai, monsieur, pour gagner ma vie.

— C'est bien, » répliqua-t-il froidement. Et il reprit sa lecture comme s'il eût été seul dans son cabinet d'étude.

Je me retirai tout aussitôt, par discrétion autant que par lassitude, car j'étais encore bien affaiblie.

Les jours qui suivirent ne fournissent à ma mémoire que quelques doux tableaux d'intérieur. Diana et Mary Rivers, découvrant en moi un degré d'éducation et, j'ose vous le dire, une élévation de sentiments qui me rendaient digne de leur amitié, me prirent tout à fait en gré. Dès que je fus en état de travailler, je reçus d'elles quelques leçons d'allemand, en échange desquelles je pus leur rendre quelques leçons de peinture. C'était là ma grande et aussi mon unique supériorité sur ces deux charmantes filles, dont la beauté, la vivacité, le poétique enthousiasme me causaient un ravissement toujours mêlé de quelque surprise. Je n'ai jamais compris, en effet, ne l'ayant jamais goûtée, cette pleine effusion du bonheur dans la jeunesse.

Quant à M. Saint-John Rivers, il m'inspirait aussi une véritable admiration, mais beaucoup moins sympathique, et comme mêlée de terreur.

Figurez-vous un jeune homme admirablement beau, d'une régularité de traits irréprochable, et rappelant par là ce que les bustes et la sculpture grecs nous ont légué de plus parfait. Avec cela des yeux bleus, des cheveux bruns naturellement bouclés, une taille haute et souple.... Il n'y avait pas là, me direz-vous, de quoi s'effrayer.... D'accord : mais ces beaux yeux bleus avaient une expression si rigide, cette bouche admirablement coupée souriait si rarement! Ajoutez à ceci une régularité toute monastique dans l'accomplissement du devoir. Ainsi tous les jours, à la même heure,

on le trouvait penché sur le même bureau de travail et compulsant des grammaires sanscrites, des vocabulaires hindous. Plus tard, quelque temps qu'il fît, le bâton à la main et suivi du vieux chien de son père, il partait pour aller distribuer aux paysans des environs les consolations, les conseils, les remèdes dont chacun avait besoin. Ses sœurs, inquiètes pour lui de ces incessantes fatigues, se jetaient quelquefois sur ses pas et le suppliaient de rester, de se reposer un jour, de ne pas exposer sa santé à l'inclémence du temps.

« Pensez-vous, leur demandait-il en pareil cas, pensez-vous que, si je me laissais détourner aujourd'hui de ma mission par un peu de vent qui souffle et quelques gouttes d'eau qui tombent, je me rendrais digne de l'avenir auquel je me prépare ? »

Et les deux jeunes filles s'écartaient alors en soupirant. En effet, ce bel apôtre du Christ s'étant voué par la pensée aux voyages lointains, aux travaux des missionnaires, il lui fallait d'autres entreprises, d'autres dangers, d'autres devoirs qu'aux prêtres vulgaires. En attendant que ses supérieurs, avertis de ses desseins, lui ouvrissent la carrière où l'entraînait l'ardeur de son zèle, il étudiait sans cesse, il se formait aux luttes évangéliques, à la propagande sainte, avec une infatigable application.

Je le voyais très-rarement, et encore, la plupart du temps, sans oser troubler ou ses travaux acharnés ou ses profondes méditations. Mais je l'entendis prêcher une fois, et en étudiant l'impression que son éloquente parole avait laissée dans mon cœur, j'en vins à cette conviction, purement d'instinct, il est vrai, que Saint-John Rivers, avec sa vie si pieuse, sa conscience si en règle, son zèle si ardent et si vrai, n'avait pas encore trouvé cette paix de l'âme qui passe tout savoir. Pas plus, du reste, que je ne l'avais trouvée moi-même, avec les regrets cachés, mais ardents et tenaces, que me laissaient mon idole brisée, mon Élysée à jamais perdu : regrets auxquels j'évite, vous le voyez, de faire souvent allusion, mais qui me tyrannisaient au delà de ce que je pourrais dire.

Lorsqu'il se fut écoulé près d'un mois, je compris qu'il était indispensable d'avoir une explication définitive avec M. Saint-John, et, surmontant la respectueuse frayeur qu'il m'inspirait, je vins un soir rôder autour de son bureau, m'arrangeant de manière à détourner son attention sans y faire un appel trop direct. Il leva les yeux, et comprit aussitôt de quoi il s'agissait.

« Vous voulez savoir, me dit-il, ce que j'ai fait pour vous. Il y a trois semaines que tout est arrangé. Seulement, comme je

voyais mes sœurs heureuses de vous garder près d'elles, et vous-même peu disposée à les quitter sans regret, j'ai jugé inutile de vous séparer avant que leur départ, fixé à trois jours d'ici, rendît cette séparation indispensable.... Moi-même, alors, je retourne à Morton. Hannah m'accompagne, et cette vieille maison sera fermée.

— Ce délai, j'espère, n'aura pas compromis la chance d'emploi que votre bonté m'a préparée?

— Non. Cet emploi, j'en dispose seul, et vous n'avez qu'à l'accepter s'il vous convient. Seulement, je vous avertis qu'il est tel que je vous l'annonçais, fort peu en rapport avec vos habitudes récentes, avec le raffinement de vos goûts et de votre intelligence. Pauvre et obscur moi-même, je ne puis vous appeler qu'à un service obscur et pauvre. L'accepterez-vous?

— Continuez, répondis-je simplement.

— Oui, reprit-il après avoir étudié pendant une minute ou deux l'expression de ma physionomie; oui, vous accepterez pour un temps le poste que je vous offre, mais vous ne le garderez pas toujours. Vous êtes aussi peu faite que moi, quoique probablement par d'autres raisons, pour une vie régulière, étroite et qui gêne l'essor de l'âme.

— De grâce, monsieur, expliquez-vous.

— Voici de quoi il s'agit. Bien que je ne sois pas pour longtemps à Morton, surtout maintenant que mon père n'est plus, je dois y réaliser tout le bien qui dépend de moi. Déjà, il y a deux ans, j'ai pu y fonder une école de garçons. Depuis lors, mes efforts tendent à doter ce village, à peine civilisé, d'un établissement où les petites filles puissent recevoir les premiers éléments d'une éducation chrétienne. La bonté de miss Oliver, la fille du seul riche que renferme la paroisse, m'a permis de louer une maison appropriée aux besoins de ce petit établissement, c'est-à-dire une grange assez vaste, qu'on a transformée en école, et une petite chaumière de deux pièces, affectée au logement de l'institutrice. Le salaire de celle-ci est fixé à trente livres sterling par an. Elle a, de plus, les services gratuits d'une jeune paysanne qui est en même temps son élève et sa domestique. Tel est l'humble lot que je puis vous offrir. Il exige, prenez-y bien garde, un rare et pénible dévouement. Vous n'aurez affaire qu'aux enfants de la classe la moins éclairée, et vos enseignements devront se borner aux seules choses qu'elles aient besoin de savoir : la lecture, l'écriture, un peu de calcul et les travaux d'aiguille. Acceptez-vous? »

Ces derniers mots furent dits avec un doute marqué. Mais M. Saint-John me connaissait mal.

« J'accepte, et sans hésiter, répondis-je, en vous remerciant de cette proposition qui m'honore.

— Et que ferez-vous de tout ce qui constitue votre supériorité, de vos talents, de votre instruction?

— Je les garderai jusqu'à ce qu'on ait besoin d'eux.

— C'est donc en toute connaissance de cause que vous vous décidez?

— Je sais à quoi je m'engage.

— Et vous prendrez possession?...

— De ma maison, dès demain; de l'école, la semaine prochaine. »

Il me regarda, se prit à sourire, et ajouta, secouant la tête :

« Vous ne resterez pas longtemps à Morton.

— Et pourquoi dites-vous cela? m'écriai-je. Je ne suis pas ambitieuse, moi. »

M. Saint-John tressaillit à ce dernier mot.

« Vous n'êtes pas ambitieuse?... Que parlez-vous d'ambition?... Est-ce un reproche que vous m'adressez?

— Nullement; je ne parlais que de moi.

— Si vous n'êtes pas ambitieuse, reprit-il, vous êtes du moins.... »

Qu'allait-il dire?

« Vous êtes, reprit-il, passionnée.... Ne vous méprenez pas, ajouta-t-il aussitôt, sur le sens que cette parole a dans ma bouche. Je veux dire tout simplement que les affections, les sympathies humaines ont sur vous trop d'empire pour que vous puissiez vivre longtemps dans la solitude, et adonnée entièrement à de monotones devoirs. Je connais par expérience, ajouta-t-il, cette lutte de nos propensions naturelles et des devoirs impérieux qui nous sont tracés ici-bas.... Je la connais, et j'ai pitié de qui s'y engage. »

Il sortit, à ces mots, me laissant plus éclairée sur son compte que je ne l'avais été par tous nos rapports antérieurs.

N'y avait-il pas quelque chose d'étrange, de contraire à l'esprit du dogme chrétien, dans l'énergie soutenue de cet homme qui, pour porter au loin la parole divine, se séparait de ses deux sœurs et se préparait à les laisser, orphelines et sans fortune, à la merci des événements!

J'osai le penser. Me trompais-je? C'est ce que j'ignore encore.

Au surplus, je partis dès le lendemain pour Morton. Le jour d'après, Diana et Mary retournèrent chez les parents de leurs élèves. M. Rivers et la très-canonique Hannah allèrent ensemble à la cure; et la vieille maison qui m'avait été un si précieux asile (elle s'ap-

pelait Marsh-End), resta vide et fermée, au milieu des vastes landes marécageuses.

CHAPITRE XX.

Vous me permettrez de vous peindre en quelques mots mon nouveau *chez moi*, le premier, à vrai dire, que je me sois connu. C'était un *cottage*, dans la vraie acception de ce mot, dont on abuse ; au rez-de-chaussée, une petite pièce blanchie à la chaux, renfermant quatre chaises en bois peint et une table pareille, une horloge, un petit buffet servant à loger trois ou quatre assiettes, enfin un service à thé en faïence de Delft.

Au-dessus, une chambre exactement de même grandeur, avec un bois de lit et une commode en bois blanc ; ce dernier meuble, de dimensions fort exiguës, mais trop grand encore pour la garde-robe très-réduite que j'avais à y loger, bien que mes nouvelles amies se fussent dépouillées pour moi de tout ce qui ne leur était pas strictement nécessaire.

J'avais vingt écolières ; trois d'entre elles savaient lire, aucune n'était en état de signer son nom ou d'additionner deux chiffres. Plusieurs, en revanche, tricotaient assez correctement, et quelques-unes commençaient à coudre. Toutes parlaient un horrible patois avec l'accent traînard du pays. C'est tout au plus si, tout d'abord, nous parvenions à nous comprendre. Il en était, dans le nombre, chez qui la grossièreté du langage et les manières s'alliaient à une crasse ignorance. Mais, après tout, je savais, et je ne l'ai jamais oublié, que ces petites paysannes étaient originairement de nature égale à celle des enfants les mieux nés, et que mon devoir était justement de développer, en raison de mes moyens et de leur destinée à venir, ces germes d'intelligence et de bonté native, déposés en elles par une équitable et miséricordieuse Providence.

Dirai-je maintenant qu'au début je fus assez sage, et d'une philosophie assez haute, pour comprendre la grandeur cachée de ma mission et me regarder comme heureuse d'en être investie ? Je mentirais, et ce n'est pas à vos yeux que je voudrais me parer d'un mérite emprunté. Non : j'eus des moments d'abattement, de ridicule vanité, où il me semblait que j'étais dégradée par ma nouvelle situation. Il y eut aussi des journées où, tout en accomplissant une tâche pénible et sans aiguillon, je me pris à songer au sort que m'eût fait l'amour de M. Rochester dans ce riant château qu'il m'avait laissé

entrevoir aux bords de la Méditerranée, sous le ciel riant du midi de la France. Mais, Dieu merci! je me retrouvais toujours, en fin de compte, assez de bon sens pour préférer le rude sentier de l'honneur aux douceurs empoisonnées et passagères d'une coupable liaison, et je remerciais Dieu de m'avoir inspiré le courage du choix le plus austère.

M. Saint-John, dans les rares visites qu'il me faisait à l'heure où mon travail fini me laissait libre de le recevoir, suivait, avec une sollicitude curieuse, toutes ces variations de ma pensée. Il devinait, me jugeant d'après lui-même, les regrets, les doutes, les angoisses secrètes auxquelles parfois je me laissais aller, et sa parole, pénétrante quoique sévère, me ramenait, un peu rudement quelquefois, à l'appréciation la plus exacte et la plus chrétienne du lot providentiel qui m'était échu.

Un soir que, debout près du guichet de mon petit jardin, il me racontait comment, après des dégoûts, des amertumes de toute espèce, une espèce de renoncement intérieur à sa sainte profession, il s'était senti tout à coup ranimé par une inspiration de l'esprit divin, et avait pris la grande résolution de se consacrer à l'apostolat, une voix argentine et mélodieuse vint tout à coup l'interrompre.

« Bonsoir, monsieur Rivers! disait cette voix, et bonsoir, Carlo! (Carlo était le nom du chien qui accompagnait partout le jeune ministre.) Votre chien reconnaît ses amis plus vite que vous. Il a dressé l'oreille et remué la queue, alors que j'étais encore à l'autre bout du pré. Mais vous, vous me tournez encore le dos; et c'est mal. »

La voix disait vrai. A peine eut-elle vibré que M. Saint-John avait frissonné comme si un éclair était venu déchirer le ciel devant ses yeux: mais il était resté immobile, la bouche entr'ouverte, le bras levé, dans la même attitude où cette interruption inattendue l'avait surpris. Il se remit cependant, et se tourna lentement pour saluer la nouvelle arrivée; c'était une des plus charmantes jeunes filles qu'il m'ait été donné de rencontrer dans cette Angleterre, où rien n'est moins rare que la beauté de la jeunesse. Régularité de traits, délicatesse et transparence de carnation, beaux yeux noirs bordés de longs cils, ovale parfait du visage, fraîcheur éblouissante de la bouche, de beaux cheveux à profusion, une taille élancée et gracieuse, rien ne manquait, à cette heureuse créature, de tous les dons que peut souhaiter une femme avide d'être aimée.

A quelques paroles que M. Saint-John prononça presque à voix basse et sans vouloir lever les yeux sur cette radieuse beauté, mais

surtout aux questions qu'elle m'adressa sur l'école, sur mon logement, sur mon mobilier qu'elle se vantait d'avoir choisi, je vis bien que c'était là miss Oliver, la riche héritière dont les largesses avaient aidé à l'établissement de notre école.

Il ne me fallut pas dix minutes pour deviner que M. Saint-John, — bien malgré lui, sans doute, — était épris de miss Rosamond Oliver, et de plus qu'il était aimé d'elle.

Je le vis à la contraction involontaire de son visage, au moment où cette franche et naïve enfant lui parla d'un bal donné l'avant-veille dans la ville d'où elle arrivait, et de l'éclat que jetait sur ce bal la présence des officiers du 10e régiment de hussards.

Je le vis aux timides avances que se permettait miss Oliver, saisie, malgré l'insouciance de son âge, de l'air de souffrance et de langueur répandu sur la belle figure du jeune prêtre.

Elle voulait à toute force l'emmener, ce soir-là même, avec elle chez son père. M. Saint-John résistait de son mieux, avec la persistance inanimée de l'automate, à ces gracieuses instances. On voyait que, pour n'y pas céder, il faisait sur lui-même un effort presque surhumain.

En dernière analyse, il remporta cette douloureuse victoire. Quand miss Oliver s'éloigna, pressée par la nuit et la crainte du serein, Saint-John l'accompagna jusqu'au guichet, où, la saluant profondément, il se sépara d'elle. L'un prit à droite, l'autre à gauche. Mais la belle Rosamond se retourna deux fois, tandis que, pareille aux fées de nos contes, elle descendait d'un pas léger la verte prairie.... et Saint-John, lui, ne regarda point par-dessus son épaule.

Je me souvins alors que Diana m'avait dit un jour, en me parlant de son frère :

« Bon et dévoué comme vous le voyez, il est quelquefois inexorable comme la mort. »

Et je pensai, dans ce moment, que la comparaison de Diana n'avait rien d'exagéré.

Du reste, cette leçon d'héroïsme ne fut point perdue pour moi.

. . . .

Je passe, ma chère amie, sur les mois qui suivirent, sur les adoucissements que l'habitude apporta dans mes travaux, sur les succès dont Dieu paya mes humbles efforts. Aimée de mes élèves, je le fus bientôt de leurs parents, et ce ne fut pas sans un vif plaisir que je me vis en possession de la publique faveur dans le petit cercle où je pouvais être appréciée. La reconnaissance des pauvres

gens est plus ingénieuse, sinon plus vraie que celle des riches, et semble venir plus directement du cœur, par cela même que la cordialité seule en peut rehausser les menus témoignages. L'invitation d'une brave fermière, invitation que je ne me serais jamais permis de refuser, et qui la rendait à son tour aussi fière que si elle eût offert le thé à la reine elle-même, était de sa part une preuve de gratitude bien autrement sérieuse que les plus beaux cadeaux d'une grande dame. Je la ressentais et l'appréciais ainsi.

Ceci ne m'empêchait pas de trouver fort doux le caprice que miss Oliver avait pour moi, depuis qu'elle avait surpris sur ma table un volume de Schiller et une aquarelle à peu près terminée d'après une de mes plus gentilles élèves. Ces talents, qu'elle ne soupçonnait pas chez une maîtresse d'école, me gagnèrent tout d'un coup son admiration. Elle fit de moi devant son père un éloge si pompeux que l'opulent manufacturier voulut me venir voir. Il admira mes dessins, m'engagea fort à l'honorer quelquefois de mes visites, et me demanda formellement le portrait de sa fille.

Je ne mentionne ceci que parce que cet incident amena, entre M. Saint-John et moi, une explication qui m'intéressa vivement.

Touché de ma constance, et afin de me la rendre plus facile, il m'apportait de temps en temps un livre, un journal, une lettre de ses sœurs, bref, quelque prétexte ou motif réel de distraction et de passe-temps.

Il vint donc un soir, ayant sous le bras un volume de poésies alors nouvelles : ce n'était rien moins que *Marmion*, un des chefs-d'œuvre de Walter Scott. Il parut charmé de me trouver à l'ouvrage derrière mon petit chevalet.

« A la bonne heure, s'écria-t-il; quand on dessine, on n'est plus seul, et dès que vous êtes seule, miss Jane, des pensées dont je n'ai pas le secret vous hantent et vous torturent. »

Pendant que je le remerciais, feuilletant l'ouvrage qu'il avait posé près de moi, M. Saint-John jeta les yeux sur mon travail commencé. A peine s'était-il penché pour le mieux voir, qu'il se redressa comme en sursaut, avec ce même frisson involontaire que j'avais déjà remarqué une fois et que ma mémoire avait soigneusement recueilli.

Je le regardai ; il se dérobait à mon regard.

« Fort bien, pensai-je, mon austère serviteur de Dieu. Je vois clair dans ton âme, que tu scelles avec tant de soin du triple sceau, et je te viendrai en aide malgré toi-même. La solitude ne t'est pas meilleure qu'à moi, et, pour ton plus grand bien, je veux te forcer

à parler.... Trouvez-vous, ajoutai-je tout haut, que ce portrait ressemble?...

— A qui?... Je ne l'ai pas examiné avec assez d'attention....

— Je vous demande pardon, monsieur Rivers; en ce moment, vous ne dites pas la vérité.... Au surplus, continuai-je sans m'arrêter à un haut-le-corps assez vif que cette brusque apostrophe avait provoqué, rien ne s'oppose à ce que vous le regardiez plus en détail.... »

Et je le plaçai dans sa main.

« C'est.... c'est miss Oliver, à ce que je présume?

— Bien deviné, maintenant, monsieur Saint-John; et puisque, décidément, ce portrait vous rappelle l'original, je vous en promets un tout pareil... à condition, cependant, que ce don pourra vous être agréable, car je n'aime pas à perdre mon temps et ma peine. »

Sans répondre directement, il laissait ses yeux s'enivrer de l'image chérie, et plus il la contemplait, moins on pouvait le croire disposé à s'en séparer.

« Voyons, repris-je, daignez me répondre : serait-ce une consolation pour vous, ou un chagrin, serait-ce un allégement ou une aggravation au souvenir de la patrie absente, qu'un regard jeté sur cette douce figure, alors que vous serez au Cap, à Madagascar ou dans les Indes? »

Il hésita un moment encore, et puis me dit, comme à regret :

« Il serait agréable, sans nul doute, d'emporter un pareil souvenir ; mais judicieux et sage, c'est une autre question. »

Persuadée comme je l'étais qu'il pourrait aisément devenir l'époux de miss Oliver, et que ce mariage, en l'enrichissant, le mettrait à même de faire tout autant de bien qu'il en attendait de ses croisades évangéliques :

« Savez-vous, lui dis-je, ce qui serait judicieux et sage? ce serait d'avoir à vous, non cette vaine image, mais le vivant modèle dont elle reproduit les traits. »

Je ne hasardais qu'avec un frémissement intérieur cette insinuation téméraire.... mais je m'aperçus qu'elle n'était point mal accueillie. M. Saint-John, qui s'était assis, et, le front appuyé sur ses mains, continuait à regarder avidement le portrait de Rosamond, ne me parut ni choqué ni peiné de ma franchise. Tout au contraire, cette manière un peu brusque d'aborder la question, cette douloureuse réserve dont je forçais les abords, ce mystère auquel je donnais l'assaut, amenaient pour lui un soulagement inattendu.

« Songez, repris-je, qu'elle vous aime. Et c'est une adorable jeune fille.... un peu irréfléchie, si vous voulez; mais n'avez-vous pas, au moins pour deux, cette gravité qui lui manque?

— M'aime-t-elle ?... reprit-il avec une singulière expression de doute plutôt affecté que réel.

— Elle vous préfère au moins à tout autre, s'intéresse vivement à vous, et, sans y entendre malice, ne parle de personne aussi souvent, ni avec autant de plaisir.

— Ah !... vous croyez?... Eh bien ! miss Jane, continuez.... Ce que vous me dites est doux à entendre. Je vous donne un quart d'heure pour me bercer ainsi de ces charmants propos. »

Il tira gravement sa montre, et la posa sur la table pour mesurer le temps qu'il s'accordait à lui-même.

« Je vous comprends, lui dis-je. Mais pourquoi voulez-vous que je parle, tandis que, tout en m'écoutant, vous travaillerez à me fermer l'accès de votre raison et de votre cœur ?

— Pourquoi vous figurer cela ? Imaginez-vous, au contraire, et vous serez plus près de la vérité, un homme prêt à céder, prêt à poser ses lèvres sur les bords de la coupe emmiellée que vous lui présentez.... Tenez, dans ce moment-ci, cette âme si bien gardée et dont je prends si grand soin, jardinier assidu, d'écarter les plantes voraces, l'ivraie envahissante, cette âme est débordée par une espèce d'inondation, un déluge de mortel nectar.... Savez-vous où je suis?... A Vale-Hall, chez M. Oliver, assis sur la molle ottomane du salon, près de ma charmante fiancée, contemplant ses beaux yeux, ses lèvres de corail, dont vous avez si bien rendu la fraîcheur voluptueuse.... Ne me parlez pas !... Laissez-moi rêver !... Le temps du rêve n'est pas encore écoulé. »

Nous demeurâmes ainsi tous les deux, immobiles et muets, retenant presque notre haleine, et sans autre bruit que celui des secondes rapides qui dénonçaient l'inexorable fuite de ce moment d'extase.

Le quart d'heure tinta. Saint-John remit sa montre en place, laissa retomber le portrait, et vint se placer debout devant la cheminée.

« Assez de délire et d'illusions comme cela, me dit-il. Je me suis laissé enlacer par les bras nus de la tentation. J'ai courbé volontairement la tête sous son joug de fleurs. J'ai goûté sa liqueur enivrante.... Eh bien ! son étreinte m'a brûlé : il y avait un aspic dans ces guirlandes parfumées ; cette liqueur exquise avait un arrière-goût plein d'amertume. »

Je le regardais avec une sorte de stupéfaction.

« N'est-il pas étrange, reprit-il, qu'aimant Rosamond comme je l'aime, avec toute la fougue d'un premier attachement, d'une passion, après tout, si naturelle et si justifiée par son objet, je

sois en même temps si intimement, si profondément convaincu que ce n'est point là une compagne comme il me la faut.... et que, si je l'épousais, toute une vie de regrets suivrait un bonheur de quelques mois?

— En effet, cela est étrange.

— J'aime et j'admire tout ce qu'elle a de charmant, mais rien de ce qui lui manque ne m'échappe. Elle ne peut ni partager mes vues ni s'associer à mes efforts.... Vous figurez-vous Rosamond Oliver mariée à un missionnaire?

— Mais qui vous oblige à être missionnaire? ne pourriez-vous renoncer?...

— Renoncer à quoi? à ma vocation? à mon œuvre grande et sublime? à jeter ici-bas les fondements de la splendide demeure que j'habiterai là-haut?... à l'espoir d'être compté dans la glorieuse phalange de ces hommes qui, foulant aux pieds les ambitions de ce monde, se sont voués à répandre parmi leurs semblables la lumière qui sauve, les dogmes de paix et de vérité?... Non, non; autant vaudrait me demander de renoncer au sang de mes veines. Je ne veux et ne dois vivre que pour ce but glorieux.

— Mais, miss Oliver.... ne l'oubliez-vous point dans ces vues toutes personnelles?

— De bonne foi, la croyez-vous inconsolable? me répliqua-t-il aussitôt avec un sourire amer.

— Et vous-même, vous qui, dans cette lutte continuelle avec votre amour, semblez dépérir et vous éteindre?... »

Encore une fois, vous le jugerez ainsi, je dépassais les limites de la réserve imposée à mon sexe, et cela vis-à-vis d'un prêtre! Aussi s'étonna-t-il de ma témérité. Mais je n'ai jamais pu m'en tenir, mise en relation avec un esprit original, énergique, supérieur, aux pures banalités que l'usage autorise. Homme ou femme, n'importe, il faut que je franchisse le seuil de la confiance. Je veux, quoi qu'il en coûte, une place au foyer du cœur.

« Votre esprit est brave, reprit M. Saint-John; il tient ce que promet votre regard pénétrant. Mais, puisque vous abordez si franchement ces sujets réservés, laissez-moi vous dire que vous vous méprenez quelque peu sur la nature de mes émotions.... Je suis plus froid, plus dur que vous ne me supposez. Vous m'avez vu, je n'en disconviens point, pâlir et trembler devant miss Oliver. Toutefois, alors même que je cède, malgré moi, aux impressions fiévreuses d'un mal qu'au fond je méprise, je sens, au dedans de moi, mon âme tranquille et ferme; ferme comme le récif de granit au sein des mers turbulentes. Au surplus, nous avons assez parlé

de ceci, ajouta-t-il prenant son chapeau et jetant un dernier regard sur le portrait de Rosamond.

— Vous ne m'avez pas dit, lui demandai-je, si vous en vouliez une copie?

— Eh bien! non. A quoi me servirait-elle? »

En disant ces mots, il tira sur le portrait, comme pour en détruire la fascination, la petite feuille de papier qui me servait à essayer mes couleurs. Ce qu'il y vit, je ne pus à ce moment le deviner; mais il saisit brusquement ce papier, l'examina de plus près, me jeta un regard d'une expression toute particulière, un regard scrutateur qui me parut incompréhensible. Ses lèvres s'ouvrirent comme s'il allait parler; mais, pour une raison ou pour une autre, il supprima ce premier mouvement.

« Qu'y a-t-il donc? lui demandai-je.

— Rien au monde, » répondit-il, et il replaça le papier; mais je le vis, avec une dextérité remarquable, en détacher un petit morceau, tout à fait au bord de la feuille. Ce fragment microscopique disparut dans un de ses gants, et, me saluant à la hâte, M. Saint-John me laissa fort étonnée de sa brusque disparition.

L'examen du papier en question ne m'apprit rien de plus. C'était un carré de vélin, chargé de traits confus au crayon et au pinceau, véritable chaos où mes yeux ne surent pas trouver le mot de l'énigme.

CHAPITRE XXI.

Quinze jours après l'entretien dont je viens de vous parler, M. Saint-John eut une belle revanche.

C'était un soir, il neigeait abondamment, et les rafales glacées ébranlaient en passant mon pauvre toit. J'avais fermé le contrevent et roulé près de la porte la natte qui me servait de tapis, afin de faire obstacle à la neige chassée par le vent, et au vent lui-même qni venait m'atteindre jusqu'au coin de mon feu. Je relisais, pour la dixième fois déjà, le beau début de *Marmion :*

> Day set on Norham castled steep,
> And Tweed's fair river broad and deep....

lorsque M. Rivers, soulevant le loquet sans autre cérémonie et frappant du pied pour secouer la neige dont il était couvert, entra chez moi fort à l'improviste.

Je crus à quelque désastre. Mais il m'assura qu'aucune mauvaise nouvelle ne l'amenait, et me demanda pardon du désordre que sa brusque arrivée jetait dans mon intérieur si bien tenu.

« Mais enfin, qui vous amène? m'écriai-je, un peu impatiente.

— Voilà une question peu hospitalière; mais enfin, puisque vous me l'adressez, je vous répondrai que, tout simplement, l'envie m'a pris de causer avec vous. J'étais ennuyé de ma solitude vide et de mes livres muets. D'ailleurs, je suis dans cet état particulier d'une personne à qui on a raconté le début d'une histoire fort intéressante, et qui en cherche le dénoûment.

Il s'assit après ces paroles, et sa visite avait quelque chose de tellement imprévu, ses manières étaient tellement peu conformes à sa réserve ordinaire, que je me demandai si quelque événement subit n'avait pas ébranlé cette raison si ferme. Cependant son front pâle avait, plus que jamais, l'immobilité du marbre, et son attitude était parfaitement recueillie. Après l'avoir regardé quelques instants, pensif et silencieux, et le cœur ému d'une pitié vive, à l'aspect de cette maigreur toujours croissante qui attestait les progrès d'une souffrance intérieure, voyant qu'il ne m'adressait plus la parole, je ravivai la flamme de ma lampe et je me remis à lire.

Quelques instants après, un léger bruit me fit jeter un coup d'œil de son côté. Je ne voulais pas perdre un seul de ses mouvements; mais il tira tout simplement de sa poche un portefeuille de maroquin, de ce portefeuille une lettre qu'il lut en silence, et puis, la replaçant avec soin où il l'avait prise, il retomba de plus belle dans ses méditations.

Cette pantomime muette irrita ma curiosité. Je lui demandai s'il avait des nouvelles de ses sœurs, si son départ d'Angleterre était plus prochain qu'il ne l'avait cru....

« Plût à Dieu! » s'écria-t-il.

Je lui parlai de moi, de l'école, essayant tour à tour les sujets qui pouvaient être traités dans la mystérieuse épître, mais sans obtenir, pour réponse, autre chose que des monosyllabes insignifiants. Enfin, et après un autre quart d'heure de silence, l'horloge frappa huit coups. Ce bruit sembla réveiller M. Rivers.

« Laissez votre livre un moment, me dit-il, et rapprochez-vous du feu. »

Ce que je fis, de plus en plus étonnée.

« Je vous disais tout à l'heure, continua mon bizarre interlocuteur, que j'aspirais à savoir la fin d'une histoire dont j'ai déjà les premiers chapitres. Laissez-moi vous la raconter. Peut-être m'aiderez-vous à satisfaire ma curiosité. »

A ce début, je devins très-attentive, et un pressentiment inquiet n'était pas étranger à ma curiosité.

« Il y a vingt ans, recommença M. Rivers, un pauvre ministre, dont je vous dirai le nom quand il en sera temps, s'éprit de la fille d'un homme très-riche. Elle l'aima, de son côté, et lui accorda sa main, contrairement au désir de tous ses parents, qui, fort irrités contre elle, l'abandonnèrent aussitôt après cette désastreuse union. Avant que deux années fussent écoulées, ces téméraires jeunes gens étaient morts l'un et l'autre, et reposaient ensemble sous la même pierre. Ils laissèrent une fille qui tomba, dès sa naissance, dans le giron de la charité étrangère : froid asile, aussi froid que la neige dans laquelle j'enfonçais en venant ici ce soir. Par charité donc, ce pauvre être, sans amis, fut reçu dans la maison des riches parents de sa mère : elle y fut élevée chez une tante par alliance, qui s'appelait.... le moment est venu de dire les noms.... mistress Reed de Gateshead....

— Épargnez-vous la peine de continuer, m'écriai-je, voyant bien que, de manière ou d'autre, M. Saint-John était au courant de ma biographie, et dites-moi seulement où vous vous êtes si bien renseigné.

— Dans une lettre que vous venez de me voir relire. Elle est signée par un avocat nommé Briggs.

— Briggs?... Vous parle-t-il de M. Rochester?

— Il m'en parle comme de la dernière personne chez laquelle miss Jane Eyre, et non pas Elliott, ait résidé en qualité de gouvernante. Il me laisse entendre que les procédés de M. Rochester vis-à-vis de miss Jane Eyre n'ont pas toujours été parfaitement conformes aux lois de l'honneur, car, marié déjà, il voulait....

— Mais où est-il? qu'est-il devenu? ne l'a-t-on pas vu?

— Je ne crois pas qu'on l'ait vu.

— Lui a-t-on écrit? qu'a-t-il répondu? avez-vous sa réponse?

— M. Briggs, en effet, lui a écrit; mais la réponse qu'il a reçue était signée par une dame, mistress Alice Fairfax.... »

Ce simple mot fit tout à coup évanouir la vive excitation qu'avait réveillée en moi la pensée que j'allais savoir ce qu'était devenu l'objet constant de mes tendres sollicitudes. Puisqu'il n'avait pas répondu lui-même, c'est qu'il était absent; c'est qu'il était allé chercher sur le continent, peut-être dans un autre hémisphère, l'oubli de son affection trompée.

Ma curiosité, déçue de ce côté, se rabattit sur des questions bien moins essentielles à mes yeux, mais qui ne laissaient pas que d'avoir leur intérêt.

« Permettez-moi de vous demander comment ce nom de Jane Eyre, que je reconnais volontiers pour le mien, vous a été révélé?

— Par le hasard et par ce papier, » me répondit Saint-John, qui tira de son portefeuille un fragment de vélin.

J'y vis, de ma propre main, écrit dans un moment de distraction, et à la pointe du pinceau, le nom que j'avais refusé de livrer à mes protecteurs.

« Après tout, repris-je en souriant, ce n'était là qu'un indice.

— Oui, mais un indice qui se rattachait à un autre. »

Ici M. Saint-John me montra une annonce du *Times*, rédigée dans les formes ordinaires, et par laquelle M. Briggs demandait à tous ceux qui pourraient la lui faire connaître la résidence de miss Jane Eyre, « ayant, ajoutait l'annonce, quelque chose d'avantageux à lui communiquer. »

« Et que pouvait me vouloir M. Briggs? demandai-je encore. Est-ce que par hasard M. Rochester l'aurait chargé de....

— Il n'est nullement question de M. Rochester dans tout ceci, interrompit Saint-John avec l'accent de la réprimande. M. Briggs avait à vous communiquer une importante nouvelle.

— Et laquelle, enfin?... Parlez donc.

— Tout simplement celle-ci : votre oncle, M. John Eyre, de Madère, est mort, vous laissant tous ses biens. Vous possédez, à l'heure qu'il est, une fortune de vingt mille livres sterling. Cette somme est dans les fonds anglais. M. Briggs n'attend, pour la passer à votre nom, qu'une simple constatation d'identité. »

. . . .

Je ne puis trop dire si ce fut par suite de mes préoccupations ou grâce à la forme simple et brève dans laquelle m'était donnée cette nouvelle, mais je n'en éprouvai qu'une joie très-médiocre. Plus restreinte, plus en rapport avec mes vœux de chaque jour, la fortune me fût sans doute apparue plus riante; mais sa prodigalité même me la rendait en quelque sorte onéreuse. J'entrevoyais, par delà l'indépendance dont j'étais avide et qu'elle allait me donner, tout un cortége de soucis, de responsabilité, d'embarras, et une position sociale que le monde, analysé de près comme j'avais pu l'analyser à Thornfield-Hall, ne rend point enviable à certaines âmes.

D'ailleurs, et sans me piquer d'un désintéressement sublime, je crois que le brusque passage d'un état voisin de l'indigence à la possession d'une grande richesse, si c'est, à tout prendre, une fort belle aventure, n'est pas de ces événements dont on peut comprendre immédiatement toute la portée, et qui nous donnent

toute leur joie en un clin d'œil. La satisfaction qui en résulte n'a rien d'idéal : c'est un plaisir sérieux, sobre, qu'on calcule plutôt qu'on ne l'éprouve, et dont il faut s'emparer peu à peu par la réflexion; un plaisir, de plus, qui entraîne avec lui mille considérations sérieuses, et qui ressemble trop à une affaire pour nous donner ces élans de bonheur, nous arracher ces cris, ces transports, apanage exclusif de joies plus nobles et plus chimériques.

Et puis, enfin, ces mots de *legs*, de *testament*, vont côte à côte avec ces autres mots : *trépas* et *funérailles*. Mon oncle, mon unique parent venait de mourir. Je m'étais souvent dit qu'un jour ou l'autre nous réunirait. Cette espérance disparaissait avec lui, et son avoir seul m'arrivait, à moi, seule et sans famille, sans personne en qui ma prospérité fît écho.

M. Saint-John, qui étudiait avec soin sur ma physionomie l'effet de ses dernières paroles, ne manifesta point trop de surprise en me voyant si peu ravie. Le contraire l'eût peut-être étonné.

« Allons, allons, me dit-il, quittez cet air découragé. En vous apprenant que vous passiez à l'état d'héritière, je n'ai pas prétendu vous montrer la tête de Méduse. Et si, devant vos vingt mille livres sterling, vous êtes comme une personne d'appétit modéré devant une table servie à profusion, songez à tous les pauvres convives qui réclament le superflu du festin... Vraiment, ajouta-t-il, prenant son manteau, s'il ne faisait pas le gros temps de ce soir, je vous enverrais Hannah pour vous tenir compagnie, tant vous avez l'air de redouter le moment où vous allez rester seule.... Mais la pauvre Hannah ne voyagerait pas impunément dans les neiges mouvantes où j'ai failli rester en venant.... »

Il se leva, disant ces mots, et, sans prendre garde à mes regards suppliants, il quitta mon pauvre cottage.

Tout naturellement mes pensées le suivirent, et je fus amenée, par une série de réflexions que vous eussiez faites comme moi, j'en suis certaine, à me demander pourquoi je n'associerais pas à mes nouvelles destinées les protecteurs sans lesquels les bienfaits de mon oncle eussent été, sans nul doute, perdus pour moi.

Je me rappelai cette froide nuit où j'allais succomber au désespoir, lorsque les portes de Marsh-End s'ouvrirent tout à coup. Je me rappelai quel accueil généreux et confiant j'y avais reçu. D'ailleurs, puisqu'un jour ou l'autre il faudrait me faire une famille d'adoption, — le mariage n'entrait point dans mes vues d'avenir, et vous n'avez pas besoin que je vous en dise la raison, — quelles sœurs vaudraient l'aimable Diana, la bonne Mary? De quel frère serais-je plus fière que de Saint-John?

Après deux heures de méditation sur ce sujet, mon parti fut pris, et dès le lendemain, Saint-John m'étant venu voir, je le lui annonçai comme il m'avait lui-même annoncé ma bonne fortune, en termes précis, catégoriques, absolus. J'entendais que de mes vingt mille livres sterling le partage se fît comme entre collatéraux, à titre égal, de l'oncle John Eyre.

C'était trop demander. Tout ce que je pus obtenir, et encore après combien de luttes! ce fut que Diana et Mary Rivers se partageraient la moitié de la fortune qui *nous* était laissée; quant à Saint-John, il ne voulut absolument rien accepter pour lui-même. Je me consolai en pensant que ses sœurs et lui jouiraient autant que moi de la moitié qu'on me forçait à garder, puisque la convention était faite de vivre ensemble aussi longtemps que possible.

Dans le cours de nos débats à ce sujet :

« Et l'école, miss Eyre? me demanda tout à coup Saint-John; est-ce que nous allons la fermer?

— La fermer! pourquoi cela? Je garde mon poste jusqu'à ce que vous m'ayez trouvé une remplaçante. »

Un sourire d'approbation descella les lèvres de mon nouveau *cousin*, — il était convenu que ce titre lui appartiendrait désormais, — et il me serra la main plus affectueusement qu'à lui n'appartenait.

C'était quelquefois un trouble-fête, que ce cher Saint-John. Je me souviens encore d'une discussion que nous eûmes le jour où, une autre maîtresse étant venue prendre la direction de l'école, je lui en remis les clefs devant les élèves assemblées au nombre de plus de soixante. C'était deux mois, environ, après mon avénement au beau titre d'héritière.

Heureuse d'avoir rempli largement mes devoirs envers ces jeunes filles, heureuse de leur affection, que quelques-unes me témoignaient avec une effusion touchante, heureuse enfin, je vous l'avouerai, de rentrer en possession de moi-même, je laissai échapper une exclamation qui scandalisa presque mon austère coadjuteur : sa figure, de grave qu'elle était, devint inquiète.

« Quel est donc, me demanda-t-il aussitôt, ce repos auquel vous aspirez? quelle est cette ardeur nouvelle que je lis dans vos yeux? et qu'allez-vous faire de cette liberté que Dieu vous donne?

— Oh! rien de mal, mon cher cousin. Je ne compte pas m'adonner à la paresse. Et, pour commencer, il faut me donner Hannah.

— Vous avez besoin d'elle?

— Le plus grand besoin. Je l'emmène à Marsh-End, où j'ai

convoqué pour mardi prochain Diana et Mary. Or, j'entends que Marsh-End, à leur arrivée, soit nettoyé du haut en bas. *Du haut en bas*, entendez-vous? Et c'est tout au plus si ces mots, qui ne sont pourtant pas du sanscrit ou du pali, vous en comprenez toute la valeur. Il faut qu'on se mire dans les parquets; il faut qu'à grand renfort de houille et de tourbe je chasse toute l'humidité des appartements; il faut que chaque meuble, lit, fauteuil, tapis ou table, soit placé avec une rigueur mathématique; et quant aux approvisionnements en gâteaux, conserves, gelées, fiez-vous-en à la bonne volonté d'Hannah, stimulée par mes instructions très-précises. En un mot, je veux, et cette ambition n'a rien, je pense, qui puisse vous blesser, je veux que Diana et Mary trouvent à Marsh-End le beau idéal d'une réception, sinon le beau idéal d'une cousine. »

Saint-John m'accorda encore un léger sourire, mais évidemment à contre-cœur.

« Voilà, me dit-il, qui est fort bien pour le présent, et je vous donnerai volontiers deux mois de répit pour vous laisser jouir en paix de votre richesse nouvelle, de vos nouveaux parents. Mais après, j'espère que vous porterez vos regards au delà des joies de famille, au delà d'un égoïsme étroit et de ses satisfactions presque dégradantes. »

Je le regardai avec surprise :

« Saint-John, lui dis-je ensuite, pourquoi me parler ainsi? savez-vous bien que je vous trouve presque méchant, de venir troubler mon innocente gaieté? A quoi bon, je vous le demande?

— A vous rappeler que vous devez compte des facultés que Dieu a mises en vous; soyez sûre que je veillerai soigneusement à leur emploi. C'est mon devoir et mon droit, je vous en préviens d'avance. Aussi vous conseillerai-je de modérer dès à présent cette ferveur irréfléchie avec laquelle vous vous précipitez vers des jouissances purement terrestres. Votre ardeur, votre énergie veulent être appliquées à de moins vulgaires travaux. Ne les détournez pas ainsi de leur emploi naturel : vous me comprenez, j'espère?

— Oui.... tout comme si vous me parliez grec. Je sais que j'ai aujourd'hui toute raison d'être heureuse, et, puisqu'il en est ainsi, je veux profiter de l'occasion. »

Ce que j'avais résolu, je l'exécutai, de point en point, à la grande joie de mes cousines, qui furent enchantées de retrouver la demeure paternelle, non point bouleversée de fond en comble et métamorphosée comme j'aurais pu le faire, mais tout simplement rajeunie par quelques meubles de choix, quelques porcelaines, quelques

bronzes d'un goût sévère, appropriés à l'aspect général de cette antique résidence. Elles s'associèrent de grand cœur à nos grands travaux de ménage qui, nonobstant le bon vouloir d'Hannah, n'étaient point encore terminés, et, surtout durant les premières semaines, Marsh-End, du matin au soir, retentit de leurs rires joyeux. Saint-John y semblait dépaysé. Jamais il ne se permettait un blâme direct; mais je me rendais parfaitement compte du trouble que nous apportions à sa vie studieuse, en le voyant, plus qu'autrefois assidu à ses visites de paroisse, passer sa journée entière au chevet des malades, au foyer des affligés, au milieu de l'enfance ignorante.

En somme, je me disais quelquefois qu'il avait eu raison de rejeter loin de lui le bonheur domestique, pour lequel il n'était évidemment pas fait; je comprenais que son attachement pour miss Oliver lui parût, à lui-même, un lien méprisable. Je l'analysais, et trouvais en lui tous les éléments avec lesquels la nature compose les héros, les héros païens aussi bien que les héros du Christ, les hommes faits pour donner la loi, conquérir la terre, gouverner les peuples : je me disais que c'était là un digne soutien pour les grands intérêts de la Religion; mais, au foyer domestique, un enfant eût mieux valu que cette colonne de marbre, toujours hautaine, toujours glacée.

« Quel excellent missionnaire! me pris-je à penser un jour.... Mais quel ennuyeux mari! »

CHAPITRE XXII.

Après quelque temps, cependant, nous reprîmes nos habitudes régulières. Mary et Diana redevinrent un peu plus posées; notre bonheur, en un mot, ne s'exprima plus par autant de bruit et d'oisiveté : Saint-John, de ce moment, resta plus longtemps avec nous, poursuivant avec assiduité le cours de ses études.

Un matin, au déjeuner, Diana, pensive depuis quelques instants, lui demanda si ses projets étaient restés les mêmes. Et il me sembla qu'en parlant ainsi elle nous confondait dans le même regard.

« Des projets comme les miens ne changent pas et ne peuvent pas changer, répondit son frère. Je partirai, selon toute apparence, au commencement de l'année prochaine.

— Et Rosamond Oliver? demanda Mary par un élan spontané, dont il me parut qu'elle regretta tout aussitôt l'indiscrétion.

— Rosamond Oliver!... repartit du ton le plus calme M. Saint-John en nous regardant toutes trois,... Rosamond Oliver est sur le point d'épouser M. Granby, le petit-fils et l'héritier de sir Frédéric Granby : elle s'allie à l'une des meilleures familles du comté. Son père m'a fait part, hier au soir, de cette union prochaine. »

En parlant ainsi, sa figure était unie et immobile comme si elle eût été taillée dans du cristal.

« Mais Rosamond ne connaissait point ce jeune homme ! s'écria Mary.

— Pour des mariages si évidemment avantageux, répondit Saint-John, il n'est pas besoin de longues hésitations. M. Granby et miss Oliver se sont vus pour la première fois, au mois d'octobre dernier, dans un bal dont miss Oliver me parla le lendemain.... Vous en souvenez-vous, miss Eyre ? »

Je m'en souvenais à merveille, et je ne pouvais assez m'étonner du sang-froid stoïque avec lequel ce jeune homme revenait ainsi sur les plus douloureux souvenirs de son amour comprimé.

J'aurais voulu m'en expliquer avec lui, et, vis-à-vis de tout autre, les confidences qu'il m'avait faites, le libre entretien que nous avions eu sur ce sujet délicat, m'auraient enhardie à le traiter de nouveau. Mais, depuis cette conversation vraiment intime, Saint-John s'était renfermé dans une réserve tout aussi peu accessible qu'auparavant, et cette réserve m'avait presque rendue honteuse de ma hardiesse. D'ailleurs, malgré sa promesse formelle de me traiter à l'égal de ses sœurs, il persistait à établir, entre elles et moi, mille petites différences glaciales qui excluaient toute idée d'entière et libre confiance.

Je ne fus donc pas médiocrement surprise, la première fois où nous nous trouvâmes seuls après la conversation que je viens de rapporter, de le voir tout à coup relever sa tête penchée vers ses livres et de l'entendre me dire :

« Vous le voyez, Jane, la bataille est livrée et la victoire me reste.

— Êtes-vous bien certain, répondis-je après quelque hésitation, de ne l'avoir pas achetée trop cher ? Une autre victoire pareille ne vous perdrait-elle pas ?

— Je ne le crois point ; mais, du reste, à quoi bon s'en inquiéter ? Aurai-je jamais une pareille lutte à soutenir ?... »

Et puis il reprit sa lecture, m'indiquant ainsi que nous n'avions plus rien à dire pour le moment. Je ne m'avisai pas de contrevenir à cet ordre muet.

Généralement parlant, il fallait subir l'autorité de Saint-John.

Il avait une manière d'exprimer ses désirs qui n'admettait guère de refus; non qu'il affichât des prétentions tyranniques ou qu'on eût à craindre de sa part le moindre mouvement d'impatience; mais on sentait qu'en venant à l'encontre de sa volonté, toujours raisonnable, toujours tendant au bien, on le blesserait profondément. En pareil cas, il cédait et pardonnait sans doute; mais il n'oubliait pas l'impression mauvaise qu'il avait reçue.

Aussi quand, un beau jour, il me pria de renoncer à mes études d'allemand commencées avec Diana, et d'apprendre avec lui les éléments de l'hindoustani, bien qu'il me parût assez contrariant de laisser là Schiller pour une grammaire orientale, je me gardai de refuser à Saint-John ce qu'il me demandait comme un service personnel. En effet, engagé profondément dans les difficultés de cette langue compliquée, il lui arrivait, comme à bien d'autres, d'oublier en route ce qu'il avait appris au début. Et rien ne pouvait mieux obvier à cet inconvénient que de *commencer* une écolière en même temps qu'il poursuivait le cours de ses travaux.

Or, c'était un maître très-patient, très-indulgent.... mais très-exigeant, que je m'étais donné là; et, par degrés, je sentis qu'il prenait un singulier ascendant sur ma liberté d'esprit. Son approbation même était comme un joug auquel on ne pouvait se soustraire. Sans qu'il réprimât par une seule parole les rares éclairs de ma gaieté certainement très-modérée, je ne pouvais plus, auprès de lui, rire ou causer à mon aise, avertie que j'étais par un tyrannique instinct que trop de vivacité devait lui déplaire. Quand il me disait : *Allez!* je marchais; *venez!* je venais; *faites ceci!* je n'y manquais pas. Mais je n'aimais point mon esclavage, et bien souvent je me surpris souhaitant que M. Saint-John en revînt, pour ce qui me touchait, à son indifférence première.

Un insignifiant épisode vous fera comprendre mieux que toute cette analyse ce qui se passait en mon âme.

Le soir, au moment de nous séparer, Saint-John embrassait ses sœurs lorsqu'elles venaient, selon leur habitude, lui souhaiter une bonne nuit. Quant à moi, je n'avais qu'une poignée de main. Un jour, Diana, dont le gai caractère, marié à une volonté très-ferme, ne se pliait pas comme le mien aux exigences fraternelles, s'écria que cette distinction était injuste; que Saint-John avait promis de me traiter comme une troisième sœur : et, bon gré mal gré, elle me poussa dans ses bras.

Ma confusion fut extrême, et je n'essayerai pas de vous peindre le malaise que j'éprouvai lorsque le beau Saint-John, penché gra-

vement vers moi, et ses yeux perçants attachés sur les miens, me donna le baiser de paix.

S'il existait au monde des baisers de marbre ou des baisers de glace, j'emploierais cette métaphore pour vous peindre cette caresse ecclésiastique de mon jeune cousin. Mais, à la rigueur, on peut dire qu'il y a des baisers d'essai; et celui-là était, très-certainement, de cette espèce. Quand Saint-John me l'eut donné, il s'arrêta comme pour en juger le résultat : résultat à peu près nul, vous pouvez bien le penser. Je suis très-certaine de n'avoir pas rougi; mais peut-être devins-je un peu plus pâle qu'à l'ordinaire, car cet étrange baiser était comme un sceau apposé sur les chaînes dont je commençais à me sentir chargée.

A partir de cette soirée, la formalité du baiser devint quotidienne, et la sérieuse docilité avec laquelle il me voyait m'y soumettre semblait avoir un certain charme pour mon pieux cousin.

Le ciel a cependant mis dans le cœur de la femme un tel besoin de sympathie et d'affection que, peu à peu, jour par jour, j'en vins à désirer plus vivement l'approbation de mon nouveau maître. Pour l'obtenir, il fallait, désavouant la moitié de moi-même, étouffer la moitié de mes facultés, détourner mes goûts de leur pente naturelle, adopter des vues, des ambitions qui n'étaient point miennes. Saint-John voulait m'élever à une hauteur où je ne respirais plus.... Tâche ingrate, lutte sans issue, comme s'il eût prétendu donner à mes traits irréguliers la perfection de son visage ou changer le vert changeant de mes yeux et leur communiquer l'immobile azur des siens.

A tout prendre, il réussissait en ceci : c'est que je perdais peu à peu la gaieté dont il s'était montré plus ou moins ennemi, et que toujours, — d'autant moins distraite, par cela même, de mes anciennes préoccupations, — le désir ardent me restait de savoir à quoi m'en tenir sur le sort de M. Rochester.

Plus d'une fois, profitant de mes relations d'affaires avec M. Briggs, je lui avais demandé quelques renseignements sur la santé, la résidence de mon ancien maître. M. Briggs n'était point en relation avec les hôtes de Thornfield-Hall, et n'avait pu me répondre à ce sujet.

Repoussée de ce côté, j'écrivis à mistress Fairfax. Une première lettre resta sans réponse. Au bout de deux mois, j'écrivis de nouveau, pensant que ma lettre avait pu s'égarer. Un mois, deux mois passèrent; la moitié d'une année s'écoula sans que j'eusse la moindre nouvelle, et mon espérance, chaque matin trompée, avait fini par m'a-

bandonner, mais non sans me laisser un profond chagrin, dont je ne parlais à personne.

Un matin, M. Saint-John m'appela pour me donner ma leçon d'hindoustani. Je venais d'être fort désagréablement déçue à propos d'une lettre qu'on m'avait annoncée, pour laquelle mon cœur avait battu, et qui, en définitive, s'était trouvée être une missive de M. Briggs, exclusivement consacrée à des affaires d'intérêt.

J'étais outrée de cette espèce de mystification, et, malgré moi, pendant la leçon, des soupirs, des sanglots, des larmes même vinrent à m'échapper. Saint-John ne fit pas semblant de s'en apercevoir ; mais, fermant tout à coup son livre :

« Jane, me dit-il, vous n'êtes pas, ce matin, d'humeur studieuse. Nous allons faire une promenade.

— Volontiers ; je vais appeler Mary et Diana.

— Non.... Je sortirai seul avec vous. »

Je n'ai jamais, dans ma vie, connu de milieu entre une obéissance entière et une complète révolte, surtout vis-à-vis des caractères absolus, en antagonisme direct avec le mien. Saint-John ne demandant rien qui justifiât de ma part, je ne dis pas une insurrection, mais une simple remarque, je le suivis donc dans la vallée, marchant à côté de lui, sous un ciel parfaitement pur et sur une mousse d'un beau vert émeraude qu'émaillaient à foison les marguerites blanches et jaunes.

Nous arrivâmes bientôt à l'entrée d'un défilé formé par l'avant-garde isolée des montagnes qui bornaient l'horizon. Là Saint-John fit halte, et je m'assis sur le rocher revêtu de mousse. Mon compagnon avait ôté son chapeau et laissait la brise se jouer dans sa brune chevelure. Ses regards erraient des montagnes au lit du torrent, et du torrent remontaient vers le ciel immense et bleu.

Comme je l'interprétais, cette contemplation était celle de l'homme qui pressent les douleurs de l'exil, et jette un dernier adieu au pays dont il emportera bientôt l'impérissable souvenir.

Nous demeurâmes ainsi à peu près une demi-heure. Ce temps écoulé :

« Jane, me dit mon cousin, je pars dans six semaines. Mon passage est retenu sur un vaisseau qui met à la voile le 7 juin.

— Dieu vous protégera, vous, son zélé serviteur, répondis-je simplement.

— Je compte bien sur le secours de mon Maître infaillible, et c'est ma gloire, c'est ma joie de n'obéir en ce monde qu'à la volonté de l'Être excellemment parfait.... Seulement, il me semble étrange

que tout ce qui m'entoure ne vienne point se ranger sous sa glorieuse bannière.

— Tout le monde n'a pas le même courage, et ce serait folie aux faibles de s'engager dans les mêmes entreprises que les vaillants.

— Je m'inquiète peu des faibles, et ce n'est point d'eux que je parle, mais de ceux qui sont dignes de l'œuvre et faits pour y participer.

— Ceux-là sont rares ici-bas, et difficiles à découvrir.

— Vous dites vrai. Aussi est-ce un devoir, lorsqu'on les a découverts et qu'ils s'ignorent, de les révéler à eux-mêmes, de les convier aux nobles efforts, de leur montrer le rang auquel Dieu les appelle parmi ses élus. »

Je sentais comme un charme magique se former autour de moi, et, sans bien me rendre compte du danger prochain, je commençais à frémir :

« Ceux qui sont au niveau d'une tâche si haute, leur cœur ne doit-il pas les y convier ? »

Saint-John arrêta sur moi son regard errant.

« Eh bien ! Jane, que dit *votre* cœur?

— Rien !... rien ! répondis-je avec une véritable terreur; car ces simples paroles m'avaient coupé la respiration.

— Alors, je parlerai pour lui, poursuivit la voix profonde, inflexible, dont les échos voisins répercutaient les graves accents.... Jane, venez avec moi dans l'Inde !... Soyez ma compagne, la compagne de mes travaux !... »

La vallée et le ciel semblaient tournoyer sous mes pieds et sur ma tête.... Ce fut comme si l'Éternel lui-même eût parlé; ce fut comme l'appel de ces messagers angéliques auxquels les apôtres désignés ne résistaient point.... Mais je n'étais pas un apôtre, et cet ordre d'en haut ne domptait pas tout à fait ma volonté.

« Saint-John !... Saint-John ! m'écriai-je, prenez quelque pitié de moi ! »

Je parlais à un homme qui, dans l'accomplissement de ce qu'il appelait son devoir, ne connaissait ni pitié ni scrupule.

« Dieu et la nature, continua-t-il, vous ont douée comme doit l'être la femme d'un missionnaire. Ils vous ont refusé la beauté du corps; ils vous ont donné l'énergie de l'âme et de l'esprit. Vous êtes formée, non pour l'amour, mais pour les saints labeurs. Jane, quand je vous demande d'être ma femme, ce n'est ni par égoïsme ni pour mon seul plaisir, mais pour le service de mon souverain Maître. »

— Vous vous trompez, balbutiai-je.... Vous vous trompez, je vous assure. Ma vocation n'est point celle que vous imaginez. »

Saint-John s'attendait à cette résistance ; il l'avait calculée, et, mesurant sa durée probable, il avait mis en réserve la patience et la volonté nécessaires pour en triompher. Cette pensée se révélait dans son attitude, lorsque, appuyé contre le rocher et les bras croisés sur sa poitrine, il entreprit, avec une impassible persévérance, de détruire une à une toutes mes objections.

A celles que je tirais de mon ignorance, il répondait par sa ferme résolution de m'instruire, de me guider, de m'assister jusqu'à l'heure prochaine où je pourrais marcher seule et le diriger au besoin.

Si je lui disais que ses paroles n'éveillaient en moi aucun entraînement, aucune pieuse ambition, il m'assurait que, m'étudiant depuis dix mois, il était certain de ne pas se tromper sur le dévouement dont j'étais capable, une fois ma ligne choisie, une fois mon devoir tracé. Docile, zélée, désintéressée, fidèle, assidue, courageuse, héroïque et douce tout à la fois, telle, disait-il, il m'avait toujours trouvée, et la confiance qu'il mettait en moi, je pouvais, je devais me l'accorder à moi-même.

Tandis qu'il parlait ainsi, avec l'ascendant d'une entière conviction et la certitude de la faire passer en mon âme, je sentais se rétrécir peu à peu le cercle de ma résistance. La persuasion avançait lentement, mais d'un pas sûr. J'avais beau fermer les yeux, une lumière se faisait malgré moi devant moi, et me montrait comme la seule route à suivre celle que Saint-John avait choisie. Ma conscience, enfin, me semblait répondre à son pressant appel....

J'en vins à demander un quart d'heure de réflexion qui me fut accordé. Saint-John s'éloigna de quelques pas et s'étendit sur un monticule couvert de gazon.

Le résultat de ma délibération avec moi-même fut à peu près ceci :

« Ce que me demande Saint-John n'est ni coupable ni déraisonnable. Vainement lui parlerai-je des dangers que ma vie peut courir sous le ciel dévorant de l'Inde; de même qu'il exposerait la sienne sans sourciller, de même il s'attend à me voir faire bon marché d'une existence qu'en définitive je rendrais à qui je la dois. Il dit encore vrai quand il raisonne en vue de ce grand intérêt qui manque à ma vie, et que, de manière ou d'autre, il faudra trouver. C'est une absurdité, c'est une coupable faiblesse que de me

consacrer tout entière à je ne sais quelle vague espérance d'un événement, — tout à fait improbable d'ailleurs, — qui me réunirait à M. Rochester. Ce funeste objet d'un amour qu'il faut éteindre à tout prix n'est sans doute plus en Angleterre. Et quitter ce pays n'est pas le quitter, *lui!*...

« J'accepterai donc? mais, à cette pensée, mon cœur frissonne au dedans de moi. Partir avec Saint-John, c'est abdiquer la moitié de mon être, c'est d'ailleurs, sans nul doute, marcher à une mort prématurée. Et d'ici à cette mort, qui pourrait être, après tout, la bienvenue, quel sera l'emploi de mes tristes jours? De l'Angleterre aux Indes, des Indes à la tombe, comment se fera le voyage?...

« Je sais que, me sacrifiant tout entière, je puis réaliser les espérances de cet inflexible apôtre; et c'est ce que je ferai si je pars avec lui. Je jetterai sur l'autel toute la victime, sans réserver ni le cœur ni les entrailles. Je lui dévoilerai une énergie qu'il ne soupçonne pas encore, des forces qu'il ignore, et qui, je le sais, ne me manqueront pas au besoin.... Je suis sûre qu'il m'approuvera, qu'il m'admirera peut-être.... mais je suis sûre aussi qu'il ne m'aimera jamais.

« Et, sûre de ceci, puis-je devenir sa femme? Ne serait-ce pas un monstrueux martyre que de subir une tendresse dont cet homme de bronze se ferait une obligation, payant ainsi l'âme qu'il a voulu gagner à Dieu, l'instrument dont il a voulu s'armer avant de courir au combat? »

Ces pensées et bien d'autres me déterminèrent. Je marchai droit à Saint-John qui m'attendait, les yeux fixés de mon côté; il se leva tout aussitôt et vint à ma rencontre :

« Eh bien? me dit-il.

— Eh bien, répondis-je, me voici prête à partir. »

CHAPITRE XXIII.

La figure de Saint-John, à ces mots : *Je suis prête à partir*, exprima un tranquille triomphe.

« Oui, je partirai, repris-je, pourvu que je puisse partir libre. »

Saint-John ne comprenait pas. Il me demanda de préciser ma pensée.

« Vous êtes mon frère par adoption, continuai-je, et vous

m'avez adoptée pour sœur. Laissons subsister cette parenté fictive, et ne songeons pas à une autre union. Cela vaut mieux. »

Il secoua la tête en signe de dissentiment.

« Une parenté fictive ne suffit pas en pareille circonstance. Si vraiment vous étiez ma sœur, je n'aurais jamais songé à me marier. Mais le ciel ne l'ayant pas voulu ainsi, nous ne pouvons partir ensemble que comme mari et femme. Réfléchissez-y, et votre bon sens vous montrera tous les obstacles pratiques qui s'opposent à ce qu'il en soit autrement. »

Mon bon sens me disait que nous ne nous aimions pas comme doivent s'aimer deux époux, et que dès lors un mariage serait impossible.

J'insistai, sans émettre d'abord cette idée. Saint-John insista de son côté sur ce que, décidée une fois à partager sa sainte mission, je ne devais pas m'arrêter aux conditions secondaires d'un si grand devoir à remplir, d'une tâche si glorieuse à me proposer. Je ne pouvais l'entreprendre seule, et, puisqu'une aide m'était nécessaire, il fallait celle d'un homme lié à mon sort, non par une convention arbitraire et révocable, mais par des liens aussi durables que la vie elle-même. Lui, de son côté, ne pouvait accepter de moins solides engagements.

« Cherchez donc, lui dis-je, une personne qui comprenne mieux cette position et qui vous convienne aussi bien.

— Dites à mes projets, à ma mission.... Ne croyez pas, Jane, qu'il s'agisse de moi dans tout ceci. Ce n'est pas *vous* que je veux épouser, c'est la missionnaire que je désire m'associer pour jamais.

— Eh bien, comme missionnaire, vous disposerez de toutes mes facultés, de toute mon énergie. C'est tout ce qu'il vous faut. Je vous donne de moi tout ce qui peut vous servir. Laissez-moi garder le reste.

— Vous ne le pouvez pas, vous ne le devez pas. On ne marchande pas avec Dieu, et c'est au nom de Dieu que je parle. Croyez-vous qu'une demi-oblation, une victime partagée soit digne de lui? Croyez-vous qu'on s'enrôle par fraction sous son glorieux drapeau?

— Appelez-vous se marchander à Dieu que de lui donner sa vie et son cœur? Il les aura, Saint-John. Il aura ce cœur tout entier. Vous n'en avez pas besoin. »

Je ne vous dissimulerai pas, ma digne amie, que, dans ces derniers mots et dans la pensée qu'ils exprimaient, il y avait quelque chose d'ironique. Jusqu'alors Saint-John, resté pour moi un mys-

tère, était l'objet de mes craintes silencieuses. Je n'aurais pu dire combien il y avait du saint, combien du simple mortel dans cet imposant jeune homme ; mais, à mesure que notre conférence se prolongeait, mainte révélation me rendait facile une analyse jusque-là impossible. Je voyais, je comprenais comment Saint-John était faillible. Sa dureté, son despotisme, m'étaient clairement dévoilés. Et son imperfection rassurait mon âme étonnée ; elle me donnait la conviction, qui jusque-là manquait à ma résistance, d'être en face d'un homme sujet à l'erreur, formé des mêmes éléments que moi, et auquel je n'étais pas obligée de me soumettre aveuglément.

Ce qu'il y avait de sarcastique dans mes dernières paroles ne lui avait pas complétement échappé. Il s'en étonnait comme d'une révolte inattendue, et, par quelques paroles sérieuses, il voulut écarter de la discussion un ordre de considérations qu'il jugeait indigne d'y traiter.

Mais, tandis qu'il insistait sur l'impérieuse nécessité de notre mariage, contemplant ses traits harmonieux et formidables, ce front majestueux, mais sans expression, ces yeux dont l'éclat profond ne s'adoucissait jamais, cette haute taille, ce maintien dominateur, je m'obstinais de plus en plus dans cette idée que je pourrais bien être le *compagnon* de Saint-John, mais jamais sa femme.

Oui, me disais-je, comme son vicaire et son serviteur, je traverserai les mers, je braverai les cieux mortels de l'Orient. Remplie d'admiration pour son courage, son dévouement, même pour l'ambition secrète qui le domine à son insu, je serai son émule en sacrifices, son fidèle agent, sa docile alliée. Comme telle, j'aurai sans doute à souffrir beaucoup, mon corps et mon intelligence demeurant asservis sous un joug presque intolérable ; mais mon cœur restera libre. J'y trouverai, affranchie de devoirs absolus, comme une solitude bénie dont je pourrai, sans fausser ma parole, interdire l'accès à tous, surtout à Saint-John. J'y laisserai fleurir en paix des sentiments qu'il n'aura ni le pouvoir de flétrir ni le droit de fouler sous son pied vainqueur. Mais comme sa femme, toujours à ses côtés, toujours sous son regard, toujours sous son autorité, obligée d'étouffer, de réprimer toute pensée qu'il ne sanctionnerait pas de sa pleine approbation.... Oh ! ceci ne saurait s'endurer.

« Saint-John ! m'écriai-je tout à coup, interrompant son discours.

— Eh bien ? répondit-il d'un ton glacial.

— Je vous le répète, j'irai avec vous dans l'Inde, mais comme

votre acolyte seulement. Je ne puis vous épouser; je ne puis m'absorber en vous.

— Si vous ne le pouvez, votre promesse est annulée. Comment voulez-vous qu'un homme de trente ans emmène avec lui dans l'Inde une jeune fille de dix-neuf, si cette jeune fille n'est sa légitime compagne? Ensemble dans les solitudes, ensemble au milieu des tribus sauvages, et cela sans être mariés?... Jane, vous n'y songez pas.

— Que feriez-vous, si j'étais votre sœur?

— Mais vous ne l'êtes pas, et je ne puis vous donner pour telle, m'exposant à être démenti, sans attirer sur nous les plus injurieux soupçons.... Puis, ce n'est pas tout que de ménager l'opinion, il faut se craindre soi-même....

— Oh! repris-je, ne pouvons-nous donc parcourir à deux la même route, comme si nous étions, vous et moi, deux jeunes prêtres?

— Pardon, Jane. Vous avez, de l'homme, et le courage et l'intelligence; mais vous avez aussi le cœur d'une femme, et.... ce que vous proposez ne saurait être.

— Rassurez-vous, répondis-je à mon tour avec quelque dédain. Nous ne courrions aucun danger de ce côté. J'ai le cœur d'une femme, mais non pour vous. Pour vous, j'ai seulement la constance qui attache le soldat à son camarade, cette fidélité fraternelle que se gardaient sous le drapeau les jeunes guerriers de Lacédémone. Pour vous, j'ai le respect, la soumission du néophyte aux pieds de l'Hiérophante; voilà ce que je ressens près de vous, et rien de plus, je vous le jure. N'ayez donc aucune crainte....

— C'est bien là ce qu'il me faut, dit tout à coup Saint-John se parlant à lui-même.... Je ne m'étais pas trompé, c'est elle qui doit m'accompagner.... Et s'il y a des obstacles, il faut que ces obstacles soient abattus.... Jane, reprit-il plus doucement, croyez bien qu'en m'épousant vous ne vous prépareriez point les malheurs que vous semblez redouter.... Ce mariage indispensable, car il l'est, soyez certaine qu'il engendrerait assez d'amour pour le justifier même à vos yeux.... »

Je me levai brusquement, mue par une irrésistible impulsion.

« L'idée que vous avez de l'amour me fait pitié, m'écriai-je presque indignée. Le sentiment que vous m'offrez ne mérite que du mépris... et je vous méprise, Saint-John, pour me l'avoir offert. »

Il me regarda fixement, et ses lèvres blêmies se serrèrent l'une contre l'autre. Était-il en colère ou simplement surpris? c'est ce

dont je ne pus me rendre compte, tant cet homme savait commander, même à l'expression de son visage.

« Je m'attendais peu, répondit-il, à vous entendre prononcer en ce moment un pareil mot. Par rien de ce que j'ai fait ou de ce que j'ai dit, je ne croyais avoir mérité votre mépris. »

Cette douceur me pénétra. Je restai dominée par son maintien calme et fier.

« Pardonnez-moi donc, lui dis-je, cette malencontreuse parole. Mais c'est peut-être votre faute si j'ai tenu un langage inconsidéré. Vous avez mis en discussion un sujet sur lequel nos deux esprits sont en complet désaccord, sur lequel nous ne pourrons jamais nous entendre, et que nous ne devrions jamais discuter. Et, puisque le seul mot d'amour est une pomme de discorde jetée entre nous, jugez de ce que serait l'amour lui-même. Quelles tortures morales ne nous préparerions-nous pas?... Allons, cher cousin, laissons là et oubliez à jamais cette idée de mariage!

— Non, me dit-il, cette idée tient au plan que ma vie se propose. Elle est la seule qui me montre, dès à présent, mon grand but finalement atteint. Mais je ne vous presserai point quant à présent. Je dois aller à Cambridge, avant de partir, pour dire adieu à quelques amis que j'ai encore parmi les élèves et les professeurs de l'Université. J'y passerai une quinzaine entière. Prenez tout ce temps pour réfléchir sur ma proposition, et n'oubliez pas qu'en la repoussant, ce n'est pas moi, c'est Dieu que vous refusez. »

Il se tut à ces mots, et, dès ce moment, ne daigna plus me faire part des sentiments qui peut-être agitaient son âme; mais son silence de statue m'en instruisait assez : il exprimait, avec une indicible éloquence, le désappointement d'une nature austère et despotique, rencontrant une révolte où il attendait une prompte et complète soumission; la désapprobation d'un jugement inflexible et froid, découvrant tout à coup chez autrui des sentiments et des vues avec lesquels il ne peut sympathiser. En un mot, l'homme, chez lui, s'irritait de n'avoir pas dompté ma résistance; le chrétien s'indignait de ma perversité, et s'imposait, comme un effort coûteux, de la supporter avec patience, d'ajourner l'anathème, de laisser aux réflexions salutaires le temps de se produire.

Ce soir-là, lorsque ses sœurs l'eurent embrassé, Saint-John ne m'offrit seulement pas la main, et sortit délibérément de la chambre sans m'adresser un seul mot. Mon amitié s'en alarma; des pleurs me vinrent aux yeux, et, remarquant qu'il ralentissait sa marche dans le corridor, comme pris d'une sorte d'hésitation, je

fis taire tout orgueil pour aller à lui. En effet, il s'était arrêté au bas de l'escalier.

« Bonne nuit, Saint-John, lui dis-je fort émue.

— Bonne nuit, Jane, me répondit-il avec un grand calme.

— Ne nous serrerons-nous pas la main? »

Quelle froide, quelle insensible étreinte! Et pas un sourire, pas une généreuse parole, aucun gage de bonne et franche réconciliation!

Ah! j'aurais mieux aimé que, de cette main de spectre, il m'eût étendue à ses pieds!

J'appris, les jours suivants, quelle sévère punition un homme de bien, mais sans indulgence, un prêtre consciencieux, mais implacable, peut infliger à qui l'a offensé. Pas un acte ouvertement hostile, pas une parole directement amère; et cependant, à chaque minute, un gage de cette rancune vertueuse qu'il me gardait malgré lui.

Non qu'il oubliât les lois de la charité chrétienne; non que, maître de ma destinée, il eût voulu me causer la souffrance la plus légère. Par nature autant que par principes, il était supérieur à toute idée de mesquine vengeance. Il m'avait pardonné le mépris que j'avais exprimé tout haut pour sa personne ou son amour; mais il n'avait pu oublier ces paroles dont, malgré lui, son orgueil s'était ému, et l'on voyait que, vécût-il cent ans, elles ne lui sortiraient point de la mémoire. Elles étaient écrites dans l'air, entre lui et moi, toutes les fois qu'il m'adressait un regard. Si je lui parlais, ma voix les rappelait à son oreille; s'il me répondait, j'en retrouvais l'écho dans les intonations de chacune de ses paroles.

Et c'était une torture pour moi; et il le savait; et, dans un intérêt que je dois croire, que je crois étranger à lui, il la prolongeait, il l'aggravait. Jamais, par exemple, il n'avait témoigné tant de tendresse à ses sœurs. N'était-ce pas ajouter, par la force du contraste, à l'impression pénible que devait produire en moi cette froideur dont je me désolais seule? Elle ne lui coûtait rien, à lui.

« Savez-vous ce que vous faites depuis huit jours? lui dis-je un soir, harassée de ce reproche éternel et vivant qui se dressait sans cesse en face de moi.

— Non, me répondit-il fort surpris.

— Vous me tuez.... Mais vous me tueriez bien plus certainement encore si je devenais votre femme.

— *Si*.... reprit-il. Vous êtes donc bien décidée à ne pas me suivre?

— A vous suivre, si vous voulez, mais comme votre *assistant*.

— La religion ne permet pas aux missionnaires de prendre un *assistant* de votre sexe, me répliqua-t-il, plus pâle que je ne l'avais encore vu, mais tout aussi calme que jamais. Maintenant, si vous êtes sincère dans vos offres, je puis, à Cambridge, les transmettre à un de mes collègues déjà marié, et dont la femme cherche une aide. Votre fortune vous rendra indépendante de la Société des Missions, et, de cette manière, vous n'aurez pas le déshonneur de manquer à votre promesse, de déserter les rangs auxquels vous avez dit que vous vouliez appartenir. »

Ce langage était trop dur et beaucoup trop despotique. Il manquait totalement son effet.

« Il n'y a ni déshonneur, ni promesse violée, ni désertion dans le parti que je prends, répondis-je avec fermeté. Je n'ai nullement contracté l'obligation d'aller prêcher l'Évangile aux Indes en compagnie de personnes étrangères. Avec vous, je ne dis pas : j'aurais hasardé beaucoup, et cela parce que je vous admire, parce que j'ai foi dans votre caractère, parce qu'enfin je vous aime.... comme on aime son frère ; mais, tout en m'y résignant à cause de tout cela, je suis convaincue que ce voyage abrégerait ma vie.

— Ah ! vous craignez pour vous-même ? s'écria Saint-John, dont un sourire sardonique plissa les lèvres.

— Je l'avoue sans honte : Dieu ne m'a point donné ma vie pour que je la livre sans regrets à tous les périls, et la voie que vous m'ouvrez sans le moindre remords me conduirait à une espèce de pieux suicide.... Au surplus, avant de prendre définitivement le parti de quitter l'Angleterre, je veux savoir, et savoir d'une manière certaine, si je ne serais pas plus utile ici que partout ailleurs....

— Je ne vous comprends pas, interrompit vivement Saint-John, ou plutôt je ne veux pas vous comprendre. Que si ce que je pense est vrai.... il ne me reste qu'à me souvenir de vous dans mes prières, et à supplier Dieu, dont je vous croyais une élue, de ne pas vous laisser déchoir parmi les femmes perverses.... Au reste, la sagesse de Dieu passe l'humaine sagesse. Sa volonté donc soit faite en tout point. »

Il ouvrit, à ces mots, la porte du jardin où cet entretien avait eu lieu, franchit résolûment le seuil, et marcha rapidement vers l'entrée du vallon, où les arbres le dérobèrent bientôt à ma vue.

Au souper, le soir, nous nous trouvâmes derechef en présence, et, pour ma part au moins, bien à regret. J'étais certaine, maintenant, qu'il avait dû renoncer à son projet de mariage, et je pensais qu'il ne m'adresserait pas la parole.

En quoi je me trompais complétement.

Il fut avec moi de la plus scrupuleuse politesse. Je vis bien qu'avec le secours d'en haut il était parvenu, cette fois encore, à faire taire son ressentiment.

Le soir, pour la lecture qui précédait nos prières, il choisit le vingt-unième chapitre de l'Apocalypse. Et c'était, je vous le jure, un spectacle imposant que celui de ce jeune homme penché sur une vieille Bible *in-quarto*, où il lisait, d'une voix ferme et vibrante, dans une attitude simple et noble, cet éclatant récit du nouveau ciel entrevu par le Prophète dans l'obscurité de l'avenir.

La lune de mai l'éclairait en plein, à travers une croisée sans rideaux, et sa figure était merveilleusement embellie par la ferveur qu'elle exprimait lorsqu'il parla du temps où Dieu viendrait habiter parmi les hommes, où il essuierait toutes les larmes de leurs yeux, où la mort ne serait plus, où il n'y aurait plus ni cri, ni deuil, ni travail....

Et je ne pus m'empêcher de frissonner lorsque, sa voix se modifiant d'une manière imperceptible sous l'empire d'une pensée que je savais m'être personnelle, il ajouta ce terrible arrêt :

Celui qui vaincra, héritera toutes choses; et je lui serai Dieu, et il me sera fils.

Mais quant aux timides, aux incrédules, aux fornicateurs, aux idolâtres ... LEUR PART SERA DANS L'ÉTANG ARDENT DE FEU ET DE SOUFRE QUI EST LA MORT SECONDE....

La prière qui suivit fut par lui improvisée avec une ardeur inaccoutumée. Tout son zèle était à l'œuvre. Il luttait pour Dieu et avec lui. Il demanda de la force pour les cœurs faibles, un guide pour le voyageur égaré. Il sollicitait, il implorait avec passion, avec une incroyable puissance de sentiment, la lumière, même tardive, pour le pécheur aveugle. D'abord surprise, étonnée, je fus bientôt émue, pénétrée par cette parole qui débordait à flots ardents. Je baissai la tête, je me recueillis pour écouter et me laisser convaincre, si après tout c'était là, comme j'hésitais encore à le penser, la voix même de Dieu me rappelant au bercail.

Lorsqu'elle cessa de se faire entendre, quand je me relevai, nous étions seuls, Saint-John et moi. Un signe muet ou quelques paroles à voix basse avaient éloigné Diana et Mary.

« Si je prêtais l'oreille aux suggestions de l'orgueil humain, me dit-il, je ne vous parlerais plus de vous unir à moi ; mais je n'écoute que la voix du devoir, et ne perds pas de vue mon but unique : la gloire du Créateur. Mon divin Maître a longtemps souf-

fert, je ne dois donc pas abréger ma souffrance. Je ne dois pas non plus vous abandonner à la perdition comme un vaisseau de colère. Donc, repentez-vous, il en est temps encore. Rappelez-vous que la journée, c'est-à-dire la vie, est l'heure du travail, et que la nuit vient, au contraire, où l'homme ne peut plus se mettre à l'œuvre. Rappelez-vous le sort de ce riche qui eut dans cette vie toutes les choses bonnes et douces; et que Dieu, ma chère, ma bien chère enfant, vous donne la force de choisir le lot meilleur. »

L'ardeur et la douceur de ces paroles me prirent par surprise. Saint-John avait posé sa main sur ma tête en prononçant les derniers mots que vous venez de lire. Je le savais sincère ; il était sublime. Pourquoi donc lutter contre cet homme qui voulait me conduire, par d'âpres sentiers sans doute, mais jusqu'au trône de Dieu? Pourquoi résister à ce fidèle et bon pasteur, à cet ange gardien? Mes refus, je les avais déjà oubliés, mes craintes s'étaient effacées, mes facultés résistantes étaient comme paralysées....

Je me sentais, en un mot, soumise à une fascination presque égale à celle qu'un tout autre homme, dans des circonstances bien différentes, avait exercée sur ma volonté.

Et, maintenant, je me dis, je sens, je sais que céder à l'un, comme céder à l'autre, était acte de folie.

Mais, au moment dont je vous parle, j'étais bien loin de me croire folle.

« Voyons! me demanda doucement Saint-John en m'attirant à lui par un mouvement presque tendre, voyons, Jane, ne pourriez-vous, en ce moment, arrêter vos résolutions? »

La maison était plongée dans le silence, car, excepté Saint-John et moi, tout le monde était endormi. Les clartés de la lune emplissaient la chambre, où, dans un recoin, mouraient tristement les dernières clartés d'une bougie presque achevée.... Mon cœur battait à coups pressés.... Il y avait comme des sanglots dans celui contre lequel j'étais serrée.... Un cortége de visions voltigeaient autour de nous....

CHAPITRE XXIV.

Tout à coup (et je n'oserais parler à d'autres qu'à vous d'un si fabuleux phénomène) une sensation tout à fait indicible me parcourut de la tête aux pieds. Sans être absolument celle qui suit un

choc électrique, elle était tout aussi vive, tout aussi subite; elle agit sur tous mes sens, comme si jusque-là leur activité suprême n'eût été qu'une torpeur inerte, dont ils s'éveillaient sous une impulsion toute-puissante. Tandis que ma chair frémissait sur mes os, toutes mes facultés atteignirent à un paroxysme dont je n'avais pas idée.

« Qu'avez-vous entendu? que voyez-vous? » me demanda Saint-John, étonné du brusque mouvement par lequel je m'écartais de lui.

Je ne voyais rien.... Mais j'entendais une voix, et cette voix criait, avec un accent désespéré :

« Jane! Jane! Jane!... »

Pas un mot de plus.

Cette voix n'était ni dans la chambre, ni dans la maison, ni dans le jardin; elle n'avait pas traversé l'air, elle ne venait pas d'un souterrain, elle ne descendait pas du ciel. Je l'avais entendue déjà; je la connaissais, et après un instant je retrouvai la mémoire de cette voix chérie : la voix d'Edward Rochester; mais sa voix altérée par la souffrance, l'inquiétude, l'angoisse, le chagrin, la terreur.

« J'y vais, attendez-moi! » criai-je sous l'empire de cette étrange illusion. Et je me précipitai hors de la chambre, dans le corridor; hors de la maison, dans le jardin.

Le corridor était obscur; le jardin était vide.

« Où êtes-vous? » criai-je encore.

Les collines qui bordaient l'horizon me renvoyèrent faiblement ces mots : *Où êtes-vous?* J'écoutais avidement. Plus rien.... rien que le soupir du vent dans les liéges, rien que la solitude des marécages, rien que le silence de minuit.

Et cependant je ne doutai pas un instant; je ne me crus pas dupe d'une illusion superstitieuse, et lorsque Saint-John, qui m'avait suivie, voulut encore me prendre la main, je la retirai par un mouvement irrésistible.

Car, maintenant, mon tour était venu de commander; maintenant le jeu puissant et comme surnaturel de toutes mes facultés défiait tout ascendant étranger. Je voulais être seule : je le fus; une suffisante énergie commande, toujours et partout, l'obéissance immédiate. Je montai dans ma chambre, et, tombant à genoux, j'y priai, non peut-être comme eût prié Saint-John, mais à ma manière, et elle suffisait pour me mettre en rapport avec mon Créateur.

Aussi, quand je me relevai, tout émue et reconnaissante de la

lumière qui s'était faite en mon âme, ma résolution était prise, formelle, inébranlable, et le calme était revenu en moi. Je n'attendais plus que le moment de me mettre à l'œuvre, c'est-à-dire l'aurore du jour qui allait naître.

En effet, dès le réveil, je fis tous les préparatifs nécessaires à un voyage de quelques jours. De son côté, Saint-John s'éloignait ce matin-là même. Je l'entendis quitter sa chambre; il passa devant le seuil de la mienne; il s'arrêta même un instant à ma porte, et je craignis qu'il n'y frappât. Mais non; seulement un carré de papier fut glissé par l'interstice inférieur. Je le pris; il portait ces mots :

Vous m'avez quitté trop tôt, hier soir. Un instant de plus, et votre main saisissait à la fois la croix du Sauveur, la couronne des anges. Je pars; à mon retour vous serez décidée. D'ici là, veillez et priez. Je prierai pour vous à chaque heure du jour.

Votre S[t]-J.

Nous étions aux derniers jours de mai; cependant le soleil s'était levé derrière d'épais nuages, la pluie battait contre mes vitres. J'entendis la principale porte s'ouvrir; je vis Saint-John traverser le jardin, et, marchant du côté de Whitcross, se perdre dans le brouillard des marécages.

« D'ici à quelques heures, pensai-je, mes pieds suivront la trace des vôtres. Moi aussi j'ai à voir quelqu'un; moi aussi j'ai mes adieux à laisser, avant de quitter pour jamais l'Angleterre. Je saurai, si je peux, d'où venait cette voix d'hier au soir; et, puisque mes lettres n'ont servi de rien, nous verrons ce que j'obtiendrai par moi-même. »

En déjeunant, deux heures après, j'annonçai à mes cousines que je partais seule pour aller m'informer d'un ami dont le sort m'inquiétait depuis quelques jours. Je ne comptais faire, d'ailleurs, qu'une très-courte absence.

Elles auraient pu me faire remarquer que jamais, dans nos conversations les plus intimes, je n'avais mentionné cet ami, dont tout à coup je leur révélais l'existence; mais un délicat sentiment des convenances les empêcha de me faire à cet égard la plus indirecte observation. Elles acquiescèrent tacitement à tous mes projets, me laissant la liberté qu'en pareille occasion je leur eusse reconnue.

Je quittai Marsh-End à trois heures de l'après-midi. Il en était quatre lorsque j'arrivai au carrefour de Whitcross pour y attendre le passage de la voiture. Quand elle parut, je reconnus celle d'où

j'étais descendue, au même endroit, par une belle soirée d'été.... mais sans but, sans espoir, en proie à une désolation que je croyais alors sans remède. J'y montai sans être obligée, cette fois, de payer de tout mon avoir la place que j'allais occuper; et, une fois sur la route de Thornfield, je me sentis aussi joyeuse que la colombe de l'Écriture lorsqu'elle revint à tire-d'aile vers l'Arche où l'envoyait le Seigneur.

C'était un voyage de trente-six heures. J'étais partie le mardi, dans la soirée : le jeudi matin, la voiture s'arrêta, et le cocher détela ses chevaux pour les faire boire devant une petite auberge. Avec ses haies verdoyantes, servant de limites à de vastes champs, avec ses collines abaissées et d'une physionomie riante, le paysage, bien différent de ces austères et humides solitudes que je venais de quitter, me frappa comme aurait pu me frapper l'aspect d'une figure autrefois familière à mes yeux. Je compris que j'approchais du but.

« Y a-t-il loin d'ici à Thornfield-Hall? demandai-je à l'aubergiste qui rôdait autour de la voiture.

— Deux milles, madame, à travers champs. »

Me voici arrivée, pensai-je, et je descendis tout aussitôt. L'aubergiste se chargea de garder mes effets, et je me mis en route dans la direction indiquée, heureuse de me retrouver sur les terres de mon maître. Mais j'avais à peine fait une centaine de pas que cette exaltation première tomba tout à coup.

« Qui vous dit, murmurait une voix intérieure, que votre maître est encore dans cette île? Et, s'il est toujours à Thornfield-Hall, où vous allez d'un pas si rapide, savez-vous qui peut s'y trouver en même temps? Supposez que cette insensée, dont il est le mari, réside toujours près de lui, oserez-vous lui parler, oserez-vous chercher à le voir? Ainsi, vous aurez perdu votre peine, et vous feriez mieux de revenir sur vos pas. Il fallait, tout au moins, prendre quelques informations auprès de cet aubergiste. Il vous dirait, lui, si M. Rochester n'a point quitté le pays. »

Ainsi parlait la raison; mais je ne pouvais me résoudre à suivre ses froides et clairvoyantes indications. Je craignais tant une réponse qui pouvait me réduire au désespoir! Prolonger le doute, c'était prolonger la pensée d'avenir qui me faisait vivre. Je voulais revoir encore, éclairé par cette étoile bienfaisante, le séjour que j'avais quitté un matin, sourde, aveugle, déchirée, sous le fouet d'une furie vengeresse. Et comme je pressais le pas, en songeant que j'en approchais! Par moments il m'arriva de courir.

Enfin, les bois connus apparurent. Je distinguai les ombrages

touffus habités par les grolles[1], dont les croassements rompaient le silence du matin. Un vif sentiment de joie hâtait ma marche; j'eus bientôt traversé un champ labouré, puis une lande, qui me séparaient encore de Thornfield-Hall; et je me trouvai sous les murs de la cour, le long des communs. La maison même m'était encore dérobée par le bosquet aux grolles.

« C'est de face, pensai-je alors, que je veux revoir ce majestueux bâtiment. C'est d'un endroit où mon regard pourra tomber sur les croisées de mon maître. Peut-être y sera-t-il déjà, car il se lève de bonne heure. Peut-être se promène-t-il dans le jardin. Si je l'apercevais.... pourrais-je courir à lui?... pourrais-je m'en empêcher? Et si je le faisais, qu'arriverait-il?... Mais je suis folle!... Peut-être, à ce moment même, regarde-t-il le soleil se lever derrière les Pyrénées, peut-être les flots étincelants de la mer qui baigne les côtes provençales. »

Livrée à ces pensers, j'avais côtoyé les basses murailles du clos; je venais de tourner un angle bien connu; j'arrivais à une porte ouvrant sur la grande prairie, et supportée par deux piliers de pierre couronnés de deux boules énormes. Abritée par un de ces piliers, et en avançant seulement la tête comme je fis, avec précaution, je pouvais contempler à mon aise la façade entière. Et maintenant, mon amie, figurez-vous ce qui se passa dans mon âme, lorsqu'au lieu de ce noble édifice mes yeux rencontrèrent une immense ruine, noircie et croulante.

Plus de toits, de pavillons crénelés, de hautes cheminées à la coiffure aiguë. Les murs seuls étaient debout, percés çà et là de baies où pendaient quelques croisées en débris. Les gazons croissaient à l'abandon; le sable uni des allées avait été dispersé par des pieds profanes; le portail superbe était ouvert à tout venant.

Le sort de Thornfield-Hall se lisait sans peine sur ses ruines labourées par le feu. L'incendie avait mis bas l'antique résidence des Rochester. Cet incendie ne datait même pas de l'année; car, sur les charpentes écroulées, les neiges de l'hiver, les pluies de l'été avaient préparé une végétation que le dernier printemps s'était chargé de faire éclore. Entre les pierres noirâtres et les poutrelles à demi calcinées, l'herbe vivace poussait déjà; et maintenant, tout le désastre se bornait-il à ce que voyaient mes yeux? n'avait-il péri qu'un édifice? sous ces débris amoncelés n'y avait-il pas eu de victimes humaines?

1. La grolle (*rook*) est ne espèce de corneille; on l'appelle aussi *freux*, *frayonne* ou *graie*.

Mes yeux, à cette question, se portèrent du côté de la chapelle rustique, dont le clocher solitaire se dressait encore en face du château détruit, et je me demandai si mon maître ne reposait pas déjà, sous le marbre, à côté de son aïeul Damer de Rochester, le héros de Marston-Moor.

CHAPITRE XXV.

Il fallait une réponse, et une prompte réponse, à ces poignantes questions. Aussi ne tardai-je guère à quitter les ruines. L'aubergiste chez lequel je revins m'apporta lui-même à déjeuner, et je le priai de s'asseoir, ayant, lui dis-je, quelques questions à lui adresser. Mais à ce préliminaire je ne savais quelles paroles ajouter, tant je redoutais ce qu'il pouvait m'apprendre.

« Vous connaissez, lui dis-je enfin, vous connaissez Thornfield-Hall?

— Sans nul doute, madame.... J'y ai vécu plusieurs années.... J'étais sommelier chez *feu* M. Rochester. »

Ces derniers mots me terrifièrent.

« *Feu* M. Rochester? répétai-je.... Il est donc mort?

— Pardon, madame.... je parle du père de M. Edward, le propriétaire actuel....

— Le propriétaire actuel!... »

Ceci me rendit une espèce de calme, et je me dis que je pourrais maintenant apprendre tout ce qui me restait à savoir.

« Et, repris-je, donnant à ma question un sens détourné, le propriétaire actuel réside-t-il encore à Thornfield-Hall?

— Madame est donc étrangère? Elle ne sait donc pas que Thornfield-Hall a été brûlé de fond en comble, il y a dix-huit mois à peu près?... Le feu éclata pendant la nuit, et, avant que les pompiers eussent pu arriver de Millcote, le château tout entier n'était plus qu'un brasier enflammé.... Quel horrible spectacle!... J'y assistais, madame, et la mort dans le cœur.

— La nuit? pensai-je.... Oui, ce devait être la nuit. La nuit portait malheur aux hôtes de Thornfield.... Mais, continuai-je à haute voix, n'a-t-on point connu les causes de ce désastre? »

— On les a devinées, madame. » Et l'honnête aubergiste, parlant beaucoup plus bas qu'auparavant, rapprocha sa chaise de la table à laquelle j'étais assise... « Il y avait dans le château une dame.... une.... une folle.... que personne ne voyait.... dont on ne savait rien

au juste.... que M. Edward avait ramenée de ses voyages.... qui passait pour avoir été sa maîtresse.... Mais au bout du compte on découvrit que c'était sa femme : et cela dans une circonstance bien singulière.... à propos d'une jeune gouvernante dont M. Rochester devint éperdument amoureux, comme les hommes de son âge quand ils s'éprennent d'une petite fille, et.... »

Je ne jugeai pas à propos de me laisser raconter sur ce ton ma propre histoire, et je ramenai, quoi qu'il en eût, le digne aubergiste à l'histoire de l'incendie, en lui demandant brusquement si c'était la folle qui avait mis le feu.

« C'est elle, madame.... c'est elle, bien certainement. Elle avait pour la garder une brave femme nommée mistress Poole, très-fidèle et très-entendue.... sauf un petit défaut, assez commun chez ces matrones et gardes-malades.... savoir, qu'elle *entretenait* secrètement une bouteille de gin, et, par-ci par-là, buvait un coup de trop. Défaut excusable, mais dangereux; car, une fois mistress Poole endormie, la dame folle, plus rusée qu'une sorcière, lui prenait ses clefs dans la poche, sortait à petit bruit de la chambre, et rôdait par la maison, faisant tout le mal qui lui passait par la tête.... Cette nuit-là, madame, elle commença par mettre le feu aux rideaux de la pièce qui précédait la sienne ; puis elle descendit un étage, pénétra dans la chambre où avait logé cette jeune gouvernante dont je vous parlais.... et, peut-être par un ressentiment jaloux, car on dit qu'elle s'était doutée de quelque chose, elle mit le feu à son lit.... où, fort heureusement, il n'y avait personne.... La gouvernante en question s'était sauvée deux mois auparavant.... Et M. Rochester, il faut le dire, n'avait rien épargné pour la retrouver.... Depuis son départ, renvoyant presque tous ses domestiques, éloignant une de ses parentes qui tenait la maison, mettant en pension une petite fille qu'on disait à lui, ce pauvre monsieur vivait comme un véritable ermite.... ou comme un sauvage.... On le disait presque fou, et, par moments, fou dangereux....

— Mais l'incendie, monsieur.... l'incendie ?

— Ah ! m'y voici.... vous avez raison. Eh bien donc, quand le feu eut pris en haut et en bas, M. Rochester....

— Il était au château ?...

— Sans doute, sans doute ; si bien qu'il monta dans les combles, réveilla tous les serviteurs, les aida lui-même à descendre, et voulut ensuite enlever sa femme de la chambre où on la gardait.... Mais on lui cria du dehors qu'elle était sur les toits, où, de fait, on la voyait debout, agitant ses bras et poussant des cris qu'on entendait à un mille de distance. Moi-même, madame, je l'ai

vue et entendue.... C'était une femme *puissante* avec de longs cheveux noirs que le vent chassait du côté des flammes.... Je vis alors, et nous vîmes tous, M. Rochester monter sur le toit.... Nous l'entendîmes appeler *Bertha!*... Nous le vîmes s'approcher d'elle.... Et alors, madame, elle poussa un hurlement pareil à celui des bêtes fauves.... Elle prit son élan.... et un moment après elle gisait écrasée sur les pavés de la cour....

— Morte?

— Morte!... aussi morte que les pierres sur lesquelles son sang et sa cervelle avaient rejailli.... C'était effrayant, madame, vous pouvez m'en croire. »

Et le brave homme frissonnait encore au souvenir de cette épouvantable scène.

« Mais, lui?... continuez donc....

— Oh! dame.... la maison brûla tout à son aise. Il n'en reste que quelques méchantes murailles.

— Vous m'avez dit que M. Rochester n'était pas mort....

— Non, il n'est pas mort.... Mais, allez, il n'en vaut guère mieux....

— Pourquoi? comment?... que voulez-vous dire?... Est-il en Angleterre?... où est-il?... »

Mon sang s'était glacé de nouveau.

« S'il est en Angleterre?... Je vous réponds bien qu'il y est.... et qu'il n'en sortira pas de sitôt.... Il y est à demeure, allez. »

C'était une agonie, et ce malheureux aubergiste semblait prendre plaisir à la prolonger.

« Il a les yeux perdus, ajouta-t-il enfin.... Il est aveugle.... Voilà ce qu'il est, M. Edward. »

J'avais redouté pis encore.... Je l'avais cru fou.... Aussi repris-je assez de courage pour demander comment l'accident était arrivé....

« C'est son courage, madame.... son courage et sa bonté.... Il voulut sortir tout le dernier.... Et quand mistress Rochester se fut jetée.... pendant qu'il descendait le grand escalier.... toute la cage s'écroula.... Par bonheur, une poutre tomba sur les rampes de manière à le protéger.... Mais en tombant elle lui enleva un œil, et broya si bien une de ses mains, que le médecin, M. Carter, dut l'amputer tout aussitôt.... L'autre œil s'enflamma peu de jours après, et il en perdit l'usage.... Ainsi, le voilà maintenant aveugle et manchot, ce pauvre M. Edward.

— Et il habite?...

— Ferndean, un pavillon de chasse qu'il a dans une ferme à lui.... à trente milles d'ici.... Un pauvre séjour, madame!

— Pourrais-je me procurer une voiture?...

— Nous avons un cabriolet à deux chevaux.

— Et un postillon?

— J'ai mon petit, madame.

— Eh bien! qu'on attelle à l'instant même; et, si votre fils peut me conduire à Ferndean avant la nuit.... je payerai le double de votre tarif ordinaire. »

M. Rochester m'avait souvent parlé de Ferndean-Manor, petit bâtiment de construction ancienne, et enfoui dans de grands bois. Son père l'avait acheté, non pour l'habitation elle-même, qu'il aurait volontiers louée, mais à cause des chasses excellentes qui l'environnaient de tous côtés. Personne, d'ailleurs, n'ayant voulu venir habiter cette maison triste et malsaine, elle était restée dans le plus complet abandon, et totalement démeublée, à l'exception de deux ou trois pièces destinées à loger le propriétaire lorsqu'il venait, dans la saison, y passer quelques semaines.

A un mille environ de cette habitation solitaire, je me fis descendre de voiture et je renvoyai mon équipage, car il n'entrait pas dans mes projets d'y faire une entrée bruyante. Le ciel était triste, le vent froid, et il tombait une petite pluie fine qui semblait pénétrer jusqu'à la moelle des os. Dans l'épaisseur des feuillages, sur lesquels elle descendait avec un frémissement continu, je cherchai quelque temps, sans la découvrir, l'entrée de cette invisible demeure. Enfin, j'arrivai à une grille de fer soutenue par deux piliers de granit, et donnant accès dans une étroite allée que bordaient deux rangées d'arbres plantés à quelques pieds seulement les uns des autres; leurs rameaux inférieurs, presque au ras de terre, se mêlaient et couraient en désordre sur un gazon inculte. Et cette obscure avenue se prolongeait, se prolongeait encore, sans aboutir à la maison, que je croyais trouver à chacun de ses détours.... Si bien qu'un moment je me crus égarée, et j'allais revenir sur mes pas, lorsque les plantations s'éclaircirent; j'entrevis une seconde grille, et enfin l'habitation elle-même, qu'on distinguait à peine au milieu des arbres, tant ses murailles verdâtres et couvertes d'une végétation malsaine se confondaient avec leurs troncs mousseux, leurs massifs humides.

Le portail franchi (il fermait seulement au loquet), je me trouvai dans un enclos demi-circulaire, sans fleurs ni plates-bandes, où une allée sablée bordait tristement un gazon régulier. La façade offrait à l'œil deux pignons pointus, quelques fenêtres étroites et treillissées, à vitraux encadrés de plomb. La porte, étroite, elle aussi, semblait faite pour ne jamais s'ouvrir. Une seule marche

menait au seuil. En tout, l'aubergiste avait bien raison; c'était là un triste séjour. »

La sombre forêt, pressant de tous côtés cette silencieuse résidence, complétait par l'effet du cadre celui du tableau.

« Est-il possible que ce tombeau loge des vivants? » me demandais-je consternée, lorsqu'en effet la vie se manifesta par un léger bruit, celui de l'étroite porte criant sur ses gonds.

Elle s'ouvrit lentement. Une figure, vaguement entrevue au crépuscule, se montra sur le seuil. Je distinguai un homme, la tête nue. Il étendit la main au dehors, comme pour savoir si la pluie continuait à tomber.

Bien que le jour eût à peu près disparu, et bien qu'une sorte de nuage voilât mes yeux, je ne fus pas longtemps à reconnaître cet homme : c'était mon maître, c'était Edward Rochester. Mon premier mouvement avait été de me dérober à sa vue; mais, hélas! je me savais invisible pour lui. Je restai donc à la même place, retenant ma respiration, et tout absorbée par l'étude des changements survenus dans sa personne.

Ce corps robuste était toujours le même : le malheur n'avait point courbé cette taille imposante; il n'avait pas blanchi ces cheveux d'un noir lustré comme l'aile des corbeaux. Ce n'était pas une année, même une année de douleur, qui aurait pu altérer des traits aussi largement dessinés, énerver cette force athlétique, flétrir cette vitalité pleine de séve. La plus grande modification était dans l'expression de la physionomie, qui révélait une amertume désespérée, et rappelait celle de ces animaux enchaînés, réduits à l'impuissance de nuire, mais dont la tristesse farouche menace d'éclater contre quiconque la viendrait troubler.

Oui, l'aigle en cage, dont une main cruelle a détruit les yeux cerclés d'or, donnerait assez l'idée de ce Samson aveugle que j'avais à ce moment devant moi.

Mais cette redoutable physionomie n'avait rien qui me causât la moindre appréhension. Je ne songeais qu'au moment où je verrais, sous un baiser, s'adoucir ce front menaçant, ces paupières abaissées s'entr'ouvrir, ces lèvres comprimées se détendre.

Ce moment, au reste, n'était pas encore venu.

M. Rochester descendit l'unique degré. D'un pas lent, incertain, il s'avança vers le gazon. Où était, grands dieux, cette allure décidée, superbe, impétueuse, que je lui avais connue? Il s'arrêta bientôt, ne sachant évidemment de quel côté tourner. Il porta la main à ses yeux, les ouvrit l'un après l'autre, chercha d'un regard plein d'efforts, d'abord le ciel, puis la forêt, mais sans distinguer

ce qui était faible lueur de ce qui était obscurité profonde. Il étendit la main droite, — car la gauche, ou pour mieux dire le bras mutilé, il le cachait dans son sein, — et sa main ne rencontra que le vide, les premiers arbres étant encore à quelques pieds de lui.

Renonçant alors à sa vaine entreprise, il croisa les bras et resta tout à fait immobile, tout à fait muet, sous la pluie qui mouillait son front sans abri.

Je vis alors s'approcher, venant de quelque hangar, le vieux John, qu'on m'avait dit composer, avec sa femme Mary, tout l'établissement domestique de M. Rochester.

Ce bon serviteur ne m'aperçut point, et vint offrir son bras à son maître pour le ramener à couvert.

« Il faudrait rentrer, monsieur : la pluie augmente à chaque moment.

—Laissez-moi! » fut toute la réponse qu'il obtint; et il se retira aussitôt, mais prêt à revenir au premier appel.

Il ne fut pas rappelé. M. Rochester tenta de nouveau quelques pas en avant; mais, désespérant de trouver sa route, il revint du côté de la maison, parvint en tâtonnant jusqu'à la porte, et, rentré, la laissa retomber derrière lui.

Ce fut à mon tour d'aller vers cette porte, où je frappai hardiment. Mary vint m'ouvrir, et faillit tomber à la renverse quand elle me reconnut à la voix, tant sa surprise fut grande. A elle et à son mari, qui survint presque aussitôt, j'expliquai en peu de mots que j'étais au courant de tout ce qui s'était passé à Thornfield-Hall depuis mon départ. Je priai John d'aller querir mes effets, que j'avais laissés dans la maison d'un garde-barrière, et j'arrangeai avec Mary les moyens de passer la nuit à Ferndean-Manor, ce qui n'était pas facile. En ce moment, un coup de sonnette retentit.

« Puisque vous allez au salon, dis-je à Mary, prévenez votre maître qu'une personne demande à lui parler; mais ne me nommez pas. »

Elle revint bientôt. M. Rochester ne voulait recevoir personne avant de connaître et le nom du visiteur et l'objet de la visite.

Mary, tout en me transmettant cette réponse, plaçait sur un plateau deux bougies et un verre d'eau.

« Allez-vous lui porter cela?

— Sans doute. Il lui faut toujours deux flambeaux, quand l'obscurité vient. Un aveugle.... n'est-ce pas singulier?

— Eh bien! je les lui porterai moi-même. »

Et je pris le plateau, qui tremblait dans mes mains au point

que le verre d'eau se répandit en partie. Mon cœur palpitait d'une force !...

Mary me conduisit et m'ouvrit la porte.

CHAPITRE XXVI.

Le salon était d'un aspect lugubre. Un feu presque éteint brûlait lentement au fond de l'âtre, et, penché sur ce feu, la tête appuyée contre les montants gothiques de l'immense cheminée, l'aveugle habitant de ce sombre séjour semblait abîmé dans ses réflexions.

Son vieux chien Pilote était couché dans un coin et roulé sur lui-même, comme pour se préserver des pieds qui le foulaient quelquefois à leur insu.

A ma vue il secoua les oreilles, agita sa queue, et vint sauter après moi comme autrefois : le plateau faillit me tomber des mains. Tout cela fit du bruit, et M. Rochester se tourna machinalement pour *voir* d'où ce bruit provenait. Mais, avec un soupir, il reprit sa première attitude.

« Donnez-moi cette eau, Mary, » me dit-il.

Comme je prenais, pour le lui mettre dans la main, le verre déjà plus qu'à moitié vide, Pilote voulut encore sauter après moi, et fort à l'étourdie :

« Couchez là, Pilote ! à bas les pattes ! » m'écriai-je dans un moment d'impatience.

M. Rochester, qui déjà portait le verre à ses lèvres, le retint à mi-chemin et prêta l'oreille.... Puis, cependant, il but, replaça le verre sur le plateau, et me demanda nonchalamment :

« C'est vous, Mary?... N'est-ce pas, c'est bien vous?

— Mary est à la cuisine, » lui répondis-je avec une émotion que je ne saurais vous définir.

Il étendit vivement la main, mais sans m'atteindre.

« Qui est là? qui êtes-vous? » me demandait-il avec une anxiété visible, et en s'efforçant, chose pénible à voir, de percer les ténèbres avec ses yeux sans regard. « Parlez encore ! que je vous entende, ajouta-t-il sur ce ton impérieux qui jadis m'avait tant choquée.

— Vous faut-il un peu plus d'eau, monsieur?... Avez-vous encore soif?

— Qui est là?... Qu'est ceci?... Qui me parle?... Est-ce une illusion de fou? »

Il étendait les mains autour de lui.... J'arrêtai l'une d'elles au passage, et l'emprisonnai dans les miennes.

« Ce sont ses doigts! s'écria-t-il, ses doigts menus!... C'est son bras!... son épaule!... »

Et enfin, emprisonnant ma taille dans ses bras robustes, il me pressa contre lui.

« C'est bien Jane!... C'est elle!... C'était sa voix!

— Et c'est aussi son cœur, monsieur Rochester.... Que Dieu vous vienne en aide, monsieur!... Je suis bien heureuse de me retrouver auprès de vous.

— Et c'est bien elle! reprenait-il toujours.... C'est bien Jane Eyre!... ma Jane Eyre!... Elle parle.... elle est vivante!... Mais j'ai tant de fois rêvé que je la tenais ainsi, revenue à moi, me disant qu'elle m'aimait, s'abandonnant à mes baisers.... Ceci n'est-il pas encore un rêve?... Ah! si tu dois fuir, mon doux fantôme, si tu dois fuir comme ont fui tes sœurs, que tes lèvres, du moins, se soient posées sur mon front.

— Oh! bien volontiers!... m'écriai-je; et je baisai ses yeux jadis si brillants, éteints à l'heure présente. J'écartai ses cheveux, et je baisai son front toujours superbe. »

Ces caresses dissipèrent enfin tous ses doutes.

« C'est bien vous!... Vous voilà donc revenue?... Vous n'êtes donc pas morte au bord de quelque fossé?... Vous n'êtes pas restée, laborieuse et proscrite, dans quelque famille étrangère?...

— Non, vraiment.... Je suis maintenant indépendante.

— Indépendante!... Que signifie ce mot?

— Mon oncle de Madère est mort.... Il m'a laissé dix mille livres sterling.

— A la bonne heure, s'écria-t-il; voici qui tient du monde réel.... J'avais besoin de ceci.... Ceci, je ne l'eusse jamais rêvé.... Et, d'ailleurs, voilà bien cet organe vibrant, dont la sonorité particulière réjouit mon cœur flétri.... J'y sens affluer déjà comme une nouvelle vie.... Vous êtes bien riche, ma petite Jane?

— Immensément, cher monsieur. A ce point que, si vous ne voulez pas me loger, je bâtirai près d'ici une maison à moi, où vous pourrez venir passer la soirée, quand il vous ennuiera d'être seul.

— Mais vos amis, Janet, car maintenant vous devez avoir des amis, croyez-vous qu'ils vous laisseront auprès d'un vieil aveugle grognon comme je le suis devenu?

— Ne vous ai-je pas dit que j'étais indépendante? Or, il me plaît d'être votre voisine, et votre garde-malade, et votre guide, et votre

lectrice, de remplacer enfin vos yeux et votre main. Reprenez donc courage, ô mon cher maître ; aussi longtemps que je vivrai, vous n'aurez plus d'abandon à craindre. »

Il ne répondit pas, mais l'expression joyeuse de sa physionomie changea tout à coup. Il devint pensif; il ouvrit la bouche pour parler.... et la referma sans avoir dit une seule parole. Son embarras me gagna bien vite. Je craignis d'avoir manqué de tact, d'avoir froissé en lui quelque délicatesse cachée, par un empressement, un zèle excessifs. Tout ce que j'avais dit venait de ma ferme conviction qu'il persistait à me vouloir pour sa femme. Si je me trompais, quelle idée allait-il prendre de mes familières avances?... Aussi je me dégageais doucement de ses bras, mais il m'y retint plus serrée que jamais.

« Oh ! non, non, Jane, vous ne vous en irez pas ; votre main a pressé la mienne, mes oreilles se sont enivrées du son de votre voix, et mon âme a joui de vos douces consolations.... je ne peux plus y renoncer. Il me reste si peu de moi.... j'ai besoin de vous. Que le monde me raille, s'il veut.... qu'il blâme et mon égoïsme et ma folie.... mais mon âme a soif de vous.... Si je l'en privais, elle s'en vengerait sur cette enveloppe mutilée.

— Je vous ai dit que je resterais.

— Oui, j'ai bien entendu.... mais à quel titre?... Vous ne pensez peut-être qu'à me combler de vos soins.... Vous ne croyez plus de ma part qu'à des sentiments paternels.... Et d'ailleurs, vous êtes si jeune.... Il faudra, quelque jour, vous marier.

— Je n'y songe pas, et ne m'en soucie guère.

— Il faut, Janet, y songer et s'en soucier. Ah ! si j'étais ce que je fus autrefois, j'essayerais de vaincre cette belle indifférence.... Mais une ruine vivante.... un débris aveugle.... »

Et il retombait dans ses noires méditations. Toutefois, à présent que j'en avais le secret, elles ne m'effrayaient plus.

« Savez-vous, lui dis-je en plaisantant de nouveau, qu'il est temps de vous *réhumaniser*, et qu'avec cette longue chevelure abandonnée (j'en séparais les boucles épaisses), vous avez un faux air de Nabuchodonosor.... après sa métamorphose. On dirait vraiment le plumage hérissé d'un aigle.... Auriez-vous des serres, par hasard?

— A ce bras, ni main ni serres, me répondit-il avec un douloureux sourire.... rien qu'un moignon, un hideux moignon !... »

Et il le tirait lentement de sa poitrine.

« C'est grand'pitié de le voir, m'écriai-je, et grand'pitié de voir vos yeux, et votre front labouré par une profonde cicatrice.... Mais le pire de tout cela, savez-vous.... c'est qu'on vous aime encore tel

que vous êtes.... Et à propos, m'empressai-je d'ajouter, à quelle heure soupez-vous?

— Je ne soupe plus jamais.

— Vous souperez aujourd'hui, car j'ai faim. »

Je sonnai Mary qui vint aussitôt, et à qui je donnai tous les ordres nécessaires. Un repas léger, mais confortable, nous fut servi peu d'instants après, et la conversation prit aussitôt ce tour naturel qu'elle avait eu jadis entre nous. Je me sentais le cœur plein de joie et l'esprit à l'aise. Bien décidée à ne pas laisser s'attrister mon maître bien-aimé, pour peu que ses paroles trahissent un amer retour sur sa misère, j'en revenais aux détails les plus pratiques de la vie positive : et je me souviens que j'interrompis le cours pathétique de ses plus poignants souvenirs en lui demandant son peigne de poche pour remettre en ordre son épaisse crinière.

« Je suis donc bien laid, Jane? me demanda-t-il avec une sorte d'inquiétude plus sincère qu'elle n'en avait l'air.

— Vous n'avez jamais été beau, » lui répliquai-je sur le même ton qu'au temps de nos plus riantes amours.

Je ne vous ennuierai pas du reste de notre causerie. Il me suffit de vous en avoir donné le ton général. De bonne heure, je le quittai, car le voyage et les émotions par lesquelles je venais de passer m'avaient laissé une grande lassitude.

Le lendemain, quand je parus, à l'heure du déjeuner, M. Rochester, impatiemment assis dans son grand fauteuil, avait repris quelque chose de son abattement et de son irritation concentrée. J'avais résolu de l'aborder gaiement et avec une insouciance apparente; mais les larmes me vinrent aux yeux devant ce tableau de la force impuissante, de l'énergie paralysée, d'une forte nature aux prises avec elle-même. Cependant il fallut prendre sur moi de l'accoster comme je m'en étais fait un devoir, en lui parlant de la matinée qui était belle, de la bonne odeur des bois, d'une promenade à faire ensemble.

« Ah! vous revoilà donc, mon alouette? s'écria-t-il, se ranimant à mes paroles comme une lampe à peu près éteinte, et dans laquelle on verse de l'huile. Venez par ici!... Vous ne vous êtes donc pas échappée? Mon joli spectre ne s'est pas évanoui?... Voici bientôt une heure, savez-vous, que j'entends un membre de votre famille gazouillant au-dessus de ces grands arbres.... mais sa chanson n'avait pas plus d'attrait pour mon oreille que le soleil levant n'a d'éclat pour mes yeux. Toute la mélodie de ce bas monde est maintenant pour moi sur vos lèvres, et mon plus vrai soleil, c'est de vous savoir près de moi. »

Cet aveu touchant de la dépendance à laquelle le sort l'avait réduit m'aurait arraché de nouvelles larmes, si je ne me fusse imposé une gaieté factice. On eût dit l'aigle royal enchaîné au perchoir et réduit pour vivre à solliciter l'assistance du passereau.

N'importe ; fidèle à ma résolution, je fus gaie, agressive, railleuse. Après le déjeuner, j'entraînai mon maître hors de ces lieux funèbres, dans la campagne ouverte et le plein air, l'amusant de mes descriptions, de mes remarques, de mes capricieuses saillies. Plus tard, je le ramenai dans une petite solitude ombragée, où je lui choisis, sur le tronc d'un arbre abattu depuis longtemps, un siége parfaitement sec. Je ne lui refusai même pas, une fois assis, le plaisir de me prendre sur ses genoux.

Pourquoi donc me serais-je éloignée, lorsque notre bonheur à tous les deux était de nous sentir près l'un de l'autre?... Pilote se coucha tout à côté de nous. Un silence complet se fit et dura plusieurs minutes. Tout à coup M. Rochester m'étreignit plus vivement que jamais.

« Cruelle! cruelle que vous fûtes, s'écria-t-il, de m'abandonner ainsi! O Jane, si vous saviez ce que j'éprouvai en voyant que vous étiez partie!... partie sans laisser de traces.... partie sans moyens d'exister.... abandonnant dans vos tiroirs ce collier de perles..... dans votre chambre toutes ces malles préparées, hélas! pour notre voyage de noces!... Que va devenir ma petite Janet, sans ressources, sans un ami dans le monde? me demandais-je avec désespoir.... Et, au fait, Jane, que devîntes-vous? »

Ainsi pressée de questions, je commençai le récit du temps passé loin de lui. Mais, comme vous devez bien le penser, je pris soin d'adoucir l'histoire de ces trois journées terribles où j'avais lutté à la fois contre la faim et le désespoir. A quoi bon déchirer sans nécessité ce cœur fidèle? Le peu qu'il fallut lui dire dépassa de beaucoup encore l'impression que je voulais produire.

Il me reprocha de n'avoir pas eu dans son amour la confiance que cet amour méritait. Jamais, soutenait-il, jamais il n'aurait voulu me contraindre à devenir sa maîtresse ; et, plutôt que de me voir ainsi lancée dans le monde sans moyens d'existence, il m'aurait donné la moitié de sa fortune sans demander en retour la moitié d'un baiser.

Peut-être se trompait-il; mais à coup sûr il était sincère en parlant ainsi.

Dans tout ce que j'eus ensuite à lui raconter, le nom de Saint-John revenait à chaque instant. Ce nom importuna bientôt son esprit jaloux.

« Vous paraissez, me dit-il, aimer ce Saint-John, ce digne ministre.... Quelle espèce d'homme était-ce donc? »

Les renseignements sur l'âge, la figure, l'intelligence de Saint-John n'avaient rien de très-rassurant. Aussi, à mesure que l'interrogatoire avançait, la figure de M. Rochester prenait une expression sérieuse, et quand je lui eus dit que le desservant de Morton n'avait ni la roideur pédante, ni l'aspect provincial, ni les gauches façons de ses confrères; qu'il avait le profil de l'Antinoüs, de beaux yeux bleus, un noble maintien, une mise de bon goût, je remarquai un certain dépit dans les questions qui suivirent.

« Venait-il souvent? vous appréciait-il? goûtait-il votre esprit? était-il très-occupé?

— Il étudiait beaucoup, répondis-je.

— Et quoi?

— L'hindoustani.

— Vous-même, quelle était votre étude favorite?

— J'apprenais l'allemand.

— Vous l'enseignait-il?

— Non. Il ne connaissait pas cette langue.

— Ne vous apprenait-il rien?

— Si: un peu d'hindoustani.

— Ce Rivers vous enseignait l'hindoustani?

— Oui, monsieur.

— Et ses sœurs, le leur enseignait-il?

— Non.

— Seulement à vous?

— Seulement à moi.

— Le lui aviez-vous demandé?

— Non.

— Il avait donc voulu vous l'apprendre?

— Précisément. »

Il y eut ici une pause de quelques instants. M. Rochester devenait de plus en plus sérieux. Il reprit cependant:

« Et pourquoi cette rage de pédagogie? A quoi l'hindoustani pouvait-il vous servir?

— A me tirer d'affaire dans l'Inde, où il comptait m'emmener.

— Ah! bien.... Je comprends.... je tiens le nœud de l'affaire. Il voulait vous épouser. Eh bien! Jane.... ce Rivers n'est pas un mari à dédaigner.... Descendez, je vous prie.... Vous pensez, sans doute, à l'aller rejoindre.... plus tard.... quand je serai fait à mon malheur?...

— Non vraiment, monsieur.

— Mais s'il est si beau, si bon, si saint, si supérieur aux autres hommes.... si c'est, comme vous le dites, un héros chrétien.... un apôtre éloquent.... s'il a ce profil grec, ce langage inspiré.... Je ne suis pas assez fou pour m'imaginer.... Allons, Jane, descendez !...

— Descendre? et pour aller où?

— Vers l'époux que vous avez choisi.

— Et qui est-il, je vous prie?

— Mais.... ce Saint-John Rivers, à ce qu'on peut imaginer.

— En aucune façon. Il n'est point, il ne sera jamais mon mari. Il ne m'aime pas et je ne l'aime pas. Il aime (autant qu'il peut aimer, et cet amour n'est point à votre usage) une belle jeune fille qu'il a vue d'un œil sec devenir la femme d'un autre, lorsqu'il ne tenait qu'à lui de l'épouser. Il ne voyait en moi que le type de l'épouse telle que, dans ses idées, il en faut une au missionnaire. Et, sans nul doute, il se trompait. Il est bon et grand, mais sévère, et pour moi plus froid qu'une montagne de glace. Il ne vous ressemble en rien, monsieur. Je ne me sens pas heureuse à ses côtés, ni plus heureuse à mesure que je me rapproche de lui. Il n'a pour moi ni indulgence ni tendres épanchements. Rien en moi ne le charme.... non, pas même ma jeunesse. Tout au plus me reconnaît-il quelques facultés intelligentes dont on peut, au besoin, tirer parti.... M'engagez-vous encore à l'aller rejoindre? »

Et, en lui faisant cette dernière question, je frissonnais involontairement, je me serrais tout contre ce maître difforme, mais adoré.

Il sourit et me pressa sur son cœur. Cependant, peu de secondes après, son visage s'assombrit de nouveau.

« Mes pauvres yeux brûlés! murmura-t-il d'une voix lamentable.... ma force perdue, mutilée! »

Je redoublai de caresses pour combattre les tristes pensées qui l'assiégeaient, et dont je ne devinais que trop la nature. Que ne m'était-il permis de répondre à ce qu'il ne disait point! Mais je n'osais prendre cette licence. Un moment il détourna de moi sa figure; alors, profitant de ce qu'il ne voyait pas, je me penchai pour l'observer de plus près, et je vis une grosse larme, qui s'était fait jour entre ses paupières scellées, rouler lentement sur son mâle visage. Mon cœur, à cet aspect, se gonfla.

« Je ne vaux plus guère mieux, me dit-il après un instant, que le vieux marronnier foudroyé du jardin de Thornfield.... Et de quel droit associer à une pareille ruine un chèvrefeuille efflorescent, dont la fraîcheur et l'éclat ne serviraient qu'à dissimuler les progrès de cette affreuse décomposition?

— Vous n'êtes point une ruine, mon bon maître.... vous n'êtes point un arbre frappé de la foudre. Vous êtes vert encore et vigoureux. Que vous le demandiez ou non, de jeunes plantes croîtront encore entre vos racines, prenant plaisir à vivre sous votre bienfaisant ombrage.... Et ces plantes, à mesure qu'elles iront croissant, s'inclineront, pour l'enlacer bientôt, vers le tronc protecteur qui leur offre un si solide appui.

— Ah! ma Jane, s'écria-t-il, que vous avez bien le secret des paroles consolatrices.... Mais non, mille fois non!... vous ne sauriez être ma femme.

— Et cependant, monsieur, vous ne comptez sans doute pas rester veuf?

— Voyons, Jane, qu'en pensez-vous? Je suis capable de m'en tenir.... mais absolument.... à ce que vous aurez décidé.

— Eh bien! monsieur, à votre place, moi, je me marierais.

— Mais quelle femme prendre?... Voyons, ne me conseillez pas à demi.

— Quelle femme prendre?... Vous n'y songez pas, sans doute, de me faire une pareille question. La femme qu'il vous faut est.... *la femme qui le mieux vous aime.*

— Ou tout au moins *celle que j'aime le mieux*.... Donc, ma petite Jane, très-sérieusement, très-réellement, vous consentiriez à m'épouser?

— Mais sans doute, monsieur.... En doutiez-vous?

— Moi, ce pauvre aveugle qu'il vous faudra conduire par la main?

— Oui, monsieur.

— Ce mutilé, de vingt ans plus vieux que vous, et sur qui vous devrez veiller sans cesse?

— Oui, monsieur.

— Vrai?

— Très-vrai.

— O mon cher ange béni! que Dieu, dans sa toute-puissance, se charge de vous récompenser.

— Monsieur Rochester, lui dis-je alors avec émotion, si jamais j'ai fait une action quelconque digne de quelque retour providentiel, si jamais j'ai eu quelque sainte pensée, formé quelque vœu qui dût trouver grâce là-haut, articulé une prière qui méritât de s'élever vers le ciel.... je suis récompensée à l'heure que voici. Être votre femme est pour moi le comble du bonheur auquel je puisse aspirer ici-bas.

— Et je sais pourquoi, ma Jane: c'est que votre âme héroïque se complaît aux grands sacrifices.

— Non : la raison en est beaucoup plus simple à trouver ; et, si votre pénétration n'en vient pas à bout, tant pis pour elle, car je ne suis pas disposée à l'aider.

— Eh bien ! puisque vous m'encouragez ainsi, ma Janet, je vais devenir tout d'un coup très-exigeant. Je ne vois pas la nécessité du moindre retard. Il ne faut que trois jours pour obtenir la licence. Nous sommes, je pense, un vendredi. Mardi prochain vous serez ma femme. Et, quant aux bijoux, faute de temps, vous me permettrez de ne vous en offrir qu'un seul. Vous le trouverez sous ma cravate : c'est votre collier de perles. Il ne m'a pas quitté depuis un an, depuis le jour où j'ai perdu mon plus cher trésor....

— Soit, mon ami. Je vous le demanderai mardi prochain, me réservant le plaisir de le détacher moi-même.

— Et maintenant, continua M. Rochester, laissez-moi vous dire, Jane, à quel point, tout irréligieux que vous me croyez peut-être, je suis profondément pénétré de reconnaissance envers la bienfaisance suprême. Dieu ne voit pas avec nos faibles yeux ; il ne juge pas avec notre sagesse faillible.

« J'avais médité le mal ; j'avais tendu un piége où votre innocence devait périr. Le Tout-Puissant vous a violemment arrachée de mes bras. Obstiné dans ma rébellion, j'ai maudit le châtiment sévère que j'avais si bien mérité ; au lieu de me soumettre, j'ai défié la main qui me punissait. Elle a continué à s'appesantir sur moi, et l'un de ses coups m'a pour jamais humilié. Cette force dont je tirais vanité, Dieu l'a si bien détruite que je suis à la merci d'un enfant, soit qu'il veuille me nuire, soit que j'aie besoin qu'il me vienne en aide. Aussi, bien tardivement il est vrai, mais d'un cœur contrit et sincère, je me suis agenouillé, je me suis repenti, j'ai désiré réconcilier mon âme avec le Créateur de toutes choses, et j'ai l'espoir d'avoir trouvé grâce devant lui.

« Écoutez plutôt ce qui est arrivé.

« Il y a quelques jours.... et tenez, je puis les compter.... c'était lundi dernier, assez avant dans la soirée, ma douleur subit une transformation singulière. Ce qui était frénésie devint tristesse ; l'irritation fit place à un profond accablement. J'étais depuis longtemps convaincu que la mort seule avait pu vous dérober à mes actives, à mes incessantes recherches. Ce soir-là, donc, et fort tard.... il pouvait être onze heures ou minuit.... avant d'aller chercher un repos qui m'est devenu odieux, je suppliai Dieu, du plus profond de mon âme, qu'il voulût bien m'attirer promptement à lui, dans ce monde supérieur où il me serait peut-être donné de rencontrer Jane.

« J'étais dans ma chambre, assis auprès de ma fenêtre ouverte, un peu calmé par la sensation qu'on éprouve sous la brise odorante de la nuit; et, bien qu'il me fût interdit de voir la lune, je devinais sa présence à je ne sais quelle vague lueur dont mes yeux avaient conscience.

« Là, tout seul, j'aspirais à toi, ma Janet. Un immense désir de toi s'était emparé de mon corps et de mon âme. Dans une angoisse profonde, et avec l'humilité d'un vermisseau qui s'est senti écraser, je demandai à Dieu si je n'avais pas été assez longtemps désolé, assez longtemps torturé, et si jamais, ici-bas, je ne connaîtrais plus le bonheur ni la paix?

« Si lourdes que fussent mes souffrances et mon affliction, je reconnus les avoir méritées. Seulement j'alléguais que la mesure de mes maux était à peu près comble, et la somme des vœux de mon cœur, leur première et dernière expression, s'échappa malgré moi de mes lèvres. JANE! JANE!! JANE!!! m'écriai-je.

— Eh quoi! vous prononçâtes ces mots à voix haute?

— Oui, mon enfant; et quiconque eût pu m'entendre m'aurait certainement cru en proie à quelque délire, tant ils furent articulés avec un accent tragique, une surnaturelle énergie.

— Et c'était lundi dernier?... quelques minutes avant minuit?

— Oui! minuit sonna peu après.... mais l'heure exacte ne fait rien à la chose. Et ce qu'il y eut de plus surprenant, je ne vous l'ai pas encore dit.... j'ose à peine vous le dire, de peur que vous ne m'accusiez de superstition et de faiblesse. Mais enfin voici ce qui arriva.... voici du moins ce qui me parut arriver. Au moment même où j'achevais de vous appeler par trois fois, une voix.... venue de je ne sais où.... mais que je reconnus à ne m'y point tromper.... une voix, dis-je, répondit à la mienne : *J'y vais! attendez-moi*, disait-elle.... Et un moment après, beaucoup moins distincts, m'arrivèrent ces mots portés sur l'aile des vents : *Où êtes-vous?*

« Je ne sais si je trouverai des mots pour vous faire parfaitement comprendre comment cette illusion, car c'en était une, affecta mes sens. Vous voyez que Ferndean est enveloppé de toutes parts dans l'épaisseur des bois : les sons y meurent, étouffés aussitôt que produits, sans éveiller le moindre écho. Tout au contraire ces derniers mots : *Où êtes-vous?* semblaient proférés dans une région montagneuse; car je les entendis répétés comme s'ils se fussent heurtés aux parois sonores de quelques rochers voisins. Puis, en même temps, fraîchissait de plus en plus le vent qui passait sur mon front. Si bien que j'eusse pu me croire en face de Jane, dans quelque solitude écartée, au sein de quelque vallon agreste.... Pen-

dant ce temps, vous dormiez, sans doute; mais votre âme, j'en suis presque certain, voyageant hors de sa mortelle enveloppe, cherchait la mienne pour la consoler : car cette voix, c'était bien la vôtre.... Aussi vrai que je suis vivant, je l'ai reconnue. »

Jugez, ô mon amie, de l'espèce de terreur avec laquelle j'écoutai ce récit de M. Rochester; car c'était bien le lundi soir, aux environs de minuit, que, moi aussi, j'avais entendu le mystérieux appel. C'étaient bien là les mots dont je m'étais servie pour y répondre.

Toutefois, je me gardai de révéler à mon maître cette miraculeuse coïncidence; son esprit, déjà frappé, en aurait reçu peut-être une impression trop vive : il faut ménager aux âmes ébranlées par l'infortune tout ce qui peut aggraver en elles une tendance naturelle aux excessives crédulités.

Seulement, je gardai en mon cœur le souvenir de cette espèce de prodige, pour le méditer à loisir.

Après une courte prière à Dieu, M. Rochester, qui s'était levé pour la lui adresser à demi-voix, étendit la main devant lui, m'indiquant ainsi qu'il demandait à être guidé. Je pris cette chère main, et j'y posai mes lèvres, avant de la passer autour de mon cou et sur mon épaule. En effet, bien plus petite que mon maître, je lui servais tout à la fois de bâton de vieillesse et de chien fidèle.

Nous regagnâmes ainsi Ferndean-Manor.

CHAPITRE XXVII ET DERNIER.

Je ne vous dirai pas, car vous le savez de reste, que j'épousai M. Rochester. La cérémonie eut lieu sans autres témoins que le prêtre et son acolyte. En revenant de l'église, j'entrai dans la cuisine, où nos deux vieux serviteurs, John et Mary, s'occupaient des apprêts du dîner.

« Mes amis, leur dis-je, M. Rochester et moi nous venons de nous marier. Voici notre cadeau de noces. »

Et je posai sur la table un billet de cinq livres. Ils n'y regardèrent seulement pas. Mary me dit simplement :

« Ah bah! miss?... Eh bien! tant mieux. Je vous avais vue sortir avec monsieur.... mais je ne me doutais pas que vous alliez devant le prêtre.

— Et moi, dit John avec un sourire qui d'une oreille allait à l'autre, je me doutais que M. Edward finirait par là.... et que ce serait bientôt.... et, pour autant que j'en sais, M. Edward a bien fait.... »

Ce que disant, il me tira poliment, non pas son bonnet, car il était tête nue, mais une mèche de cheveux qui lui pendait sur le front.

J'écrivis sur-le-champ à Marsh-End et à Cambridge pour exposer tous ces événements, et en même temps les placer sous leur véritable jour. Diana et Mary me répondirent presque aussitôt, et leurs lettres exprimaient une approbation sans réserve.

Je ne sais comment Saint-John accueillit la nouvelle de mon mariage, car il ne répondit point à ma lettre de faire part. Six mois après, seulement, il m'écrivit, mais sans mentionner le nom de M. Rochester, sans faire allusion à mon nouvel état. La lettre était sérieuse, mais, toutes proportions gardées, exprimait une affection assez vive. Notre correspondance, depuis lors, s'est maintenue régulière, quoique peu fréquente.

Un de mes premiers soins, après mon mariage, fut d'aller voir Adela dans le pensionnat où M. Rochester avait placé cette enfant. La vive joie qu'elle témoigna de me revoir lui gagna mon cœur, déjà bien disposé pour elle. Je la trouvai pâle et maigre. Elle me dit qu'elle n'était point heureuse. Je m'assurai, en effet, que les règles de cette école étaient beaucoup trop strictes, et les études beaucoup trop fortes pour un enfant de son âge. Aussi la ramenai-je avec moi, m'imaginant que je pourrais reprendre avec elle mon ancien métier de gouvernante. Mais ce n'était là qu'une belle illusion. Mon temps et mes soins appartenaient désormais à un autre être qui me réclamait tout entière, et à qui j'étais heureuse de me donner sans partage. Il fallut donc trouver une autre pension, où l'éducation fût plus appropriée aux instincts de notre petite Française, qui avait grand besoin d'indulgence et de ménagements. J'y réussis, et ce nouvel établissement n'était pas tellement éloigné de nous que je ne pusse, plusieurs fois l'année, aller m'assurer que mon élève n'avait pas à se plaindre de son sort. Elle reprit en effet son heureuse insouciance, et profita fort bien des moyens d'instruction qui lui furent prodigués. Vous l'avez vue depuis sa sortie de pension, et vous savez, mon amie, si j'ai en elle une compagne docile, de douce humeur et de principes solides. Vous savez si je suis payée, par son affection pour moi et pour les miens, des petits ennuis que son éducation a pu me donner.

Mon histoire touche maintenant à sa fin. Mais vous avez bien le droit, vous, ma meilleure amie, de me demander si, dans cet hymen tout exceptionnel que j'ai choisi, j'ai trouvé le bonheur rêvé par moi. Je vous répondrai franchement. Depuis dix années que je vis uniquement pour l'objet de ma préférence, disons mieux, de

mon unique amour, je n'ai pas vu de femme plus heureuse que je ne le suis. Pas une n'est au même degré que moi la vie de son époux; pas une n'est aussi absolument « la chair de sa chair et les os de ses os. » Un seul cœur bat dans nos deux poitrines, et, même séparés, nous sommes toujours ensemble. Or, être ensemble, pour deux natures aussi harmonieusement combinées, c'est jouir de la plus complète félicité.

Pendant les deux premières années qui suivirent notre union, M. Rochester demeura complétement privé de la vue, et ce malheur eut ceci de bon, qu'il créa de lui à moi une intimité, des liens étroits, qui ne se fussent peut-être pas établis en d'autres circonstances. La nature, les livres, il voyait tout par mes yeux. Sa femme était un de ses sens, et non pas, disait-il, le moins parfait. Pour moi, j'avais un continuel témoignage de son amour dans la confiance absolue avec laquelle cette fière nature réclamait de moi, sans scrupule, sans timidité, sans croire déroger en rien, les services qu'elle eût refusés de tout autre.

Un matin, ces deux années écoulées, j'écrivais une lettre sous sa dictée; il s'approcha de mon fauteuil, se pencha sur moi et me dit :

« Jane! est-ce que vous n'avez pas autour du cou quelque chose qui brille?

— Oui, répondis-je.... une chaîne d'or.

— Et votre robe? n'est-elle pas d'un bleu pâle? »

C'était vrai. Il m'apprit alors que, depuis quelque temps, il lui semblait que le voile étendu devant un de ses yeux perdait quelque chose de son épaisseur. Et maintenant il venait de s'en convaincre.

Nous partîmes le lendemain pour Londres, où les soins d'un éminent oculiste, aidant à l'action bienfaisante de la nature, lui rendirent à peu près l'usage de cet œil, qu'une inflammation sympathique lui avait enlevé. Il ne discerne pas les objets dans leurs plus menus détails; il lui reste interdit de lire ou d'écrire avec suite; mais il trouve sa route sans conducteur, et le ciel n'est plus pour lui un obscur abîme, la terre n'est plus un désert.

Le jour où l'on plaça son premier-né dans ses bras, il put s'assurer que l'enfant héritait de ses yeux,— ses yeux tels qu'ils étaient jadis,— grands, noirs et pleins d'éclat. Ce jour là, une fois encore, il s'inclina devant la miséricorde d'en haut, qui sait toujours tempérer par des bienfaits immérités la justice de ses plus sévères arrêts.

Chaque année nous recevons, ou nous allons voir, alternative-

ment, l'une ou l'autre de mes chères *cousines*, mariées toutes deux : Mary à un collègue de son frère, ecclésiastique plein de mérite et de talent ; Diana, la plus chère des deux, à un officier de marine fort distingué dans son arme, et d'une bonté parfaite.

Quant à Saint-John, il a suivi son plan, ou, pour mieux dire, sa sublime vocation. Il a quitté l'Angleterre. Il est dans l'Inde. Jamais plus résolu, plus infatigable pionnier n'a frayé sa route au milieu des obstacles et des périls. Grand et noble cœur, dont tous les battements appartiennent à l'humanité tout entière, en qui sans relâche il combat les instincts mauvais, pour laquelle il propage les vérités civilisatrices. Ambitieux sans doute, mais ambitieux dont les visées vont, par delà ce monde inférieur, chercher une place au premier rang parmi les rachetés de la terre, parmi ces êtres désormais sans tache que Dieu admet à sa droite, et qui, appelés, choisis, fidèles, partagent le triomphe suprême de l'Agneau rédempteur.

Saint-John ne s'est point marié. Il ne se mariera point. Jusqu'à présent il a pu suffire à sa glorieuse tâche, et cette tâche va bientôt finir.

La dernière lettre que j'ai reçue de Saint-John, tout en arrachant de mes yeux des larmes terrestres, a rempli mon cœur d'une divine joie. On y lisait à chaque mot la certitude d'une récompense assurée et prochaine, la possession anticipée d'une incorruptible couronne. Je suis certaine que, sous peu de jours, une autre lettre, écrite d'une autre main, viendra m'avertir que le bon et fidèle serviteur a été rappelé dans le sein de son Maître. Et pourquoi m'en affliger? Nulle crainte n'aura obscurci la dernière pensée du saint missionnaire. Son intelligence sera restée sans nuage ; sa foi, sans trouble d'aucune espèce ; son espérance, sans atteinte et toujours fervente. Qui peut souhaiter une mort plus belle après une vie meilleure ?

FIN.

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9.